



LE SECRET
DU BONHEUR

DU MÊME AUTEUR :

HISTOIRE DES USAGES FUNÈBRES ET DES SÉPULTURES DES PEUPLES ANCIENS. 2 volumes grand in-4° accompagnés de cent grandes planches tirées à part, et de trois cents dessins sur bois imprimés dans le texte.

LES QUATRE SAISONS, esquisses d'après nature, avec planches. 1 volume grand in-18.

FANNY, étude. 1 volume grand in-18.

DANIEL, étude. 2 volumes grand in-18.

CATHERINE D'OVERMEIRE, étude. 2 volumes grand in-18.

SYLVIE, étude. 1 volume grand in-18.

ALGER, étude. 1 volume grand in-18.

UN DÉBUT A L'OPÉRA, étude. 1 volume grand in-18.

MONSIEUR DE SAINT-BERTRAND, suite du précédent. 1 volume grand in-18.

LE MARI DE LA DANSEUSE, suite et fin des deux précédents. 1 volume grand in-18.

Corbeil. — Typ. et stér. de Crété.

LE SECRET
DU BONHEUR

ÉTUDE

PAR

ERNEST FEYDEAU

TOME SECOND





PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1864



LE SECRET DU BONHEUR

I

LE CIMETIÈRE ARABE.

Pendant que les événements racontés dans la première partie de cette étude se passaient aux environs de l'oued Dhamous, il s'en préparait d'autres à Mazouna, et ces derniers devaient avoir avec les premiers une connexité singulière. Mazouna est une petite ville arabe, construite sur les débris d'un poste romain, à vingt lieues au sud-ouest du Montararach, dans une vallée sinueuse qui conduit de la plaine du Cheliff au Dahra. Les jardins qui l'entourent lui donnent, à distance, une physionomie intime et charmante ; mais, vue de près, elle ne présente qu'un

amoncellement de ruines, ses murailles ayant été renversées par Abd-el-Kader.

Les habitants de Mazouna ont vécu de tout temps de deux industries. La première, peu lucrative, consiste dans la vente des produits de leurs jardins ; la seconde, plus fructueuse et moins innocente, a pour profits le recel des objets volés et la vente du droit d'asile accordé aux malfaiteurs de toute sorte. Les recéleurs de Mazouna sont en compte courant avec tous les brigands des environs. Lorsqu'un coupeur de route a trouvé le moyen de dérober un objet quelconque, au lieu de le vendre directement ou de s'en servir dans sa tente, il s'empresse de le déposer chez son correspondant de Mazouna. Celui-ci le fait échanger au loin, par l'intermédiaire de ses affidés, disséminés dans toute l'étendue du Dahra. De même, lorsqu'un Arabe se voit poursuivi pour un délit ou pour un crime, il va se réfugier à Mazouna, paye une prime convenue à l'un des habitants du repaire, et celui-ci se charge de le soustraire aux poursuites, soit en le cachant chez lui, soit en le faisant escorter jusqu'au Maroc, en voyageant la nuit et par des sentiers détournés. Cette dernière industrie n'est pas sans péril, étant surveillée de fort près par l'autorité

française ; mais les gens de Mazouna ont un tel caractère de sauvagerie, qu'ils ne se plaisent que dans les émotions de la lutte, et, chez eux, celui qui commande doit défendre constamment sa vie contre ses administrés. Il suffira de dire que la plupart des caïds de Mazouna ont été successivement assassinés par les Sbeah pour donner une juste idée de l'indomptable férocité de cette tribu de pillards.

Or, le soir même où la bohémienne des Béni-Addès vint demander l'hospitalité au bordje de l'oued Dhamous, au moment où la nuit, montant des vallées, commençait à noircir la pente des montagnes, la porte d'une petite maison de Mazouna, située auprès du rempart, s'ouvrit lentement, et il en sortit deux hommes tirant derrière eux un mulet pesamment chargé. La ruelle étroite où ils se trouvaient était déserte et obscure ; ils la suivirent jusqu'à l'angle du rempart, et, passant par une brèche, ils traversèrent à gué l'oued Ouârane, qui, quatre lieues au sud, va se jeter dans le Cheliff ; puis, quand ils eurent laissé derrière eux la petite rivière, ils s'avancèrent à grands pas dans la direction du nord-est, sur les plateaux stériles de l'immense aghalik des Sbeah. Si la nuit, qui dans les contrées méridionales se

ferme rapidement, avait été moins sombre, celui qui se serait trouvé en face de ces hommes aurait été certainement frappé de leur contenance misérable et du délabrement de leur costume. Ils portaient tous les deux un *derbal* (1) en haillons, rapiécé de mille morceaux et qui pendait en loques sur leurs jambes nerveuses ; le sommet et le derrière de leur tête disparaissaient sous un lambeau de haïk retenu par un bout de corde ; enfin leurs pieds étaient entourés de guêtres en peau de chacal maintenues autour des chevilles par des brins de jonc. Ils n'avaient pas d'armes sur eux, et on les aurait pris pour des mendiants si le mulet qui les suivait ne leur eût donné comme un faux air de colporteurs. Ce mulet était jeune et vigoureux, et le fardeau qui le chargeait, couché sur un amas de couvertures déchirées, avait une vague ressemblance avec une forme humaine. De temps à autre, cet étrange fardeau s'agitait, et il s'en échappait des plaintes sourdes.

Il y avait environ deux heures que ces hommes marchaient sans parler, l'un d'eux se tenant derrière le mulet, qu'il aiguillonnait avec son bâton,

(1) Vieux et sale burnous.

l'autre allant en avant et se dirigeant, sans la moindre hésitation, comme s'il eût été doué de la faculté de voir dans les ténèbres, lorsque le croissant de la lune, émergeant lentement au-dessus d'un mont, répandit sur le plateau sablonneux une lueur douteuse. Celui des hommes qui servait de guide se mit alors à rechercher l'ombre des taillis, comme s'il avait eu peur d'être aperçu. Aucun bruit, à l'exception de celui des pieds du mulet heurtant les cailloux, ne troublait le silence nocturne. De loin en loin, cependant, en certains endroits, on entendait des abois de chiens, ou de rauques éclats qui pouvaient passer pour des hurlements de panthère. Les deux hommes s'arrêtaient alors, ils écoutaient avec attention; puis, comme si ces cris éloignés n'eussent eu rien d'effrayant pour eux, ils se remettaient à marcher à travers les genévriers et les palmiers nains qui leur déchiraient les jambes.

Ils allèrent ainsi toute la nuit, sans s'arrêter que pour écouter, et ils ne rencontrèrent ni un homme ni une bête. La campagne qu'ils parcouraient était si abandonnée, que les chacals eux-mêmes n'y auraient pas trouvé de quoi vivre. A l'aube, ils atteignirent la grande route militaire qui mène d'Or-

léansville à Ténez. Mais, quand ils furent arrivés là, tous les bruits annonçant le voisinage des habitations : bêlements de troupeaux, abois de chiens, roulement de charrettes, grelots de chevaux, les uns très-rapprochés, les autres plus lointains, s'élevant en même temps, résonnèrent à leurs oreilles. Alors ils ralentirent le pas et se mirent à regarder autour d'eux, comme des gens fatigués en quête d'un gîte.

Le premier objet qui frappa leurs yeux fut un gros d'Arabes à cheval, s'avançant au galop à leur rencontre. Ils les reconnurent pour des *mekrazenis* (1), et ils continuèrent à marcher vers eux. En deux minutes, ils les eurent rejoints, et tous les cavaliers les entourèrent. C'étaient de grands et beaux garçons aux burnous blancs, armés de sabres et de fusils, appartenant au bureau arabe d'Orléansville, et qui avaient été chargés de surveiller la route, à la suite de l'avis donné au commandant du cercle par le caïd des Beni-Haoua. Leur consigne consistait à interroger les voyageurs, et à s'assurer de tous ceux qui leur sembleraient avoir des allures suspectes.

(1) Cavaliers indigènes spécialement attachés au service des bureaux arabes.

— Ohé ! les gens de bien, d'où venez-vous ainsi ? cria le chef des mekrazenis aux deux hommes.

Les deux hommes s'étaient arrêtés, et ils avaient pris une contenance pacifique des plus piteuses.

— Nous venons de la montagne, seigneur, répondirent-ils.

— Quelle montagne ?

—La montagne là-bas, derrière l'oued Ouârané.

— Quel est le nom de cette montagne?

— Son nom est Tadjena ; on l'aperçoit d'ici, monseigneur.

Et, soulevant le bras, ils indiquèrent une direction opposée à celle qu'ils avaient suivie.

— Vous êtes donc de Tadjena ? reprit le chef des mekrazenis.

— Oui, monseigneur. Par la bénédiction de Sidi-Moussi (1), tu l'as deviné.

— Et où allez-vous, de si bon matin, hors des sentiers, comme des gens en maraude ?

— Hélas ! seigneur, dit en larmoyant le plus âgé des deux hommes, ma femme, paralysée de tous les membres, est attachée sur ce mulet, comme tu peux

(1) Moïse.

le voir, et cet homme-ci, qui est son frère, a bien voulu m'accompagner jusqu'au *koubba* (1) de Sidi-el-Bahri, le saint des Beni-Haoua. Lui seul pourra, s'il plaît à Dieu, rendre la santé à ma femme. Nous sommes de pauvres gens, des gens de bien; nous payons nos impôts, nous évitons le contact des méchants, nous avons la crainte de Dieu devant les yeux; laisse-nous donc aller vers le koubba.

— Un moment! s'écria le mekrazeni. Tout cela peut être vrai; mais il est bon que je m'en assure.

— Est-ce que tout n'est pas bien chez les Beni-Haoua? demandèrent les hommes avec un air effrayé. Dans ce cas, nous retournerions chez nous. Nous ne voulons pas nous mêler à ceux qui troublent la paix du pays. Seigneur, éclaire-nous, toi qui sais tout.

— Je sais, dit le mekrazeni en mettant pied à terre et traînant ses longs éperons pour s'avancer vers le mulet; je sais que vous parlez beaucoup, et mes oreilles sont fatiguées de vous entendre.

— Seigneur, nous sommes des gens de bien, cependant... Vois, fouille-nous; nous n'avons pas

(1) *Koubba* est ici pour *tombeau.*

d'armes : nous ne pensons qu'à gagner notre nourriture, celle de nos enfants. Nous possédons, à nous deux, un petit enclos, avec une trentaine de chèvres...

— Assez ! fit le mekrazeni.

Et, soulevant le burnous étendu sur le mulet, il découvrit en partie une forme humaine attachée par de nombreuses cordes sur le dos de l'animal. Cette forme était peu distincte, toute couverte de sachets renfermant des amulettes, et elle s'agitait faiblement, comme fait une personne qui souffre. La tête, reposant sur le cou du mulet, était masquée d'un lambeau de toile, mais on apercevait ses yeux mourants et son front pâle.

Le mekrazeni remit le burnous en place, sans avoir touché au mouchoir qui servait de masque. Puis, revenant vers les deux hommes :

— N'importe ! leur dit-il ; vous n'avez point de passe-port, retournez chez vous.

— Mais nous avons un passe-port, seigneur, reprit celui des hommes qui s'était donné pour le mari de la femme.

— Que ne le disiez-vous donc tout de suite ! s'écria le mekrazeni.

Et il se mit à épeler les lettres arabes tracées sur

le morceau de carton que son compatriote lui remit. Le passe-port était en règle ; il avait été délivré par le caïd de Tadjena, et il mentionnait la cause du déplacement de la femme, de son frère et de son mari.

— Allez à vos affaires, et que Dieu vous mène ! dit alors le mekrazeni.

Puis il monta sur son cheval, et il s'éloigna rapidement avec ses cavaliers.

— Chiens des Français ! grommelaient les deux hommes pendant que les mekrazenis disparaissaient dans un flot de poussière. Puisse Dieu empoisonner vos aliments !

Tirant alors le mulet après eux, ils s'enfoncèrent dans la montagne ; mais ils n'allèrent pas très-loin. Après un quart d'heure de marche, ayant aperçu le toit d'une petite ferme française, ils se dirigèrent vers elle, et, s'adressant à un vieux nègre qui écossait des pois devant la porte, ils demandèrent l'hospitalité. Cette ferme isolée était habitée par un ancien soldat, qui l'avait achetée avec les économies de sa femme, ex-cantinière d'un bataillon de zouaves, et tous les deux la faisaient valoir, n'ayant que le vieux nègre pour tous serviteurs. En ce moment, le

mari était aux champs, occupé à scier du blé, et sa femme préparait le déjeuner sous un hangar servant de cuisine. Elle permit aux étrangers de s'installer dans son jardin, leur donna du pain, de l'eau, quelques pommes violettes et des nèfles du Japon, et le mulet, ayant été débarrassé de son fardeau, se mit à brouter l'herbe autour de lui, arrachant deçà et delà quelques brins de feuillage aux branches des arbres. Quand le mari rentra, à l'heure du repas, il trouva les Arabes dormant, la malade geignant et le mulet s'émouchant avec sa queue sous un olivier. Il les regarda d'un air indifférent, ne leur dit rien, et, quand il eut fini de manger, il retourna aux champs, emmenant le nègre avec lui, et laissant sa femme seule avec les étrangers dans le jardin de la petite maison solitaire. Il paraît que les Arabes ne dormaient qu'à demi ; car, lorsqu'ils virent les hommes s'éloigner, ils commencèrent à discuter entre eux à voix très-basse.

— Bou-Sekdel, dit le plus âgé, la femme est seule.

— Dieu soit loué ! Bou-Aloucher, reprit le plus jeune. Mais nous n'avons pas de couteau.

— Il y a un caillou sous ma main, dit Bou-Alouchen.

— Un gros caillou ?

— Oui.

— Comment la frapperas-tu ? demanda Bou-Sekdel.

— Voici : quand elle passera près de nous pour aller au puits, tu la renverseras par terre, en la saisissant par les jambes ; moi, j'étoufferai sa voix d'une main ; de l'autre, je lui briserai le front.

— C'est bon !

Mais, en ce moment, la malade, ou du moins la personne qui passait pour telle, et qui était couchée à côté d'eux, les interrompit :

— Fils de chiens ! leur dit-elle, si l'un de vous touche à cette femme, je lui arracherai la langue et les yeux. Ne saurez-vous jamais suivre votre idée, sans courir après les occasions qui la traversent ? Est-ce pour piller la misère que nous avons quitté Mazouna ?

Bou-Sekdel et Bou-Alouchen, ne trouvant rien à objecter à cet argument, gardèrent le silence, et, quand le soir revint, ils firent leurs préparatifs pour quitter le jardin, chargèrent leur mulet, et remercièrent leur hôtesse. Celle-ci, en brave femme qu'elle était, leur donna une poignée de figues sèches

et quelques galettes de pain. Ils lui baisèrent humblement la main, et s'éloignèrent en appelant de leur bouche menteuse les bénédictions du ciel sur sa tête. Le sentier qu'ils suivirent alors était périlleusement accidenté, coupant en diagonale le massif montagneux qui borde la mer; mais leur marche, pour être constamment contrariée, ne fut que plus rapide. Pendant toute la durée de la nuit, ils grimpèrent sur les sommets, descendirent dans les précipices, franchirent plus de trente rivières, toujours sans échanger un mot; et, quand le jour se fit pour la seconde fois depuis qu'ils avaient quitté Mazouna, ils atteignirent enfin le but de leur course.

C'était un petit enclos solitaire, situé auprès de la mer, et à égale distance de l'oued Dhamous et du Montararach. Cet enclos avait un aspect des plus singuliers, et je ne sais quelle apparence triste et sauvage. Il se présentait aux regards sous la forme d'une place de terre parfaitement nivelée, sans la moindre parcelle de végétation, et complétement entourée d'arbres. Les oliviers, les chênes verts, les pins maritimes, reliés par des buissons de lentisques et de thuyas, l'enfermaient de toutes parts, et sa surface était hérissée de fiches de pierre et de bois,

chacune d'environ quinze pouces de hauteur, et tellement serrées les unes contre les autres, qu'il fallait prendre toute sorte de précautions pour parvenir à poser les pieds entre elles quand on voulait traverser l'enclos. Dans un angle s'élevait une sorte de dôme en maçonnerie peint en blanc, dont la porte, toujours ouverte, laissait apercevoir un sarcophage en bois posé sur le sol. Des bannières et des drapelets étaient suspendus au-dessus de ce sarcophage, et auprès de la porte s'élevait un genévrier, dont les branches disparaissaient littéralement sous des milliers de chiffons de toutes couleurs.

Ce koubba renfermait la dépouille du marabout Sidi-el-Bahri ; les chiffons suspendus au genévrier étaient autant de témoignages des nombreuses visites que les fidèles du voisinage lui avaient faites, et la place dénudée entourée d'arbres était le cimetière de la tribu des Beni Haoua. Sous chaque fiche de pierre ou de bois reposait à une grande profondeur — afin que les hyènes ne le pussent déterrer — le corps d'un Arabe, et les pierres les plus voisines du koubba, plus hautes et plus larges que les autres, indiquaient les sépultures des chefs, auxquels avait été réservé l'honneur de dormir à côté du saint.

Quand ils furent arrivés à la limite de l'enclos, Bou-Sekdel et Bou-Alouchen prirent dans leurs bras l'individu qui, jouant le rôle de femme malade, avait fait la route avec eux, couché très-incommodément sur le mulet; puis, s'avançant à pas comptés au milieu des tombes, ils allèrent le déposer sur le sarcophage du marabout. Bien leur en prit alors d'avoir feint le recueillement en traversant le cimetière; car, au moment où ils entraient dans le koubba, un Arabe surgit à leurs yeux. C'était l'*oukil*, ou gardien du tombeau, qui, habitué depuis longtemps à des scènes semblables, leur souhaita la bienvenue. Comme il n'était pas convenable d'assister aux prières que les fidèles adressent au saint, l'oukil alla s'asseoir auprès du mulet, en compagnie de Bou-Sekdel et de Bou-Alouchen, et celui qu'ils avaient couché sur le sarcophage, se penchant vers la petite ouverture pratiquée vers le sommet de la tête, put alors parler librement à l'âme du marabout.

Sa prière fut des plus singulières, et n'eut pas le moindre rapport avec sa santé :

— Oh! Sidi-el-Bahri, dit-il, toi qui peux tout et qui comprends tout, permets que, par ton interces-

sion, notre entreprise réussisse. Nous ne voulons pas le mal pour tes enfants les Beni-Haoua. Ils sont sous ta protection, et nous aimerions mieux souffrir dans les tourments jusqu'à notre septième génération que d'arracher un poil de leur barbe. Mais, non loin de ton koubba vénéré, des infidèles se sont établis; ils le souillent de leur voisinage. Ce sont eux que nous avons juré d'exterminer jusqu'au dernier. Souffre, Sidi-el-Bahri, que, par ton pouvoir, nous nous introduisions chez eux pour y attendre les compagnons qui doivent nous aider dans notre œuvre sainte. Ces hommes courageux, dirige-les comme nous sur les sentiers de la montagne. Conduis-les jusqu'ici, en les préservant des mauvaises rencontres. Protége-les contre les hommes à chapeau (1) et leurs chiens, les mekrazenis. Si notre dessein réussit, si, grâce à toi, nous parvenons à nous enrichir aux dépens de ces vils chrétiens, et si tu nous ramènes à Mazouna sains et saufs, ô Sidi-el-Bahri ! nous te donnerons vingt moutons pour tes pauvres. Par la pierre noire de la Kaaba (2),

(1) Terme de suprême mépris, par lequel les Arabes désignent les chrétiens.

(2) Le plus grave serment que puisse proférer un musulman.

moi qui ne suis ni femme ni malade, et qui me nomme Bel-Kassem, marabout des Sbeah, je te le promets!

Cette atroce invocation était à peine terminée, que, sur un signe de celui qui l'avait prononcée, Bou-Sekdel et Bou-Alouchen vinrent le soulever dans leurs bras et l'emmenèrent au grand air. Chose étrange, et qui étonna jusqu'à l'oukil même, la malade ne se plaignait plus, et, comme si le contact du tombeau l'avait guérie, elle se traînait en s'appuyant sur les bras de ses compagnons; mais, quand elle fut arrivée auprès du mulet, on la vit se rejeter soudain en arrière. Sur le sentier qui traversait le bois, un jeune homme et une jeune femme venaient d'apparaître. La vue subite des Arabes les fit taire, car ils parlaient tout en marchant, mais ils continuèrent à s'avancer vers l'enclos. L'oukil salua le jeune homme, qui n'était autre qu'Étienne. La jeune fille qu'il accompagnait était Noëmi.

Étienne, depuis le moment où les reproches inattendus de sa sœur lui avaient fait soupçonner les véritables sentiments de Noëmi, s'était promis à lui-même de revoir le plus tôt possible l'étrange jeune fille. Le lendemain, dès le matin, — pendant que

M. Simon, sur la fausse nouvelle que deux bandes de Sbeah venaient d'être arrêtées sur la ligne du Cheliff, prenait congé de ses hôtes et s'acheminait vers Cherchell, — il quitta la maison paternelle et se dirigea du côté du Montararach. A la même heure, Noëmi partait du village pour se rendre au bordje, accompagnée d'Ourida. Son père avait passé une bonne nuit : le major affirmait qu'il suffirait de trois ou quatre jours de repos pour le rétablir. La jeune fille voulait porter ces bonnes nouvelles à ses amis. Elle voulait surtout trouver l'occasion de parler à Étienne. Depuis la veille, elle se reprochait sa dureté à son égard ; elle ne pouvait se rappeler tout ce que lui et ses parents avaient fait pour elle, sans regretter profondément son apparente ingratitude. Elle pensait que, tout en n'abandonnant rien de sa détermination, elle aurait dû montrer à celui qui l'aimait un peu plus d'affection et de reconnaissance. Elle se disait qu'il était malheureux peut-être, et par sa faute ; que, peut-être, il était sur le point de la haïr, et, à cette pensée, elle se sentait l'âme navrée. Ainsi, poussée en même temps par son amour et par sa bonté, elle voulait consoler Étienne, et elle ne songeait pas qu'elle poursuivait

une tâche impossible, ses désirs se trouvant en opposition directe avec la résolution qu'elle avait formée.

Elle cheminait donc sur son mulet, au lever du jour, sur le sentier fleuri qu'elle avait tant de fois parcouru depuis cinq mois; et, savourant les émanations parfumées de la mer et des arbres, elle se laissait ingénument bercer par ses regrets, quand, arrivée à l'un des détours du chemin, elle se trouva en face d'Étienne. En la voyant, celui-ci laissa échapper un cri de surprise, et, s'avançant vers elle, il lui demanda précipitamment si elle revenait au bordje, si l'indisposition de son père avait disparu, et si elle voulait lui permettre de l'accompagner.

Noëmi, après avoir dit que son père allait mieux, s'enquit du motif de la présence d'Étienne sur le chemin du village. Il lui répondit simplement qu'il s'était mis en route pour aller la voir, parce qu'il désirait lui parler. Elle descendit alors de son mulet, donna la bride à Ourida, invita la négresse à la précéder au bordje; puis, marchant à côté d'Étienne, elle lui demanda ce qu'il avait à lui dire. Étienne était très-étonné du sang-froid de Noëmi,

et, avec la timidité de son âge, au lieu de profiter des bonnes dispositions qu'elle lui montrait, il ne songeait qu'à dominer son embarras. Cependant, s'arrêtant tout à coup à l'ombre d'un caroubier qui les enfermait tous les deux sous son vert feuillage :

— Je voulais vous voir, lui dit-il, parce que, hier, quand vous m'avez parlé, je me suis senti si ému, que je n'ai rien trouvé à vous répondre. Cette nuit, je n'ai cessé de songer à vous, je me suis répété vos moindres paroles, j'ai cherché à deviner la raison qui vous pousse à me fuir, et, n'ayant pu parvenir à la trouver, je viens vous dire avec bonne foi : il ne se peut pas que votre refus n'ait d'autre cause qu'une répulsion instinctive pour le mariage. Je vous sais une personne sincère ; vous m'avez assuré que, ni une inclination antérieure ni la volonté de votre père n'avaient dicté votre décision. Je vous crois, mais l'affection que j'ai pour vous ne se peut accommoder de vagues paroles. Ayez donc confiance en moi. Traitez-moi en homme. Si, réellement, quelque grave motif vous éloigne de moi, faites-le-moi connaître. Je préfère mille fois une situation nette, si douloureuse qu'elle soit, aux incertitudes qui me déchirent le cœur depuis hier.

Le malheureux avait beau affecter la précision dans ses paroles, l'émotion qu'il éprouvait n'en ressortait peut-être que davantage. Ne pouvant expliquer à Noëmi de quelle manière il avait pénétré le secret de ses sentiments, il avait résolu de la forcer à une confession franche, et il pensait naïvement que le meilleur moyen d'y parvenir était de la lui demander. Noëmi, de son côté, se voyant ainsi pressée, oublia ses charitables résolutions et ne songea plus qu'à se défendre.

— Il n'y a pas d'autre motif, balbutia-t-elle, que celui que je vous ai dit.

A ces mots, il la regarda avec douleur, comme s'il ne s'était pas attendu à lui voir déguiser la vérité.

— Cela n'est pas possible, reprit-il. Vous ne le feriez croire à personne. Que vous ayez de l'éloignement pour moi, je puis le comprendre; mais, pour le mariage... encore une fois, à moins d'une cause particulière que j'ignore, que je ne soupçonne même pas, je ne l'admettrai jamais.

— Cela est cependant, répondit Noëmi. Je n'ai pas d'éloignement pour vous, au contraire; mais je ne puis me marier.

— Ainsi, fit-il avec amertume, on vous dirait, dans quelque temps, que, suivant vos conseils, j'ai donné à une autre femme l'affection que vous dédaignez aujourd'hui, vous m'approuveriez?

Elle pâlit et plia sous le coup. Mais elle dit :

— Oui.

— Et vous en seriez heureuse?

Elle pâlit encore, et, ne pouvant parler, elle fit un signe affirmatif.

Et même, reprit-il avec emportement, vous assisteriez à mon mariage?

Ici, elle ne put même pas répondre par un signe, et des larmes tombèrent de ses yeux.

Alors, il s'empara de ses deux mains.

— Vous voyez bien que vous me trompez, lui dit-il avec douceur. Pourquoi me trompez-vous? Je vous connais assez pour affirmer qu'un noble sentiment, seul, a pu déterminer votre conduite. Confiez-le-moi. Il se peut que je vous approuve. Quand même je ne vous approuverais pas, d'ailleurs, je ne pourrais m'empêcher de respecter vos scrupules. Si vous saviez comme je voudrais vous savoir heureuse! Avec quelle joie je donnerais ma vie pour éloigner de vous le moindre tourment! Depuis cinq

mois que nous vivons sous le même toit, il ne s'est point écoulé un jour sans que j'aie pensé à vous. Et vous, je vous ai toujours vue prudente et muette, comme si vous craigniez de faire naître en moi une passion que vous étiez décidée à ne point partager. Souvent, je me suis examiné, je me suis demandé pourquoi le désir de me charger du soin de votre bonheur ne pouvait vous venir à l'esprit, quand, moi, je ne vivais que par ce désir. Répondez : est-ce l'idée d'habiter ce pays qui vous répugne? Votre père a-t-il quelque reproche à me faire, ou se sent-il de la répulsion pour mes parents? Ne me dites pas que vous ne voulez pas vous marier. Toute fille se marie, sinon, elle ne saurait être heureuse. Eh bien, où rencontrerez-vous une famille mieux choisie que la mienne? La mère que vous avez perdue, toute parfaite qu'elle a pu être! il ne tiendrait qu'à vous de la retrouver. Ma sœur, mieux que personne, est faite pour vous consoler de la mort de vos frères. Mon père, si affable, si tolérant, pouvez-vous ne pas l'aimer? J'ose à peine vous parler de moi, n'ayant pas le bonheur de vous plaire. Cependant, vous êtes sensible et compatissante... Que deviendrai-je quand vous nous aurez quittés? Je

me suis si bien habitué à vivre avec vous ; comment pourrai-je exister sans vous dans ces lieux où, depuis cinq mois, j'ai caressé tant d'espérances ? Ah ! puisque vous méprisez mon affection, ne me condamnez point à l'absence. Demeurez à jamais auprès de nous !

— Eh ! le puis-je ! repondit-elle. Ne faut-il pas que je suive mon père ?

Elle avait l'air si triste en parlant ainsi, qu'Étienne ne trouva pas la force de lui adresser de nouveaux reproches.

— Dites-moi donc la vérité, toute la vérité, reprit-il. Quelle chose extraordinaire vous défend de vous marier ?

—Hélas ! ce n'est que la nécessité, répondit-elle.

— Quelle nécessité ?

— Mon devoir.

— Votre devoir ne peut vous ordonner cela.

— Vous vous trompez.

— C'est donc un devoir terrible ? Car enfin, Noëmi, vous pleuriez tout à l'heure ; vous êtes sur le point de pleurer encore. Je ne sais si je m'abuse, mais, pendant que nous sommes là, seul à seul... quelque chose me le dit, vous m'aimez !

— Comment ne vous aimerais-je pas ! s'écria-t-elle.

Et, tout à coup, comme si elle eût été effrayée de ce qu'elle venait de dire, elle détourna la tête.

Quant à lui, il se sentait aussi troublé qu'elle. La franchise de cet aveu qu'il n'attendait plus le stupéfia. Il lui serra les mains, ne trouvant rien à lui répondre, ne sachant même pas — tant elle lui montrait de douleur — s'il y avait lieu, pour lui, de se réjouir ou de s'affliger.

— Vous m'aimez ! reprit-il enfin, et vous dites que vous ne pouvez m'appartenir ! C'est ajouter à mon malheur.

Ici, elle le regarda avec angoisse. Elle comprenait enfin la fausseté de sa situation. Elle était venue au-devant d'Étienne pour le consoler, et chaque mot qu'elle prononçait lui causait une peine nouvelle. Elle ne savait plus que dire ni que faire. Elle se demandait s'il ne vaudrait pas mieux pour elle et pour lui qu'elle se décidât à confesser la vérité.

Cependant, lui qui devinait le trouble de sa pensée, s'efforçait de la faire parler, dans l'espoir de lui arracher le secret de sa conduite.

—Mon père est un homme prudent et très-bon, lui

dit-il. Voulez-vous vous en rapporter à sa décision? Il ne pourra vous donner que de sages conseils. Si, après vous avoir entendue, il me dit que je dois renoncer à vous, eh bien!... je ne sais pas ce que je ferai, mais vous n'entendrez plus parler de moi.

— Non. Je ne puis accepter cela, répondit-elle. Dieu m'est témoin que je ne doute pas de la bonté de votre père; mais je ne dois pas lui confier le motif de ma détermination,

Ce fut au tour d'Étienne de la regarder, et, malgré lui, dans ses yeux, passait une vague méfiance. Elle ne put le supporter.

— Vous qui dites m'aimer, s'écria-t-elle précipitamment, si vous ne pouviez m'épouser qu'en rendant vos parents malheureux, répondez : me presseriez-vous encore?

A ces mots, le jeune homme fit un mouvement, mais il ne dit rien.

— Comment n'avez-vous pas compris, continua-t-elle avec une sorte d'égarement, que j'avais des devoirs particuliers à remplir envers mon père? Éprouvé comme il l'a été, et de toutes manières, il ne vit que par moi, par mon affection. Il ne songe même pas que je pourrais un jour le quitter, et, si

l'occasion s'en présentait, il n'y apporterait aucun obstacle ; mais il en mourrait. Voulez-vous que je cause la mort de mon père ?

Étienne était atterré.

C'est alors que, ne pouvant ressaisir le secret qui venait de lui échapper, elle suivit son premier dessein et s'efforça de le consoler.

— Écoutez, lui dit elle. La situation dans laquelle nous nous trouvons placés tous deux est très-grave. Si nous n'obéissions qu'à nos cœurs, nous nous préparerions des regrets pour toute notre vie. Permettez que pour moi, comme pour vous, je suive les conseils de la raison qui me dit de vous fuir. Nous en souffrirons tous les deux, mais nous ne connaîtrons pas le remords. Et vous, d'ailleurs, plus heureux que moi, comme je vous l'ai dit déjà, avec le temps, vous parviendrez à m'oublier, à reporter sur une autre l'affection que vous m'offrez aujourd'hui ; tandis que moi, condamnée à n'aimer jamais, je mènerai une existence désillusionnée qui n'aura pour consolation que l'étendue de mes sacrifices. Depuis le premier jour où je vous ai vu, je n'ai cessé de songer que j'aurais pu vous appartenir, et j'avais l'âme déchirée en me répétant que mon devoir me

le défendait. Croyez-vous qu'il n'en coûte rien de lutter comme je l'ai fait, d'étouffer son cœur, sa pensée, de se faire un masque de marbre, et d'en arriver à ce point de renoncement de se sentir heureuse des marques de froideur ou de répulsion surprise chez une personne aimée ? Vous ne m'avez pas toujours ménagée comme vous auriez pu le faire. Souvent je vous ai vu sourdement irrité contre moi, méfiant, m'accusant en secret de calcul ; et moi qui ne demandais au ciel que la possibilité d'être heureuse par vous, il me fallait me réjouir à l'idée que vous vous détachiez de moi, et que vous ne tarderiez pas, sans doute, à me chasser de votre cœur. Hélas ! ces tristes souhaits que je formais, ils ne furent point exaucés ! Après m'avoir affligée de votre colère, maintenant vous m'accablez de votre douleur. C'est à cette douleur que je cède en vous disant la vérité. Je ne veux pas que vous souffriez par moi et pour moi. Je ne veux pas que vous vous entêtiez à cet amour qui ne peut vous mener qu'au désespoir. Je veux que vous l'étouffiez. Oui, je le dis bien haut : je veux que vous le portiez à une autre. C'est assez pour moi de mes peines; n'y ajoutez pas les vôtres. Et, puisque vous m'aimez,

vous devez m'obéir: je vous ordonne de me fuir. Au nom de vos parents, par pitié pour moi, pour vous-même, comme moi, soumettez-vous à la destinée !

— Vous fuir? s'écria Étienne. Jamais! Je vous aimerai malgré vous. De même que vous consacrez votre existence à votre père, moi, je vous consacrerai la mienne. Aucune femme que vous n'obtiendra de moi un regard, et, dussé-je attendre dix ans que la cause qui nous sépare s'évanouisse, rien ne pourra lasser mon courage; Noëmi, je vous attendrai.

— Je vous en prie, si vous m'aimez, ne faites pas cela, répondit-elle avec tristesse. Je ne mérite pas une telle preuve d'attachement.

— Si! vous la méritez.

— Vous vous repentirez de me l'avoir donnée.

— Jamais!

— Votre famille ne la ratifiera pas.

— Vous ne connaissez pas mes parents. Ils pourront s'affliger de ma résolution, mais ils ne la blâmeront pas, car elle n'a rien de condamnable.

—Alors, c'est moi qu'ils blâmeront. Ils diront que je suis la cause du malheur de leur fils. Vou-

lez-vous donc me faire détester ? s'écria-t-elle.

— Comment vous détesterait-on ? répondit Étienne. Vous si douce, si pure, si adorablement dévouée ! Tenez, je ne sais pas si votre touchant exemple me donne, à moi aussi, la religion du sacrifice, mais il me semble que, maintenant, connaissant le motif de votre conduite, je suis heureux de votre détermination. Elle recule indéfiniment le but de mes espérances, mais elle vous grandit à mes yeux. Si vous aviez eu moins de piété filiale, sans doute je vous aurais aimée encore ; mais, quand j'aurais été témoin de la douleur et de l'abandon de votre père, eh bien, dans le secret de ma conscience, je n'aurais pu m'empêcher de vous condamner. Oui, je vous attendrai, Noëmi, et je vous attendrai sans inquiétude, non que je compte, croyez-le bien, sur un malheur qui pourrait vous rendre orpheline pour vous voir combler tous mes vœux, mais parce que je m'en remets au temps pour apaiser les chagrins de votre père, et que, j'en suis certain, quelque jour, quand le moment sera venu pour lui de prendre sa retraite, il vous suppliera, de lui-même, de lui donner une famille nouvelle en vous mariant. Alors, nous serons deux à le consoler, et jusque-là,

je ne vous montrerai pas plus d'impatience que de tristesse. Quand on a, comme moi, le bonheur d'être aimé d'une personne douée de tant de vertus, on peut bien acheter ce bonheur au prix de quelques années de contrainte. Ne me plaignez donc point, car mon sort est digne d'envie !

Noëmi se sentait heureuse et fière. Heureuse d'avoir fait naître une telle passion dans le cœur de celui qu'elle aimait, fière de découvrir en lui des sentiments dignes des siens. Maintenant, elle pouvait accepter son sacrifice. Elle ne chercha donc plus à le dissuader de son dessein ; mais, avec sa générosité habituelle, en se soumettant au désir d'Étienne, elle voulut lui laisser toute sa liberté.

— Écoutez encore, lui dit-elle. Ni vous ni moi n'avons le droit de nous engager irrévocablement sans le consentement de nos parents, et je ne veux, à aucun prix, que nous les consultions dès aujourd'hui; je ne veux même pas qu'ils se doutent de nos espérances. Ne faisons donc, entre nous, qu'un accord conditionnel. Je vous ai dit que, si je ne pouvais être à vous, je n'appartiendrais à personne. Maintenant, si vous avez confiance en moi, mais une confiance aveugle...

Ici Étienne voulut attester le ciel, mais elle ne lui laissa pas le temps de parler.

— Je m'engage, continua-t-elle, à mettre tout en œuvre pour que notre désir mutuel soit exaucé. Je ne sais pas si je réussirai. J'ignore même combien de temps il me faudra pour acquérir une certitude à cet égard. Ce que, dès à présent, je puis vous dire, c'est que, quelles que puissent être, plus tard, vos prières, vos obsessions même, je ne consentirai jamais à faire dater mon bonheur du malheur de celui à qui je me dois, avant tout. Laissez-moi continuer, reprit-elle voyant qu'il allait encore l'interrompre. Ne voulant pas que mon père apprenne par d'autres que moi, et sans que je l'y aie préparé, le secret de notre affection, j'exige que vous gardiez le silence sur tout ce qui s'est dit entre nous ; mais, en vous imposant l'obligation de vous taire, je vous laisse entièrement libre de revenir sur votre détermination. Si vous vous fatiguez d'aimer une personne qui répond si mal à votre affection, si quelque autre... plus heureuse que moi... séduit vos yeux ; si vous vous attachez à elle et l'épousez, vous n'entendrez de moi aucun reproche. Je pourrai en souffrir, je ne vous accuserai pas. Tout ce que je

demande au ciel, c'est qu'il vous donne le bonheur dont vous êtes digne, dussé-je en mourir de douleur, car je vous aime assez pour vous sacrifier ma vie.

Étienne était tombé à ses pieds, et maintenant c'était à qui, entre ces deux enfants, montrerait le plus d'héroïsme.

— Non. Je vous attendrai vingt ans, s'il le faut; mais jamais une autre que vous n'approchera de mon cœur, disait Étienne.

— Et moi, reprit Noëmi, que je sois ou non votre femme, jusqu'à l'heure de mon dernier souffle, vous resterez mon bien-aimé.

C'est ainsi que la jeune fille se trouva conduite à dépasser son intention par la faute de son abnégation et de sa tendresse. Mais, tout en livrant à l'amour beaucoup plus qu'elle ne le voulait d'abord, elle sut n'abandonner rien de son dévouement filial.

Tout à coup, comme ils étaient là, continuant leurs épanchements, un bruit qu'ils entendirent dans le feuillage les fit tressaillir. Qui pouvait les avoir écoutés? Étienne, se glissant sous les branches, fouilla le hallier, mais en vain : il n'y vit personne. S'il avait fait quelques pas de plus, cependant, il se serait trouvé en face de son père, et qui sait alors

de quelle façon la situation aurait pu subitement se dénouer. Le kebbir, averti de la disparition du Kabyle Ben-Zeddam, était allé prendre des informations sur cet incident auprès du caïd des Beni-Haoua, et, comme il retournait chez lui en suivant le sentier du cimetière, il demeura frappé de stupeur en voyant son fils se jeter aux pieds de Noëmi. Il ne voulut pas se montrer par égard pour la jeune fille ; mais il se promit, à part lui, d'interroger Étienne le jour même, et, se détournant de son chemin pour prendre un sentier de traverse, il arriva sur la plateforme qui s'étendait devant le bordje au moment où les jeunes gens y pénétraient d'un autre côté.

Il leur fit, de loin, un signe d'amitié, et il allait se diriger de leur côté pour demander à Noëmi des nouvelles de son père, quand il sentit une main toucher le bord de son vêtement, et, en se retournant, il vit devant lui deux Arabes dans une posture servile.

C'étaient les hommes de Mazouna, tirant après eux leur mulet, sur le dos duquel feignait de dormir la fausse malade.

— Oh ! seigneur ! monseigneur ! lui dirent-ils, toi qui es miséricordieux comme Allah, daigne jeter sur nous un regard de pitié !

— Que voulez vous de moi ? répondit-il en leur disputant ses mains qu'ils baisaient avec une humilité avide.

— Seigneur, nous sommes étrangers à ce pays, dit Bou-Sekdel.

— Nous y sommes venus pour obtenir la guérison de ma sœur par l'intercession de Sidi-el-Bahri, dit Bou-Alouchen.

— Ta réputation s'est étendue jusqu'à nos montagnes, celles de Tadjena, car nous sommes de Tadjena, reprirent-ils ensemble. Nous savons que tu es grand, généreux, que tes biens appartiennent aux pauvres.

— Que voulez-vous de moi ? répéta le kebbir.

— Seigneur, dit Bou-Alouchen, tu sais qu'il ne suffit pas d'une seule visite au marabout pour qu'une guérison s'sccomplisse.

— Et ma femme est paralysée de tous les membres, dit Bou-Sekdel.

— Elle ne peut plus aller à la fontaine, panser le mulet, préparer les aliments sous la tente.

— Elle ne peut même plus allaiter son petit enfant.

— Enfin, que voulez-vous de moi ? dit encore le kebbir.

— Ouvre ta main vers nous, monseigneur ? s'écria Bou-Sekdel en se prosternant dans la poudre.

— Permets que nous séjournions dans ta maison pendant quelques jours, reprit Bou-Alouchen en lui embrassant les genoux.

— N'est-ce que cela ? dit le kebbir. Ma maison est ouverte à tous ceux qui n'ont pas de gîte. Venez, braves gens.

Et, devançant les deux Arabes, qui, maintenant, l'assourdissaient de remercîments, il les conduisit jusqu'au seuil.

Mais, en arrivant là, il se trouva en face de Maumenèsche.

Le coureur, après avoir conduit M. Simon sur la route de Cherchell, était revenu au bordje et faisait le kief (1), allongé sur la banquette extérieure de la maison des hôtes. Pendant que le kebbir écoutait les Arabes, il les avait regardés de loin avec cet air d'impassibilité qui n'appartient qu'aux musulmans. Cependant, quand ils s'inclinèrent devant lui pour franchir le seuil, une sorte de frémissement passa sur sa face, et, descendant de la banquette, il porta

(1) La sieste.

les yeux, lentement, du kebbir confiant qui stationnait auprès de lui, aux hommes déguenillés qui pénétraient dans la maison, et alors, comme si un débat plein d'anxiété se fût élevé dans son âme, il parut éprouver un sentiment d'inquiétude. Pendant quelques secondes, on eût dit qu'il voulait parler et que l'idée qui le tourmentait allait jaillir de sa bouche ; mais, soit que les soupçons qui lui étaient venus à l'esprit ne fussent pas encore assez accusés pour qu'il osât les énoncer ; soit plutôt qu'il craignît que le kebbir ne voulût pas écouter, sans preuves, une accusation portée contre des gens dont il venait de faire ses hôtes, Maumenèsche se domina, son front se rasséréna, et, sans prononcer un seul mot, il baisa la main du kebbir.

Après cela, il médita pendant quelque temps; puis, quand il eut vu le kebbir entrer dans sa demeure derrière les Arabes, il rassembla les plis de son burnous, saisit le long bâton qu'il avait déposé contre la banquette, et s'éloigna enfin, lentement, dans la direction du sud, en marmottant quelques paroles.

— Si ces gens-là sont ce que je crois, disait-il, et s'ils veulent tenter quelque mauvais coup, bien

sûr, ils doivent avoir une dizaine de compagnons cachés dans les environs, attendant la nuit pour les rejoindre. Comment donc les Beni-Haoua les ont-ils laissés passer ? Y aurait-il quelque trahison ?

Rejetant alors le pan de son burnous sur son épaule, Maumenèsche promena les yeux sur toute la campagne, et, prenant enfin son parti, il s'enfonça dans le petit bois, marchant à longues enjambées, comme un homme pressé d'éclaircir une chose qui l'inquiète.

— ——

II

LES ÉPOUX.

Le même jour, après le déjeuner, Noëmi étant retournée au village, le kebbir monta dans la chambre qui lui servait de cabinet de travail, avec l'intention d'interroger son fils au sujet de ses sentiments pour la fille du capitaine. Mais, comme il gravissait l'escalier, sa femme le rejoignit, et, passant son bras sous le sien, elle lui dit qu'elle avait à l'entretenir de choses sérieuses. Les deux époux étant entrés dans le cabinet allèrent s'asseoir au fond de la pièce. La mère avait l'air craintif, et, comme si elle redoutait les suites de l'entretien qu'elle venait de solliciter, elle regardait son mari

avec inquiétude. Quant à lui, il était rêveur, presque soucieux.

Lorsqu'ils furent assis, chacun sur un tabouret, auprès de la fenêtre entr'ouverte :

— Ne pensez-vous pas, dit la mère, qu'il serait temps de marier notre fils Étienne ?

— Non. Je ne le pense pas, dit le kebbir.

— Pourquoi ?

— Il est trop jeune.

La mère, en entendant ces mots, poussa un soupir, et un nuage de tristesse se répandit sur ses beaux traits.

— Mais..., fit-elle, s'il aimait une jeune fille qui nous convînt comme à lui, et si cette jeune fille l'aimait?

— Cela ne lui donnerait pas une année de plus, répondit le kebbir. La première condition pour se marier, c'est d'être homme, et, quoique Étienne, grâce à Dieu ! n'ait pas la légèreté des jeunes gens de son âge, il ne saurait avoir l'expérience indispensable à celui qui veut devenir le chef d'une famille. A la première épreuve, il se trouverait désarmé.

— Vivant avec sa femme auprès de nous, dit la

mère, il nous demanderait conseil. Que voulez-vous qu'il lui arrive, d'ailleurs ?

— Ma chère femme, écoutez-moi, reprit affectueusement le kebbir. Le sujet dont vous me parlez est le plus grave qui puisse nous préoccuper tous les deux, et, ni l'un ni l'autre, nous ne devons l'envisager à la légère. Je ne sais rien de plus respectable qu'une affection vraie, et j'ai toujours blâmé les parents qui se permettent de contrarier capricieusement une telle affection. Cependant, si tout homme a le droit de choisir sa compagne, les pères ont celui d'éclairer leurs enfants dans leur choix. Pour ma part, je n'abdique rien de ce droit, et je crois remplir un devoir en donnant mon avis dans la question du mariage de notre fils. Quoique je n'aie pas d'objections à faire au sujet de la jeune fille sur laquelle il a jeté les yeux, je regrette que le hasard les ait fait se rencontrer quand Étienne est encore à cet âge où l'on n'obéit guère qu'à ses premières impressions. Un peu plus de maturité dans son esprit eût été pour cette jeune fille une garantie de stabilité dans le bonheur. C'est sa cause que je défends, encore plus que celle de notre fils, en discutant ainsi avec vous.

— Vous savez donc quelle est la personne qu'il aime ? demanda la mère.

— Oui, reprit le kebbir. Mais, si vous le voulez bien, avant de nous occuper d'elle, épuisons la question de principes que vous venez de soulever.

— Mon Dieu! à quoi bon cela, dit la mère. Je conviens que vous avez raison, comme toujours, et, d'ailleurs, j'ai assez le sentiment de votre supériorité pour ne pas me risquer à discuter jamais avec vous.

— Bon ! vous allez me railler comme au temps où je me tenais devant vous, attendant que vous daigniez jeter sur moi un regard, dit en souriant le kebbir.

— Non, fit-elle en se laissant aller aussi à sourire ; car, depuis bien longtemps, les rôles ont été intervertis, grâce à ma tendresse, et c'est moi qui quête vos yeux maintenant !

Le kebbir prit la main de sa femme et la baisa.

— Cependant, reprit-elle, puisque vous avez commis la faute de rappeler ces temps heureux où vous étiez, vis-à-vis de moi, dans la position où se trouve Étienne devant Noëmi, j'en profiterai pour combattre vos scrupules. Vous qui, si promptement

décidez que notre fils ne doit pas se marier, parce qu'il est trop jeune, faites un effort d'imagination, et, évoquant l'image du passé, figurez-vous ce qu'une telle décision de la part de mes parents vous eût causé de douleur, il y a vingt ans? Vous montrerez-vous plus sévère qu'on ne l'a été à votre égard? Ou bien, le souvenir de vos anciennes espérances est-il si loin de vous, ou trouvez-vous aujourd'hui ces espérances si futiles, qu'elles ne puissent avoir aucune action sur votre esprit? Affirmer qu'il est bon qu'un jeune homme ait expérimenté la vie avant de se marier est une chose juste. Mais ne pas tenir compte d'un sentiment légitime pour s'excuser de ne pas suivre un principe salutaire... j'hésite à vous le dire... je me trompe peut-être... mais il me semble que c'est le fait d'un homme chez lequel la raison l'emporte un peu trop sur le cœur.

— Allons! me voici bel et bien convaincu d'injustice et de dureté, s'écria le kebbir. Vous ne m'aviez point habitué à de telles rigueurs.

— C'est que, jusqu'à présent, mon ami, il ne s'était agi, entre nous, que de nous-mêmes. Tandis que, maintenant, il s'agit d'une personne plus inté-

ressante pour nous que toutes les créatures humaines, d'une personne qui n'avait pas demandé à naître, à laquelle nous avons donné le jour, cependant, et à qui, pour nous faire pardonner ce triste cadeau, nous ne devons jamais causer de douleur.

Le kebbir, entendant cela, ne put s'empêcher de tressaillir. Il regarda sa femme avec surprise, comme s'il ne s'était point attendu à découvrir tant de profondeur dans son jugement.

— Comment pouvez-vous douter de mes sentiments pour Étienne? lui dit-il enfin. C'est pour lui, c'est parce que j'ai souci de son avenir que vous me voyez inquiet de sa résolution. Vous parliez tout à l'heure de la situation où je me trouvais autrefois placé vis-à-vis de vous. Mais je n'étais plus un enfant, à cette époque; il y avait déjà dix ans que je servais mon pays, et j'avais expérimenté la vie dans ce qu'elle a de plus sévère. Vous aimant, je devais vous être fidèle, car je ne conservais alors aucune illusion sur la vanité des plaisirs faciles. Enfin j'avais su me créer une position qui me permettait d'assurer votre existence. En est-il de même d'Étienne? Sans doute il a sur moi cet avantage de

n'avoir pas besoin de travailler pour gagner son pain. Ce que nous possédons lui appartient, comme à sa sœur, et, quoique la fortune qu'il attend de nous soit bien minime, elle sera suffisante, s'il sait la garder, pour le mettre à l'abri du besoin. Mais toute la vie est-elle dans la satisfaction des nécessités matérielles ? Chaque homme n'a-t-il pas des goûts, des aspirations, des idées dont il ne se rend pas compte à vingt ans, qui se développent avec l'âge, et qu'une femme peut contrarier ? Jusqu'ici, suivant notre exemple, Étienne a paru se plaire dans ce pays, et les occupations qu'il y a trouvées lui ont semblé agréables et faciles. J'espère qu'elles continueront à l'intéresser, je le désire du plus profond de mon cœur, mais je n'en puis pas répondre. Voulez-vous que je m'en rapporte à lui, qui se connaît à peine lui-même, pour affirmer que ses goûts ne changeront point ? Et s'il se sent malheureux, un jour, de la vie que nous lui avons faite, s'il rêve d'adopter une autre existence, si le dégoût de la solitude lui vient au cœur, que fera-t-il avec une femme, des enfants peut-être, et comment, s'il nous quitte pour aller habiter quelque grande ville, les fera-t-il subsister en des lieux où la vie coûte quatre fois plus

que dans ce pays? Mon Dieu! ne m'interrompez pas. Je sais ce que vous allez me dire. Vous connaissez Étienne, il a des goûts très-simples, l'amour de la nature et de l'étude, et, au surplus, pour rien au monde, il ne voudrait quitter ses parents. Je le crois comme vous, cela; mais enfin, je n'en suis pas absolument sûr. Tant qu'un homme ne s'est pas vu aux prises, non pas seulement avec les imprévus de la vie, mais avec lui-même, on ne peut pas compter sur lui, et, pour en revenir à la question de ce mariage, je le trouve de tous points convenable, et je n'y fais qu'une seule objection, c'est d'être un peu prématuré.

— Ah! que vous voilà bien avec votre prévoyance exagérée! s'écria la mère. Je vous accorde que le mariage d'Étienne et de Noëmi présente quelques inconvénients; mais quelle chose, mon Dieu! en est dépourvue dans ce monde? L'important, pour vous et pour moi, c'est que nos enfants soient heureux. Eh bien, il y a infiniment moins de mauvaises chances pour Étienne s'il épouse une jeune fille charmante et qu'il aime, dût-il un jour — ce que je ne crois pas pouvoir arriver — se fatiguer de l'existence que nous lui avons faite, que de languir,

de s'attrister et de nous garder rancune pour avoir contrarié son inclination. Jadis, vous n'étiez pas si froidement prévoyant pour ce qui touchait ce garçon. Tout le jour, pendant ses premières années, vous le portiez dans vos bras, et le moindre de ses cris vous faisait pâlir. Les mots incohérents qu'il balbutiait à travers ses vagissements vous semblaient une délicieuse musique, et je crois bien que vous, un homme si sérieux et si occupé! vous auriez fait cent lieues tout d'une traite pour satisfaire un de ses caprices. Alors, personne ici ne devait le contrarier. Si je me permettais une observation, même avec raison, on vous voyait froncer les sourcils. « Je ne veux pas qu'on rende les enfants malheureux ! » disiez-vous d'une voix sévère. Dieu m'est témoin que, cependant, je tourmentais fort peu cet enfant gâté; mais vous aviez alors moins l'âme tendrement sévère qui convient aux pères, que celle affolée d'amour des grand'mères. Ah! ne répliquez pas, mon cher mari, car je vous dis la vérité. Et quand, plus tard, il s'agit de faire étudier l'enfant, quel singulier pédagogue trouva-t-il en vous! Votre indulgence dépassait toutes les bornes. Le gamin déchirait vos livres, se faisait des joujoux

de vos armes, tachait vos plus beaux uniformes, brisait vos instruments de mathématiques, et n'apprenait que bien peu de chose, et vous trouviez cela charmant. Plus tard encore, quand, commençant à prendre goût aux curiosités de l'étude, il travaillait auprès de vous, gentiment perché sur sa chaise, vous étiez toujours à gronder, craignant qu'il ne se fatiguât. A vous entendre, il en saurait toujours assez long pour distinguer le bien du mal, et vous ne vouliez pas, d'ailleurs, qu'il s'étiolât pour la triste satisfaction de devenir un puits de science. Et maintenant que ce garçon si doux, si serviable, si docile, si empressé de nous complaire à tous les deux, se permet de lever les yeux sur une femme; maintenant que son cœur parle, — et pourquoi donc se tairait-il? les nôtres n'ont que trop bien parlé dans le temps! — voilà que vous vous faites sage, que vous songez à son avenir, que vous craignez je ne sais quel changement absurde dans ses goûts, et que, pour un rien, si je n'étais pas là ou si j'avais assez de faiblesse pour vous laisser agir à votre guise, vous lui déchireriez le cœur en lui disant : « Tu es trop jeune! » Allez! je ne reconnais plus mon époux.

Le kebbir, émerveillé de cette éloquence maternelle, avait pris sa femme dans ses bras, et, riant et les yeux humides, il l'embrassait avec passion.

— Ah ! femmes! comme Dieu a bien su ce qu'il faisait en vous donnant à l'homme, sirènes que vous êtes! s'écria-t-il. Toi, jusqu'ici la passivité même, qui te tenais craintive devant moi, ne parlant que par ta grâce et par ta faiblesse, te voilà, hostile et railleuse, te dressant, presque avec menace, et tout cela parce qu'il est question de ton enfant. Allons! apaise le feu de ces yeux. Quoique ma conduite soit très-naturelle, je ne répondrai point à ton plaidoyer, et, puisque tu veux à tout prix devenir grand'mère, ce n'est pas moi qui te priverai de ce bonheur-là.

La mère, maintenant, était comme effrayée de son courage. Elle s'excusa d'avoir triomphé, et il se fit un charmant retour de jeunesse dans le cœur de ces deux époux. Cependant, après quelques secondes d'un muet épanchement, le kebbir pria sa femme de lui dire comment elle avait connu le dessein d'Étienne.

— Personne ne me l'a confié, répondit-elle. Je l'ai deviné à quelques paroles échappées à l'innocente curiosité de Marguerite.

— Était-elle donc la confidente des amoureux? demanda le kebbir avec inquiétude.

— Je ne le pense pas, dit la mère. Je crois qu'elle a surpris le sentiment de Noëmi en la voyant pleurer, un jour où, probablement, elle avait eu quelque discussion avec notre fils.

— Voilà ce qui ne me plaît pas dans cette affaire, répliqua le kebbir. Ni vous ni moi n'avons été consultés. Étienne s'est engagé sans rien nous dire, comme s'il ne dépendait que de lui-même, comme si nous n'avions pas toujours été excellents pour lui.

— N'avez-vous pas agi de même avec moi? demanda la mère.

— Je n'en disconviens pas, fit le kebbir. Mais j'avais une excuse : c'est que votre oncle et votre tante, qui formaient toute votre famille, se conduisaient fort mal avec vous.

— Pourquoi demander tant de sagesse à des enfants? dit la mère.

A ces mots, le kebbir se mit à sourire.

— Il est bien temps de leur en demander! s'écria-t-il. J'ai surpris, ce matin, le sage Étienne aux pieds de Noëmi.

La mère, entendant cela, fit un geste d'étonnement; puis, se ravisant tout à coup, et, comme si elle avait pris une secrète satisfaction à rappeler ses souvenirs :

— La première fois que je vous vis à mes pieds, ce fut dans le jardin de ma tante, dit-elle.

Le kebbir se leva sur ces mots. Il voyait bien qu'il ne viendrait jamais à bout de vaincre sa femme en cette circonstance, et qu'elle lui opposerait toujours son propre exemple pour lui faire excuser son fils.

— Allons! dit-il, vous êtes plus rancunière que je ne pensais, et je ne continuerai pas cette lutte dans laquelle vous n'avez que trop d'avantages. Mais je crois qu'il est bon de ramener les choses dans le droit chemin, et je vais faire venir Étienne pour aller avec lui adresser une demande officielle au père de Noëmi. Cela ne vous semble-t-il pas nécessaire ?

La mère se contenta de sourire, et le kebbir, ayant ouvert la porte, appela son fils, qui, depuis le départ de Noëmi, était remonté dans sa chambre.

Lorsque le jeune homme entra dans le cabinet de travail, ne sachant ce qu'on attendait de lui, il s'a-

perçut que sa mère était émue, et que son père avait une expression de raillerie sur les lèvres.

— Eh bien, Étienne, lui dit le kebbir, il paraît que notre affection ne te suffit plus?

— Comment cela, mon père? demanda Étienne.

— Ne veux-tu pas te marier?

Mais, à ces mots, à la place du sourire de contentement qu'ils attendaient, les deux époux furent surpris par la confusion de leur fils. Il se tenait devant eux, rouge et tremblant, et, ne sachant comment ils avaient découvert son secret, il ne trouvait pas un mot à répondre.

— Il n'y a pas lieu de rougir, Étienne, dit enfin la mère. Celle que tu aimes est une charmante fille, et nous la chérissons autant que toi.

— Mais... ma mère... qui vous a dit...? balbutia Étienne avec une nouvelle explosion de rougeur.

— Peu importe! fit le kebbir. Au surplus, si tu tiens à le savoir, c'est moi qui, traversant le bois ce matin, t'ai vu de loin aux pieds de Noëmi, et me suis empressé de revenir sur mes pas, ne voulant point troubler ce charmant tête-à-tête.

Étienne tressaillit alors, et, balbutiant de nouveau:

— Et... vous avez entendu?...

— Je n'ai rien entendu, fit le kebbir ; mais ta posture parlait assez éloquemment pour que j'aie trouvé nécessaire de te dire que nous ratifions ton choix, quoique tu ne nous aies pas consulté, comme tu aurais pu le faire.

— Mais... mon père... c'est que..., fit Étienne.

— Voyons, rassure-toi, mon enfant, dit la mère. Ton père et moi, nous sommes heureux de te dire que nous n'apporterons aucun obstacle à ton bonheur.

Tout autre, moins jeune ou ayant moins de délicatesse dans l'esprit, s'il eût été à la place d'Étienne, aurait ressenti une grande joie de cette affectueuse ouverture, et, tenant peu de compte du secret promis, il se serait empressé de confier à ses parents la cause qui l'empêchait d'en profiter. Il les eût mis au courant de tout ce qui s'était passé entre lui et celle qu'il aimait ; il les eût priés de ne lui ménager ni leurs conseils ni leur aide. Le motif de la résolution de Noëmi était trop touchant, d'ailleurs, pour ne pas mériter l'approbation de quiconque pouvait le connaître, et, en même temps, le sacrifice qu'elle entendait faire à ses devoirs était trop grand pour ne pas exciter le désir de l'empêcher. Mais Étienne,

animé du suprême désintéressement que l'amour fait naître chez les hommes de son âge, ne vit dans la déclaration de ses parents qu'une cause de douleur pour Noëmi, et peut-être un sujet de soupçons sur la manière dont il avait tenu sa promesse. Noëmi avait exigé de lui qu'il ne confiât à personne le secret de leurs espérances mutuelles ; le hasard venait de le faire surprendre à son père ; quelle conduite devait-il tenir devant cet événement imprévu ? Quand le premier moment de trouble fut passé chez lui, et qu'il put apprécier les éventualités que comportait sa nouvelle situation, il résolut de ne rien avouer à ses parents jusqu'à ce que la jeune fille eût bien voulu lui indiquer un nouveau plan de conduite.

Cependant son attitude embarrassée n'avait pas échappé à son père, et, n'en saisissant point la cause, il voulait obliger Étienne à une confession immédiate et catégorique.

— Le capitaine Thierry, lui demanda-t-il, a-t-il été prévenu de tes intentions ?

— Le capitaine n'a été prévenu de rien, mon père, répondit Étienne.

— Eh bien, je n'approuve pas cela, dit le kebbir.

Il nous a confié sa fille ; ne fût-ce que par déférence pour ta mère et pour moi, tu devais lui demander son approbation.

— Mon père, vous avez sans doute raison, répondit Étienne ; mais les choses ne sont pas telles que vous vous le figurez, et il n'y avait pas lieu pour moi de rien demander au capitaine.

— Qu'est-ce que cela signifie, mon Dieu ? s'écria la mère.

Le kebbir regardait son fils avec un étonnement mêlé de sévérité.

— Je vous en prie tous deux, s'écria Étienne en joignant les mains, suspendez votre jugement jusqu'à ce que j'aie pu me dégager de la promesse qui m'oblige à me taire. Je ne vous demande qu'un jour. Mais, aujourd'hui, ne m'interrogez pas ; je ne puis parler.

Les deux époux maintenant se regardaient avec une anxiété qui tenait de la stupeur. Quelle chose mystérieuse... honteuse peut-être... pouvait donc enchaîner la langue de leur fils ? Quelle faute avait-il commise sous leur toit, au mépris de la loi sacrée de l'hospitalité, qu'il se tenait devant eux avec une attitude suppliante ? Le kebbir, ne pouvant conserver

plus longtemps cet atroce doute, se leva tout à coup, et, prenant son fils à l'épaule, il lui dit avec un soudain emportement :

— Avez-vous oublié ce que vous devez à votre mère ? à une enfant innocente ? à son père honoré, malheureux, qui ne vit que par elle ?

Mais, à ces mots, Étienne releva la tête, et, avec une explosion d'indignation, arrêtant sur son père un regard enflammé :

— Ah ! qu'osez-vous supposer là ! s'écria-t-il.

Et il se réfugia auprès de sa mère, comme s'il eût été certain qu'elle, du moins, ne pouvait avoir eu de telle pensées.

Les yeux de la mère étaient humides. Si elle n'accusait pas son fils, se sentant sûre de lui comme d'elle-même, elle comprenait qu'il y avait une douleur en lui qui arrêtait ses épanchements ; et, l'embrassant, elle allait lui dire qu'elle les attendrait jusqu'au lendemain, quand le kebbir reprit la parole.

— Écoute, dit-il à son fils ; si je t'ai soupçonné d'une mauvaise action, c'est par ta faute. Que veux-tu que, ta mère et moi, nous supposions devant ton silence ? Quelle promesse as-tu pu faire ? Qui a pu

exiger de toi que tu te tairais, alors que tu ne devais avoir rien à cacher, tes intentions étant honorables ? Que, avec l'inexpérience de ton âge et le désir de savoir si tes vœux seraient acceptés de celle que tu aimes, tu aies préféré le demander à elle-même que de t'adresser à son père, je puis le concevoir et t'en excuser ; mais que les choses demeurent dans cet état lorsque ta sœur, à l'innocence de laquelle tu aurais dû songer pour la respecter, a pénétré le secret de ton inclination ; quand le premier venu à ma place aurait pu la surprendre, voilà ce que je n'admettrai jamais. Et, comme le père de Noëmi ne sait rien de ce qui se passe, tu vas venir avec moi le lui apprendre. Il ne peut y avoir plus longtemps de mystère pour lui en des circonstances si graves. Je me reprocherais toute ma vie de lui avoir demandé de nous confier sa fille, s'il devait maintenant refuser de te la donner.

— Mon père, et vous, ma mère, écoutez-moi à votre tour, répondit Étienne. Je vous en supplie tous les deux, ayez confiance en moi. Surtout, quoi que vous puissiez supposer, ne gardez pas le plus faible doute offensant au sujet de Noëmi. Si vous saviez !... si je pouvais parler !... Elle n'est que trop digne de

respect, et quiconque connaîtrait les motifs de sa conduite ne pourrait s'empêcher de la bénir. Je sais que ce que je vous dis est obscur ; mais ma vie tout entière, pendant laquelle vous n'avez pas eu à me reprocher une seule faute, ne peut-elle être une garantie auprès de vous de la pureté de mes intentions ? Votre dessein de confier au capitaine le secret de mes sentiments est funeste. Croyez-le bien : il aura pour effet de causer une grande peine à celui que vous aurez averti, et une peine plus grande encore à celle qui, par le motif le plus généreux, ne veut pas qu'il le soit, de longtemps du moins, et par d'autres qu'elle-même. Je ne vous cache pas que je l'aime, et que le plus beau rêve de bonheur n'égale pas pour moi celui qui me la montre unissant sa vie à la mienne. Et c'est précisément parce que je l'aime que, pour aucune considération, je ne dois lui désobéir. Ayez donc confiance en moi. Je la respecterai d'autant mieux, que je la chéris davantage ; et, si vous ne voulez me briser le cœur, ne m'enlevez pas la douceur de me soumettre à sa volonté.

Les époux se regardaient avec une nouvelle surprise. Ils ne pouvaient douter de la sincérité de leur

fils, et chacun d'eux cherchait vainement à sonder le mystère de sa pensée.

— Ainsi, tu ne veux pas demander au capitaine la main de sa fille ? dit le kebbir.

— Je ne le dois pas, mon père, répondit Étienne.

— Tu crains donc d'être refusé? demanda la mère.

— Au contraire.

— Comment, au contraire? fit le kebbir.

— Mon père, dit Étienne, je ne crains rien, sinon de déplaire à Noëmi.

— Il doit y avoir quelque enfantillage au fond de cette affaire, dit le kebbir à sa femme. Un enfantillage respectable peut-être, mais qui ne supporterait pas une minute de discussion. Voyons, Étienne, reprit-il en se plaçant en face de son fils, veux-tu que, ta mère ou moi, ou tous les deux ensemble, nous essayions de vaincre les scrupules de Noëmi ? Nous lui dirons que nous avons découvert le secret de votre affection et que...

— Je vous en prie, si vous m'aimez, ne faites pas cela, interrompit Étienne avec l'accent du désespoir.

Le kebbir laissa échapper un geste d'impatience. Plusieurs fois il fut sur le point de reprendre la pa-

role; mais, ne se sentant pas suffisamment maître de lui, il ne dit rien. Les mains croisées derrière le dos, il marchait dans le cabinet, et les objets qui l'entouraient plaidaient auprès de lui la cause de son fils. C'était dans cette grande pièce, en effet, que s'était écoulée la plus grande partie de l'enfance d'Étienne. Ces livres, ces cartes tendues sur les murs, ces sphères suspendues au plafond, ces instruments d'optique, ces échantillons de minéraux partout dispersés, avaient servi à l'éducation de l'enfant, et le maître ne pouvait les voir sans se rappeler avec quel honnête naturel l'élève si cher à son cœur suivait ses leçons paternelles. — Après avoir médité quelque temps sur l'étrangeté d'une situation qui tantôt lui semblait remplie de dangers, et tantôt ne lui paraissait plus mériter de sérieuses préoccupations, sollicité à la mansuétude par les yeux de sa femme et à la prudence par sa raison, il résolut de suivre la ligne de conduite qui, sans blesser les sentiments des deux amants, dégagerait sa responsabilité vis-à-vis du capitaine.

— Je ne te presserai plus, dit-il à son fils; je n'essayerai même plus de deviner ton secret. Quoique je ne comprenne absolument rien aux motifs qui

vous font agir, Noëmi et toi, je les crois légitimes et purs, car il m'en coûterait de revenir sur l'opinion que j'ai de vous deux. Mais, si je respecte en vous des sentiments dont vous ne devez compte à personne, je n'oublie pas que j'ai des devoirs à remplir envers un père qui m'a confié sa fille. Ces devoirs m'obligent à vous séparer. Ne pouvant avertir le capitaine, et encore moins inviter Noëmi à cesser de venir dans ma maison, je t'en éloignerai... Oh ! je ne te chasse pas, reprit-il affectueusement comme il voyait sa femme sur le point de l'interrompre; et même, si je n'étais retenu ici par l'obligation de m'interposer entre l'autorité et nos voisins les Beni-Haoua, je me ferais un devoir de t'accompagner.

— Mon père..., fit Étienne tremblant.

Et, ne pouvant rien ajouter, il baissa la tête.

— Parle ! dit le kebbir. Ma conduite ne te semble-t-elle pas équitable ? Si l'amour n'a pas perverti ton bon sens, demande-toi ce que tu ferais à ma place. Je m'en rapporte à ta loyauté.

— Mon père, vous avez raison, dit Étienne.

Et, serrant la main du kebbir, il appuya le front sur l'épaule de sa mère, et les pleurs lui montaient aux yeux.

— Voici ce que tu feras, reprit le kebbir lorsque le premier moment d'émotion fut passé. Tu vas partir immédiatement pour Milianah, avec une lettre adressée au général qui commande la subdivision. Elle le met au courant des événements survenus ces jours derniers, et le prie d'user de tout son pouvoir pour obtenir que soit abandonné le projet du déplacement des Beni-Haoua. De là, tu te rendras à Alger pour y attendre mes instructions. Il est possible que tu sois obligé d'aller jusqu'à Paris afin de plaider la cause de nos voisins auprès du ministre. Dans ce cas, je te ferai remettre une somme d'argent suffisante. Dans le cas contraire, et d'après les nouvelles résolutions que ton départ subit peut apporter dans l'esprit de Noëmi, il est possible que je te fasse revenir ici ou que je t'envoie autre part. Ce que je veux, c'est que mon ancien ami n'ait pas de reproches à nous faire, et que, Noëmi comme toi, vous rentriez dans la voie droite qui ne vous permet pas, vous aimant, de continuer à vous voir, si vous n'êtes pas destinés à vous épouser.

La mère avait tout écouté attentivement. Quand le kebbir eut cessé de parler, elle essaya de lui faire modifier sa détermination ; mais il l'interrompit

dès les premiers mots, et elle vit que sa prière serait inutile. Elle se soumit alors et ne dit plus rien.

Étienne, cependant, ne voulut pas céder sans lutter encore.

— Je ne vous avais demandé qu'un jour pour me dégager de la promesse qui me lie à Noëmi, dit-il à son père. Un jour... c'est peu de chose. Ne daignerez-vous pas me l'accorder ?

Le kebbir réfléchit un peu, puis il répondit :

— Oui, mais à condition que ta mère assistera à votre entrevue.

— Cela n'est pas possible, dit Étienne.

— Alors, mon cher enfant, fais seller ton cheval, car tu vas partir sur le sur-le-champ.

— Mais... ne pourrai-je écrire à Noëmi ? dit Étienne.

— Pourquoi ?

— Pour lui annoncer mon départ.

Le kebbir réfléchit encore.

— Ta mère pourra-t-elle lire ta lettre ? demanda-t-il.

— Non, mon père, répondit Étienne.

— Alors, reprit le kebbir, ce n'est pas toi, c'est nous qui le lui annoncerons.

Étienne, le cœur gros, baissa la tête.

— Est-ce que cette précaution ne te semble pas légitime ? demanda le kebbir.

— Oh ! légitime !... s'écria Étienne.

Et tout à coup, se rappelant à qui il parlait :

— Vous êtes mon père,... dit-il.

S'inclinant alors devant ses parents, il quitta la chambre.

— Vous vous êtes montré bien sévère, s'écria la mère quand les pas de son fils eurent cessé de se faire entendre au dehors.

— Je n'ai été que prudent, répondit le kebbir. J'ai fait, pour protéger la fille de notre ami, ce que je voudrais que l'on fît à l'égard de Marguerite, si le malheur la plaçait jamais dans la même situation.

Cet argument parut sans réplique à la mère. Elle soupira, et, après quelques instants de silence, elle descenditdans la cour avec son mari.

Marguerite s'y trouvait déjà, très étonnée du départ d'Étienne. Quant à lui, résigné en apparence, il présidait, sans dire un mot, au harnachement de son cheval. Son père lui ayant remis la lettre adressée au général, il lui serra la main, puis il embrassa

sa mère et sa sœur, et se mit en selle. Quelque temps, ses parents debout sur le seuil le regardèrent s'éloigner dans la direction du sud. Quand il eut disparu dans un pli de terrain, ils se prirent le bras, et, tristes, comme des gens qui viennent d'accomplir un devoir pénible, ils rentrèrent dans la demeure.

Étienne, cependant, avait pris le galop en quittant le bordje. Depuis qu'il ne se sentait plus sous les yeux de ses parents, il discutait avec lui-même, dévoré du désir de lancer son cheval sur le chemin du Montararach, et n'osant pas le faire, dans la crainte de mécontenter son père. Tout en se demandant quelles suites pourrait avoir sa désobéissance, il se rapprocha machinalement du cimetière où il avait vu la jeune fille pour la dernière fois. De là, il se rendit vers les gourbis qu'ils avaient si souvent visités ensemble. Et enfin, toujours hésitant, il se trouvait maintenant en face de l'île d'où il avait enlevé Noëmi, au péril de sa vie, il y avait six mois de cela; et la vue de ces lieux, si pleins d'elle, ne faisait qu'augmenter sa tristesse. Ce qui le désolait le plus, c'était de la quitter sans la prévenir de la cause de leur séparation, sans lui dire que l'absence

ne changerait rien à ses sentiments, sans lui donner la plus faible marque de souvenir. Que penserait de lui Noëmi quand elle apprendrait son départ? Ne trouverait-elle pas, avec raison, que, tout en se soumettant à la volonté de son père, il aurait pu se rappeler qu'il avait des devoirs à remplir envers elle ? Étienne cherchait le moyen de concilier ce qu'il devait à l'amour et à l'autorité paternelle, quand il aperçut Maumenèsche, et, bien que le coureur lui parût être un assez singulier messager d'amour, il résolut aussitôt, n'ayant pas le loisir d'en trouver un autre, de l'expédier à Noëmi.

Maumenèsche, après avoir battu le pays du côté qui conduit aux montagnes des Sbeah, n'ayant rien découvert qui pût confirmer ses soupçons, revenait sur ses pas, dans l'intention d'explorer les rives de l'oued Dhamous, quand il s'entendit appeler, et, tournant la tête, il vit, de loin, Étienne qui cheminait au bord de la rivière. Il se rendit alors auprès de lui, et, après l'avoir salué, il lui demanda où il allait ainsi, à l'heure de la sieste.

— Je vais à Milianah, répondit Étienne. De là, je me rendrai peut-être à Alger, et peut-être aussi à Paris.

— A Paris! s'écria le guide avec l'accent de la stupeur.

Puis, se maîtrisant tout à coup, il ajouta tranquillement :

— Est-ce donc le kebbir qui te fait partir ?

— Oui, dit Étienne en soupirant, et je pars avec tant de hâte, que je n'ai même pas le temps d'aller prendre congé de mes amis du Montararach.

— Eh bien, reprit Maumenèsche, par la bénédiction de ta tête chérie, si tu le veux, j'irai les trouver à ta place. Dis-moi ce que je dois leur faire entendre.

Mais Étienne n'avait sur lui rien de ce qu'il lui eût fallu pour écrire, et l'idée de confier au coureur un message d'amour verbal n'était jamais entrée dans sa pensée. En promenant les yeux autour de lui, comme le font les gens embarrassés, il vit qu'il se trouvait dans une prairie parsemée de toute sorte de plantes. Alors, se souvenant que sa sœur Marguerite, pendant les loisirs forcés de l'hiver, avait appris à Noëmi le poétique « langage des fleurs, » il descendit de son cheval, et, donnant la bride à tenir à Maumenèsche, il lui dit :

— Je ne veux envoyer qu'un souvenir à la fille

du capitaine. En le lui remettant, tu te rappelleras que « le silence est d'or. »

Maumenèsche s'inclina avec gravité, et Étienne s'avança jusqu'au bord de l'eau pour trouver quelques *fleurs parlantes*. En moins de trois minutes, il revint auprès du coureur, tenant un bouquet à la main.

— Tiens, fit-il en le lui donnant et reprenant la bride de son cheval. Et maintenant, si tu m'aimes, ne perds pas de temps, et que Dieu te conduise avec le bien, Maumenèsche !

— Ainsi soit-il, répondit le guide, et que Dieu te préserve de tout malheur !

Alors, pendant que le coureur s'éloignait dans la direction du Montararach, Étienne remonta sur son cheval et descendit vers la rivière.

Il avait le cœur un peu plus léger, et pourtant, repassant dans son souvenir tous les événements de la matinée, il ne pouvait s'empêcher de déplorer la résolution de son père. Mais, pendant qu'il se demandait quelles seraient ses suites probables, pendant que ses parents, enfermés chez eux, rêvaient, de leur côté, à l'enfant qu'ils s'étaient vus dans la nécessité d'éloigner de la maison de famille, d'au-

tres événements se préparaient qui devaient terriblement modifier leurs craintes et leurs espérances. Ceux-là pressentis d'abord un instant, grâce à la bohémienne, puis dédaignés, considérés comme avortés par suite des précautions prises et de faux renseignements, ceux-là ne s'adressaient point, comme les premiers, à leurs résolutions, et encore moins à leurs sentiments. C'était leur existence à tous qu'ils menaçaient, et nul d'entre eux ne se doutait qu'ils allaient éclater sur eux, le jour même, avec la promptitude et la violence de la foudre.

III

LES SBEAH.

Étienne, après avoir traversé l'oued Dhamous, était monté vers les plateaux de l'aghalik des Zatyma. La journée étant trop avancée pour qu'il pût arriver à Milianah avant la nuit, il résolut de faire halte chez le caïd des Braz, dont le douar est situé à égale distance entre cette ville et le bordje. Quoique la route qu'il suivait fût accidentée, il espérait atteindre le douar en moins de trois heures, et, coupant le sol montueux en ligne directe, il ne se détournait que pour éviter les taillis et les fondrières, se dirigeant sur la position du soleil qui brillait au plus haut du ciel, inondant la campagne de blanches clartés. Il y avait une heure environ qu'il marchait ainsi, stimu-

lant son fidèle Salem en lui pressant le flanc de la botte, lorsqu'il arriva à l'entrée d'un défilé ouvert entre de hauts talus de montagnes, et, au moment de s'y engager, poussé par je ne sais quelle vague méfiance, il ne pût s'empêcher de promener un long regard autour de lui.

La contrée dans laquelle Étienne allait pénétrer était stérile et déserte, si stérile, qu'à peine y découvrait-on, de loin en loin, quelques maigres buissons de lentisques et d'arbousiers. De toutes parts s'étageaient des sommets de marbre, couleur de cendre. On eût dit, à les voir dans leur nudité affreuse, qu'ils avaient été torréfiés par un incendie. Çà et là, l'armature des roches perçait le sol, comme les ossements d'un cadavre qui passent à travers les déchirures de la peau. De longues pierres arquées comme des côtes se suivaient ainsi, rattachées par endroits à la ligne des faîtes tourmentés où l'on eût cru voir des vertèbres. Et de béantes ouvertures bâillaient aux flancs de ces squelettes de montagnes, comme si quelque commotion volcanique les eût disloquées. Partout le marbre blanc surgissait aux yeux, dévoré par la vétusté et plaqué de mousses. Le marbre dur et sec, avec ses fentes, ses gerçures,

ses veines, s'étalait à perte de vue. La matière cassante soulevée des entrailles du sol occupait plus de quatre lieues de surface, et ses cimes difformes profilaient des lignes bizarres sur le bleu du ciel. Le défilé qui les partageait par une brèche oblique se prolongeait du nord au sud, à demi baigné d'ombre dans toute sa longueur. Au milieu serpentait en filets d'eau verte, parmi des touffes de lauriers-roses et quelques herbages, un des affluents de l'oued Dhamous, et, sur un monticule, un chêne foudroyé dressait dans l'air ses bras rompus avec une attitude pathétique.

Étienne allait très-lentement, son cheval glissant presque à chaque pas sur les pierres. La solitude de ce lieu, sa désolation, les retentissements du vent sur les parois sonores de la montagne, tout contribuait à l'émouvoir, et, quoiqu'il ne vît rien qui fût de nature à lui faire appréhender un danger, il sondait du regard les moindres replis de l'étroite gorge. Parfois, un cri strident d'oiseau de proie lui arrachait de soudains tressaillements. Parfois aussi le vent, secouant le vieux chêne, tirait de ses feuilles roussies un bruit qui ressemblait à des froissements d'armes. Étienne rassemblait alors les brides de son

cheval, écoutait; puis, le vent cessant, il souriait involontairement de lui-même. La chaleur était accablante. Le *gueubeli* soufflait et des nuées ardentes commençaient à voler dans l'air. Le cheval cependant cheminait avec insouciance, se fouettant les flancs de la queue, faisant pivoter ses oreilles et poussant de petits grognements de satisfaction. Quelquefois il baissait la tête et arrachait, tout en marchant, quelques brins d'herbe. L'herbe qui s'étalait au bord du ruisseau avait été récemment fauchée et on l'avait rassemblée en meulettes pour la faire sécher. L'une de ces meulettes était un peu plus allongée que les autres, et le cheval, tendant le cou, se dirigea de son côté. Mais, au moment où, montrant les dents, il allait, en passant, l'alléger d'une touffe, Étienne le sentit tout à coup trembler dans ses jambes, et, s'enlevant des quatre pieds, l'animal retomba quelques pas plus loin.

Il se mit alors à tourner, pointant les oreilles, et, malgré les sollicitations de son cavalier, il refusa de flairer le tas d'herbe. Étienne ne comprenait rien à la terreur de son cheval. Il se pencha sur l'encolure pour découvrir ce qui l'effrayait. Mais à peine eut-il

avancé le corps, qu'il se rejeta soudain en arrière. Le tas d'herbe semblait respirer!

Il se soulevait, s'abaissait par mouvements égaux, presque imperceptibles, comme s'il y avait eu un homme couché sur le dos par-dessous. Étienne comprit qu'il était tombé dans une embuscade de coupeurs de route. Aussitôt il prit son parti avec le flegme de celui qui sent son courage grandir devant le péril. Dominant l'instinct machinal qui le poussait à tourner bride et à chercher un moyen de salut dans la fuite, il détourna tranquillement la tête de Salem, et continua de s'avancer dans le défilé.

— Évidemment, se disait-il, un homme est là pour faire le guet, et il n'est pas seul. Et ce n'est pas pour moi que ses compagnons et lui sont venus ici; car, à l'exception de mon cheval, je ne vois pas ce qu'ils pourraient me dérober. Si je retourne sur mes pas, ils craindront que je ne donne l'alarme au douar des Beni-Haoua, et, avant que Salem ait pris le galop, une grêle de balles nous aura couchés tous deux sur le sol. Si je feins de ne rien voir, au contraire, les bandits ne s'exposeront pas, en faisant du bruit, à perdre leur proie pour une ombre, et, supposant

que je ne peux leur faire tort, il est probable qu'ils me laisseront passer.

Il avançait toujours en rêvant ainsi. Il avait pris un air indifférent, mais ses yeux ne demeuraient point inactifs. Il explorait les moindres saillies des rochers de marbre, et jusqu'aux touffes de lauriers-roses que le vent balançait au-dessus de l'eau. A trente pas du chêne foudroyé, dans un rentrant de la montagne, il aperçut un buisson de lentisques, haut et large, et si bien fermé que le regard ne pouvait le traverser. Tout en s'en approchant, il se demandait par quelle singularité ce buisson poussait sur la pierre ; mais, quand il fut tout près de lui, il remarqua que ses feuilles, au lieu de pointer vers le ciel, pendaient légèrement et commençaient à se flétrir. Alors, il ne conserva plus le moindre doute. Il se trouvait au beau milieu de l'embuscade, et le buisson de lentisques était formé de branches *rapportées.*

On le laissa passer cependant. Pas une feuille ne remua, pas un murmure ne s'exhala de la broussaille. Salem, comme s'il eût compris la feinte de son maître, ne montra nulle inquiétude; il ne pressa même point le pas. A chaque seconde, Étienne s'at-

tendait à entendre une subite explosion, rapidement suivie du sifflement des balles; mais il en fut pour ses appréhensions. La gorge demeura silencieuse comme s'il y eût été tout seul. Les murailles de marbre, chacune de cinq cents pieds de haut, qui l'enfermaient, ne répercutèrent d'autre bruit que celui des pieds de son cheval; et, quand il l'eut lancé à fond de train dans une traverse, et quand, cinq minutes plus tard, l'animal, essoufflé, s'arrêta sur le sommet oriental de la montagne, Étienne se demanda si ce qui venait de lui arriver était bien réel, tant il était surpris de se trouver encore en vie.

Cependant une pensée qui lui vint alors le fit tressaillir. A qui les bandits en voulaient-ils? Contre qui leur expédition était-elle montée? La crainte que ce ne fût contre la maison de son père lui causait une mortelle inquiétude. Il arrêta soudain son cheval et sauta à terre. Quelque chose d'impérieux lui défendait de s'éloigner.

Après avoir un peu réfléchi, il attacha la bride de Salem à un quartier de roche; puis, lentement, en s'aidant des pieds et des mains, il se mit à ramper le long du talus qui descendait au-dessus de l'amas de branches cachant l'embuscade. Cette entreprise lui

faisait courir plusieurs sortes de dangers : un faux pas suffisait pour le précipiter dans le ravin, la moindre petite pierre ébranlée et tombant au pied du buisson n'eût pas manqué de donner l'éveil aux hommes qu'il voulait surprendre, et, dans l'une comme dans l'autre de ces circonstances, c'en était fait à jamais de lui. S'il n'y avait eu que sa vie en jeu, peut-être, téméraire comme on l'est à son âge, aurait-il commis plus d'une imprudence ; mais l'existence de tous les êtres qu'il aimait pouvait dépendre de la réussite de son dessein. Aussi, se maîtrisant, retenant sa respiration, n'avançant qu'après avoir calculé chacun de ses pas, parvint-il, en se dérobant derrière une saillie de la roche, à se blottir enfin tout à côté du buisson postiche, dont les branches ingénieusement disposées se recourbaient jusque sur le sol.

A peine se trouvait-il là, couché à plat ventre — la couleur de ses vêtements se confondant avec celle du terrain — qu'il vit arriver du côté du sud un Arabe déguenillé qui cheminait avec la plus grande circonspection. Cet Arabe suivait l'étroite ligne des lauriers qui poussaient dans l'eau, de façon que son corps était à moitié caché par les

feuilles. De temps à autre, il s'arrêtait et promenait les yeux autour de lui, comme un homme qui ne serait pas venu depuis longtemps dans le pays et aurait eu quelque peine à le reconnaître. La vue du chêne foudroyé lui fit faire un geste, et aussitôt il se tourna vers le buisson. Il marcha droit à lui, sans se douter de la présence d'Étienne; puis il souleva une branche et se glissa rapidement sous le vert abri.

Quelques hommes s'y trouvaient déjà, et ils se mirent à discuter tous ensemble.

— Votre buisson attire les yeux, dit le nouveau venu. Il est trop régulier et vous l'avez placé sur la pierre. Pourquoi ne l'avoir pas planté dans l'eau?

— Le lentisque ne pousse pas dans l'eau, répondit une voix ; et il n'y a ici que des pierres.

— Tant pis! fit le nouveau venu. Mais que s'est-il passé depuis ce matin?

— Nous n'avons vu qu'un homme, un roumi qui montait vers les Braz, dit une autre voix. Messaoud, qui s'est embusqué à l'entrée du ravin, sous une meule, nous l'avait signalé de loin.

— Ce roumi ne s'est méfié de rien?

— Non.

— C'est bon !

En ce moment, un autre Arabe apparut entre les lauriers, et, comme le premier, ayant aperçu le chêne, il s'arrêta, puis se précipita sous le lentisque. Ce furent de nouvelles questions. Étienne se tenait toujours immobile et n'en perdait rien. Un bruit de pas, qui résonna soudain au-dessus de lui, le fit tressaillir. C'était un troisième Arabe qui descendait la montagne à pic, se dirigeant aussi vers le buisson. Bientôt, en même temps, du côté du sud et de l'est, d'autres Arabes se montrèrent encore, marchant isolément, mais convergeant vers le même point. En moins d'une heure, Étienne en compta jusqu'à douze qui vinrent successivement se tapir sous le dôme de feuillage. Il les entrevoyait, de sa place, accroupis et serrés les uns à côté des autres, tous mal vêtus de sordides burnous, les pieds nus, l'air féroce, et chacun d'eux portant un couteau suspendu au cou. Maintenant que leur bande était au complet, une sorte de conseil se tenait entre eux, et, tour à tour, ils donnaient leurs avis sur l'expédition projetée, parlant avec lenteur et avec mesure.

Il paraît que l'un d'eux doutait du succès, car on

lui demanda pour quelle raison il se taisait obstinément, ne répondant à ceux qui voulaient partir qu'en haussant les épaules.

— Il faut retourner sur nos pas, répondit-il. Avant-hier, en quittant Mazouna, j'ai rencontré une vieille jument noire et boiteuse. C'est le plus mauvais des présages.

A ces mots, les bandits se regardèrent avec stupeur. Il n'en fallait pas davantage, en effet, pour les convaincre qu'ils périraient tous, s'ils n'abandonnaient pas leur entreprise. Mais, alors, le plus jeune d'entre eux, un homme si subtil, qu'il était capable, disait-on, d'enlever les ailes d'une mouche sans qu'elle s'en aperçût, et qui, pour cette raison, avait reçu le surnom de *El-Liamoun* (1), prit la parole :

— Retourner n'est pas possible, s'écria-t-il. Que diraient nos femmes ? Comment oserions-nous nous montrer à elles, les mains vides, après nous être vantés de dépouiller les vils chrétiens ! Les présages, vous le savez, ne concernent que la personne à laquelle ils sont apparus. Celui qui a rencontré la jument boiteuse peut donc nous quitter. Pour nous, qui ne

(1) Le guêpier.

l'avons pas vue, pour moi surtout, qui, ce matin, ai fait lever sous mes pas deux perdrix, signe de réussite, je ferai ce que j'ai résolu de faire, quand même je devrais le tenter à moi tout seul.

— Si tu le fais, nous le ferons! répondirent trois ou quatre voix.

Mais cela ne parut point suffisant à El-Liamoun, qui voulait entraîner toute la bande.

— Comment douterions-nous du succès? reprit-il. Avons-nous négligé aucune précaution? Avant notre départ, chacun de nous a religieusement donné son aumône aux pauvres, les priant d'intercéder auprès de Dieu afin qu'il nous conduisît et nous ramenât. Nul de nous ne saurait trahir : nous nous connaissons tous; nous sommes tous de la même tribu; nous avons, plusieurs fois, fait éclater la poudre ensemble. Et, quand même la peur blémirait nos visages, pourrions-nous abandonner notre marabout Bel-Kassem, qui nous attend chez les chrétiens, au koubba de Sidi-el-Bahri? Non. Il faut, d'ailleurs, que nous soyons payés de nos fatigues. Est-ce pour rien que, dans le but d'éviter les mekrazenis, nous aurons fait cet immense détour sur les rampes du Tell, afin d'arriver ici par le côté

opposé à nos montagnes? Est-ce pour rien que nous aurons enduré la soif, la faim, et trotté dans l'obscurité, comme des chacals? Supposons que nous soyons assez lâches pour nous retirer sans avoir fait d'autre besogne que de discourir comme des vieilles femmes, si les Français nous rencontraient, à deux journées de marche de notre village, douteraient-ils de nos premières intentions? nous épargneraient-ils? Qui oserait le soutenir? Il nous arriverait ce qui est arrivé déjà à quelques-uns de nos amis, lesquels, étant partis comme nous pour augmenter leurs biens, ne sont pas revenus et n'ont jamais donné de leurs nouvelles. Les Français nous feraient traverser l'eau bleue sur leurs navires à fumée; puis, dans leur pays froid, sous leur pâle soleil, ils nous enfermeraient dans quelque prison pour nous faire périr d'ennui, loin de nos femmes. Si nous sommes surpris, au contraire, les armes à la main, la nuit, dans les maisons de nos tyrans, la fusillade nous attend; mais mieux vaut mille fois mourir que de languir entre les murs d'un cachot glacé, n'ayant rien à manger que la viande immonde du porc, et de travailler chaque jour, et de porter des fers aux pieds, et d'être constamment battus comme

des chiens. Eh bien, si nous risquons la mort en allant au bordje, nous risquons aussi le butin. Songez donc aux trésors que possède le kebbir. Il a chez lui de grosses sommes, de nombreux vêtements, des bijoux, des armes, toutes choses qu'on peut emporter facilement dans une fuite. Il a aussi, nous a-t-on dit, plus de dix chevaux, qui nous serviront à retourner rapidement dans nos montagnes. Et quelle occasion se présente ! Jamais nous n'en retrouverons une meilleure. Tout contribue à notre succès : les Beni-Haoua, mécontents, qu'on veut dépouiller de leurs terres, s'ils nous poursuivent, nous poursuivront négligemment, enchantés en secret d'être vengés par nous de leurs oppresseurs. Les soldats du Montararach n'oseront quitter les murs du village, dans la crainte que ne soient attaqués les colons qu'ils doivent défendre. Cette nuit sera sans lune. Le guebeli qui souffle obscurcira les étoiles du ciel. Les hommes, accablés de chaleur, dormiront de bonne heure et pesamment. Nous ne pouvons donc pas ne pas réussir. Par la tête du prophète de Dieu, nous réussirons !

A ces mots répondirent vingt exclamations, prononcées par des voix contenues, mais énergiques :

— Oui, nous réussirons! disait l'un.

— C'est bien parlé! reprenait un autre.

— La jument noire ne nous concerne pas!

— C'est entendu! c'est admis!

— Plus de discussion!

— Il est écrit chez Dieu que nous irons!

— Nos richesses s'augmenteront!

— Nous serons des épines dans la chair de nos ennemis!

— Leurs trésors réjouiront les yeux de nos femmes!

— Nous partirons avec la nuit!

Étienne s'était éloigné pendant que se croisaient ces paroles confuses. Il ne pouvait conserver le plus faible doute : c'était bien la maison de son père qu'on allait piller, et l'existence de tous les siens dépendait maintenant de ces hommes cruels. Le malheureux enfant était glacé d'horreur. Bien que, jusqu'à présent, il n'eût jamais été témoin d'aucune scène de brigandage, son enfance avait été bercée par les récits des excursions sanglantes des Sbeah. Il connaissait leur férocité par plus de vingt exemples de fermes incendiées, d'enfants égorgés ou volés, de familles entières surprises pendant leur

sommeil et massacrées; et son père lui-même, si peu porté à exagérer, lui avait répété cent fois qu'il n'y avait aucune grâce à attendre des hommes du Dahra, quand le malheur vous avait fait tomber en leur pouvoir. Tout en gravissant le talus avec une peine infinie, car ses genoux tremblaient et ses mains étaient devenues molles comme la cire, Étienne bénissait le ciel qui lui avait inspiré la pensée de revenir sur ses pas, pour espionner les bandits. Ce n'était pas la peur qui lui amollissait les membres et l'obligeait à s'arrêter presqu'à chaque pas pour reprendre haleine; c'était l'idée de ce qu'il serait advenu de tous les êtres qu'il aimait, si le hasard ou la Providence ne l'avait amené dans ce lieu désert, pour y surprendre les intentions de leurs ennemis. Cependant, tout en frémissant devant les images lugubres qu'enfantait son imagination, il sentait la confiance renaître en lui à la pensée que, malgré les nombreux accidents de la route, son cheval ne mettrait pas plus d'une heure à le ramener au bordje, et que son père, averti par lui du dessein des Sbeah, les recevrait rudement à la tête du goum des Beni-Haoua et de la garnison du village. Mais, quand il eut atteint le sommet du

talus, toute sa confiance l'abandonna et une épouvante soudaine lui serra le cœur. Salem, qu'il avait laissé là une demi-heure auparavant, et sur les jambes duquel il comptait pour regagner le bordje au plus vite; Salem, jusqu'alors si docile, et qui, dans sa pensée, devait l'aider à déjouer les desseins des Sbeah, Salem avait disparu.

Étienne promenait les yeux autour de lui, le cherchant, se demandant avec terreur s'il s'était détaché lui-même, ou si quelque bandit l'avait emmené, n'osant pas l'appeler cependant, lorsque le même cri d'oiseau de proie, qu'il avait entendu déjà en pénétrant dans le défilé, retentit du côté de la meule d'herbe, et ce cri fut immédiatement suivi du bruit des pieds d'un cheval précipité au loin à toute course. Étienne, hors de lui, s'élança sur une éminence qui commandait tout le défilé. De là, il aperçut Salem galopant librement à travers monts, dans la direction du nord, et, comme il reportait les yeux au-dessous de lui, à la place où il venait de laisser les Sbeah discutant à l'abri du buisson postiche, une nouvelle épouvante l'assaillit. Le chêne foudroyé continuait à dresser ses bras disloqués sur son monticule, mais nulle trace ne sub-

sistait du buisson de lentisques ni des bandits qu'il avait cachés.

Que faire? Étienne était assez au courant des ruses arabes pour ne pas conserver le plus faible doute au sujet de ce qui venait de se passer. Le cri avait été poussé par l'homme qui se tenait en vedette sous la meule d'herbe. Ce cri était un avertissement qui devait prévenir les Sbeah du passage d'un cheval, et les engager à se mettre sur leurs gardes. En l'entendant, ils avaient dû détruire leur buisson, jeter ses branches dans le ruisseau, et, vraisemblablement, ils s'étaient aussitôt dispersés, après être convenus de se réunir en quelque autre lieu un peu plus rapproché du bordje. Mais que faire? Il fallait à Étienne plus de trois heures pour atteindre le douar des Braz; autant, au moins, pour se rendre à celui des Beni-Haoua, et davantage encore pour arriver au village du Montararach. Pendant ce temps, les bandits auraient toute facilité pour s'abattre sur la maison de l'oued Dhamous, et Étienne, au moment où il y arriverait avec des secours, n'y trouverait probablement que des ruines; car le soleil déclinait rapidement vers l'horizon, et, avant une demi-heure, la nuit profonde se

serait faite. Quant à se rendre directement au bordje pour prévenir son père, c'était le moyen le plus prompt, mais malheureusement celui qui présentait le moins de chances de succès. Les bandits tenaient la campagne, et ils étaient au nombre de plus de quinze. Ils devaient occuper les moindres sentiers. Quiconque passerait à portée de l'un d'eux, se dirigeant du côté de la maison qu'ils voulaient surprendre, aurait à soutenir une lutte avec lui. Encore devrait-il s'estimer heureux s'il n'avait pas affaire à toute la bande. Il fallait donc momentanément renoncer à l'espoir de traverser leur ligne pour les devancer. Étienne envisagea rapidement les douloureuses éventualités de cette situation, et, après les avoir pesées, il résolut de suivre la trace des Sbeah, de se tenir aussi près d'eux que possible, de reconnaître leur nouvelle embuscade, puis, au moment où il les verrait réunis, de profiter des ombres de la nuit pour gagner le bordje. Salem, dans sa pensée, après avoir rompu ses liens, avait dû regagner son écurie; Étienne espérait donc que son père, effrayé de voir le cheval rentrer sans son maître, aurait lancé ses serviteurs dans toutes les directions pour le retrou-

ver. Il pouvait rencontrer quelques-uns d'entre eux, et, dans ce cas, l'alarme ne serait donnée que plus vite. Aussitôt il prit son parti, et, descendant dans le ravin par le chemin qu'il avait déjà suivi deux fois, il arriva au bord du ruisseau, ramassa une forte branche de lentisque, et, arrachant ses feuilles, il se façonna une sorte de massue qui, dans ses mains, à l'occasion, pouvait devenir une arme terrible.

Il ne lui fallut que quelques minutes pour atteindre l'entrée du défilé où s'élevaient les meules d'herbe. Il les fouilla, les retourna : elles étaient toutes vides ; l'homme qui s'était blotti sous l'une d'elles avait disparu. A partir de ce moment, Étienne n'avança plus qu'avec prudence et en se tenant courbé vers la terre. Devant lui s'étendait une lande presque entièrement découverte et parsemée de chétives broussailles. A sa gauche, à la distance d'une demi-lieue, s'élevait, formant un haut contre-fort aux montagnes des Zougara, le pic connu sous le nom de Kef-el-Hamar. A ses pieds passait l'affluent à moitié tari de l'oued Dhamous, se prolongeant par une longue courbe jusqu'à la base du pic, et, là, se confondant avec la large rivière

pour gagner la mer en droite ligne. Le soir allongeait de grandes ombres sur cet ensemble silencieux et désert; on eût dit que la nature sommeillait déjà, mollement assoupie dans les chaudes exhalaisons qui venaient du sud. De temps à autre, un brusque mouvement secouait un buisson, comme si quelque robuste animal l'avait traversé. Un cri, le même cri d'oiseau de proie qu'Étienne pensait être une imitation servant de signal, s'élevait dans l'air, et puis tout retombait dans le silence. La lumière décroissait rapidement cependant. Le faîte des montagnes se teignait de nuances ardentes, pendant que les ombres s'amoncelaient autour de leur pied. Ce qu'Étienne fut obligé d'employer de force pour se contenter de ramper lentement, quand tout en lui le poussait à se jeter en avant, au risque de tomber sous les couteaux des bandits, ne se peut dire. Il les sentait tous là, devant lui, éparpillés sous les broussailles, et tendant tous vers le même point; et, au delà de leur ligne invisible, dans les brumes empourprées du soir, il apercevait la maison de son père, toute blanche dans une masse de verdure, où reposaient tous ceux qu'il aimait, pendant que le meurtre avide se rapprochait d'eux. A chaque in-

stant, ses genoux buttaient contre les cailloux ; les branches des buissons l'arrêtaient par ses longs cheveux ou lui fouettaient le visage, et, traînant son bâton, le cou tendu, toutes les facultés en éveil, il avançait. Les mouvements successifs qu'il remarquait dans les broussailles lui révélaient la marche des Sbeah, comme la répétition des cris lui indiquait à quelle distance il se trouvait de l'homme qui leur servait de vedette. Tout à coup le soleil tomba sous l'horizon, et aussitôt les ombres s'épaissirent. Encore quelques minutes, et la nuit allait tout engloutir sous son manteau noir. Étienne, impatient, s'était déjà tracé la route qu'il suivrait pour s'élancer à toute course vers la maison de son père. Déjà, se croyant certain du succès, il s'était relevé sur un genou, et, guettant la dernière lueur qui se mourait au front des montagnes, il se préparait à partir, quand — avant que le moindre bruit eût éveillé son attention — il sentit une main toucher son épaule, et sur-le-champ son bâton lui fut arraché, et trois hommes se jetèrent sur lui.

En une minute, il fut renversé, lié, bâillonné, couché sur le sol. A peine avait-il eu le temps de pousser un cri. Quelques instants plus tard, les

quinze bandits l'entouraient, se penchant pour le regarder au visage. Il voyait tout autour de lui reluire dans l'ombre leurs regards féroces. Et déjà quelques-uns tiraient leurs couteaux, lorsque El-Liamoun, le même qui, une heure auparavant, était parvenu à les rassurer sur les suites de leur entreprise, les repoussa précipitamment.

— Agirez-vous toujours comme des enfants ? leur dit-il. A quoi bon le tuer maintenant ? L'un de nous ne peut-il tomber dans les mains de nos ennemis ? N'aimerait-il pas mieux alors être échangé contre ce roumi que de faire le saut du lièvre (1) sous les balles ?

Les bandits s'entre-regardaient et ne disaient rien.

— Deux hommes suffiront pour veiller sur lui, reprit El-Liamoun. Ils nous attendront ici. A notre retour, si tout s'est passé comme nous l'espérons, il sera temps pour nous de nous débarrasser de ce chien. Laissez-le donc.

Étienne, cependant, se sentait mourir de douleur. Immobile comme un arbre tombé sous la

(1) Allusion à la culbute que fait le lièvre frappé par le plomb du chasseur.

cognée, sa pensée s'agitait dans un cercle de choses horribles. Hélas ! ce n'était point à lui qu'il songeait ! Son père, sa mère, sa sœur, qu'il avait laissés pleins de vie, se dressaient dans son imagination comme de lugubres fantômes. Maintenant qu'il était prisonnier, nul ne pouvait les avertir du danger qui les menaçait, et il se les représentait expirant tous les trois dans les flammes de leur demeure. Cependant les Sbeah s'étaient relevés ; puis, sur un signe de El-Liamoun, Étienne les vit se disperser dans l'espace. Deux d'entre eux seulement, s'enveloppant de leurs burnous noirs, s'accroupirent à côté de lui. La nuit était alors complète, et nul bruit ne troublait l'effroyable silence qui planait sur toute la campagne. Mais il paraît qu'Étienne et les deux hommes qui le gardaient n'étaient pas seuls dans ce lieu sauvage ; car, à peine les bandits se furent-ils éloignés, qu'une touffe de tamaris, placée à trente pas en arrière du prisonnier, se mit à se mouvoir sans bruit et très-lentement, se rapprochant de lui par une sorte de glissement presque imperceptible. Ni Étienne ni ses gardiens ne s'apercevaient de ce fait bizarre, et le tamaris put arriver jusque derrière eux sans qu'ils s'en doutassent. Quand l'étrange

buisson fut à quatre pas du groupe silencieux, il n'avança plus, et le sommet de ses rameaux commença à se partager, se renversant en même temps à droite et à gauche. Peu à peu les branches s'inclinèrent, et enfin, aussi doucement qu'une aile d'oiseau se déployant au-dessus d'un nid, elles s'appuyèrent sur le sol. Alors un homme apparut en arrière, immobile, à genoux, retenant sa respiration, et tenant son index contre ses lèvres. Étienne, couché sur le dos, l'avait aperçu. Il ne le reconnut pas tout d'abord, et il s'étonna, mais ne fit pas un mouvement, comprenant que c'était un secours qui lui arrivait, et ne voulant pas donner l'éveil aux deux Sbeah. Tout à coup, entre deux nuages, quelques étoiles scintillant répandirent une faible lueur jusque sur le sol. Étienne avait toujours les yeux sur les yeux de l'homme. Le buste de ce dernier s'éclairait insensiblement, et enfin le prisonnier ressentit au cœur une commotion soudaine en reconnaissant dans la tête énergique et spirituelle qui lui souriait celle de son vieil ami Maumenèsche.

IV

MAUMENÈSCHE.

Maumenèsche, après s'être acquitté de la commission dont Étienne l'avait chargé, était revenu sur ses pas pour reprendre son exploration à la place où elle avait été interrompue. Quand il fut arrivé sur la rive gauche de l'oued Dhamous, il la remonta pendant quelque temps, puis, n'y découvrant rien qui confirmât ses doutes, il passa sur la rive droite, et, fouillant les buissons disséminés sur cette rive, il se rapprocha peu à peu de la montagne de marbre qui sépare le territoire des Braz de celui des Beni-Haoua. Il y avait environ une demi-heure que, avec la patience et l'intelligence d'un limier, il interrogeait les plus faibles traces laissées sur le

sol, lorsqu'il entendit, de très-loin, un cri aigu qui lui sembla celui d'un aigle; mais, comprenant que ce cri pouvait n'être rien moins qu'un signal donné par un homme, il se jeta à plat ventre sous une touffe de palmier nain et attendit. A peine était-il couché là, l'oreille posée contre terre, que le résonnement du galop d'un cheval parvint jusqu'à lui. Le bruit était encore très-faible, mais il s'accentuait en se rapprochant. Maumenèsche, après avoir reconnu que le cheval se dirigeait de son côté, ne pensant pas qu'il pût courir ainsi sans cavalier, s'allongeait sur le sol, afin de se dérober aux regards, quand, en tournant les yeux, il reconnut Salem caracolant en liberté dans les broussailles. Aussitôt le guide sauta sur ses pieds et s'élança au-devant du cheval, se demandant avec terreur par quel événement il s'était tiré des mains de son maître. Mais Salem, malheureusement, ne semblait point disposé à se laisser prendre. Dès qu'il aperçut Maumenèsche, il fit un tête-à-queue, lança une ruade, et, reprenant en sens inverse la route qu'il venait de suivre, s'achemina au trot vers la montagne. De temps à autre, il s'arrêtait et se retournait, comme pour voir si le coureur ne se lasserait point de sa

poursuite; puis, d'un grand mouvement de corps, il se rejetait en avant et galopait, la tête haute, pour éviter de s'empêtrer dans sa bride traînante.

— Ah ! les bêtes inintelligentes ! s'écriait Maumenèsche en doublant le pas pour se rapprocher de Salem. En voilà une qui peut-être a vu tuer son maître, si elle ne l'a pas tué elle-même en le jetant au fond d'un ravin. Eh bien, elle me reconnaît ; elle sait que je suis son meilleur ami et que je veux le secourir, s'il est possible, et, au lieu de m'aider à le retrouver, la voilà qui s'amuse à la fantasia !

Tout à coup, une idée lui vint, et, cessant de courir, il s'assit sur une pierre.

— Nous allons voir, dit-il, si tu te montreras plus rusé que l'homme.

Tirant alors une galette de son capuchon, il la rompit comme s'il eût voulu se disposer à la manger ; mais, quoiqu'il eût la tête baissée, il épiait tous les mouvements de Salem.

Salem, voyant que Maumenèsche ne le suivait plus, s'était arrêté. Il le regarda pendant quelque temps, se demandant sans doute ce qu'il faisait là ; puis, ayant éventé la galette, il s'élança du côté de l'Arabe, fit un crochet, revint sur ses pas, bondis-

sant à travers les buissons, secouant sa crinière, fouettant ses jambes de sa queue. Enfin, en quatre sauts, il arriva en face du guide, se piéta devant lui, puis, avançant doucement le cou, il flaira la galette et la saisit délicatement entre ses lèvres.

Maumenèsche avait déjà mis la main sur les rênes. Il se leva, pendant que le cheval mangeait, et l'examina. Il n'y avait nulle trace de violence sur son corps poli, pas une goutte de sang ; et Salem n'était pas tombé, car ses flancs reluisaient comme ses genoux ; quelques égratignures seulement, produites par le frôlement des épines, rayaient le cuir de sa selle.

— Qu'est-il donc arrivé ? se disait Maumenèsche. Le fils du kebbir est bon cavalier; ce n'est pas lui qui se laisserait désarçonner dans une course; Salem n'est pas méchant, d'ailleurs; il est même moins capricieux que la plupart de ses pareils. Il faut qu'il y ait ici quelque piége tendu par les Sbeah.

Tout en parlant, le guide promenait les yeux dans toutes les directions, et, n'apercevant rien qui pût le mettre sur la voie de ce qu'il cherchait, il fit un geste de colère. Comment retrouver Étienne ? Autour de lui, tout reposait dans le silence, pas une

âme ne se montrait. Les seules indications qui pussent l'aider à découvrir en quel endroit le cheval et le cavalier s'étaient séparés consistaient dans les traces, bien faibles encore, que les fers de Salem avaient laissées sur le sol. Il se résolut à les suivre, ne voulant pas donner l'alarme au bordje, et pensant que, dans le cas où Étienne aurait été tué, il serait toujours temps de l'annoncer à sa famille. Les traces, à la place où Maumenèsche s'était emparé de Salem, suivaient deux lignes différentes. L'une de ces lignes s'allongeait vers le défilé ; l'autre, dont les empreintes étaient appliquées en sens inverse, montait tout droit par une pente roide sur la face gauche de la montagne. Il était évident que le cheval, en quittant l'oued Dhamous, était entré dans le défilé, puis que, à la suite de l'accident qui l'avait séparé de son maître, il était revenu vers la rivière en gravissant le sommet de la montagne et le redescendant du côté de l'est. Après avoir examiné la direction que suivaient les pas, Maumenèsche se décida à prendre le contre-pied de la piste, c'est-à-dire à faire au rebours la route que Salem avait parcourue, jugeant avec raison que les Sbeah, s'ils étaient cause de la séparation du cheval et du cavalier, devaient être

blottis aux environs du défilé, puisque Salem s'était jeté dans la montagne pour leur échapper. Ce raisonnement ingénieux, s'il ne reposait pas très-exactement sur la vérité, s'en rapprochait beaucoup, et préserva la vie de Maumenèsche. En effet, si le guide, suivant les premières traces de Salem, s'était rapproché de quelques centaines de pas de l'ouverture du ravin, Étienne, en descendant la montagne pour suivre les Sbeah, les aurait vus se lever des buissons sous lesquels ils étaient tapis, et mettre fin, par quelque violence, à la recherche de Maumenèsche. Rien de tel n'arriva, comme nous le savons, le guide, au moment où Étienne se glissait dans le défilé, ayant atteint déjà le sommet de la montagne. Il y eut un instant pendant lequel Étienne, Maumenèsche et les Sbeah se trouvèrent si rapprochés, qu'il eût suffi du plus faible bruit pour les avertir de leur présence mutuelle. Ils tournaient tous, en ce moment, dans un cercle qui ne comptait pas une portée de fusil de rayon. Quelques blocs de rocher seulement séparaient le guide des Sbeah, et une lande de palmiers nains s'étendait entre eux et le fils du kebbir. Malheureusement, Maumenèsche, tirant Salem après lui, continua de monter, en forçant le cheval

à flairer ses traces, pendant que les bandits, le ventre à terre, descendaient vers le nord, en rampant sur les pas de leur vedette, suivis de loin, comme nous l'avons vu, par Étienne. Désormais il était impossible qu'ils se rencontrassent, au moins jusqu'à ce que le guide eût achevé de parcourir dans toute son étendue la route circulaire suivie par Salem. Cette route, il avait quelquefois une peine infinie à la reconnaître: le cheval, en certains endroits, ayant sauté capricieusement, et le sol étant si sec et si dur qu'à peine une trace noire indiquait-elle son passage. Les innombrables difficultés que présentait une telle entreprise n'étaient pas faites pour calmer les inquiétudes du guide, et, tout en gravissant les blocs de marbre, il interpellait fréquemment Salem.

— Si tu étais, lui disait-il, comme on le prétend, le plus noble des animaux, au lieu de regimber pendant que je te traîne après moi, tu ferais comme le chien qu'on tient en laisse et qui tire sur son collier pour suivre une piste. Mais non ! tu n'as pas de nez ni de réflexion. Ton maître est tué, peut-être; toi seul le sais, et tu ne montres pas de tristesse. Le chien hurlerait de douleur; toi, tu n'as qu'une seule préoccupation, celle de sauter comme un jeune

6.

chevreau dans la bruyère. Ingrate bête! Ton maître te nourrissait de ses mains, cependant!

Tout en parlant, le guide gagnait du terrain et il arriva enfin à la place où Étienne avait attaché son cheval. Il était impossible à un homme dont le regard était aussi exercé que Maumenèsche de ne pas deviner ce qui s'était passé dans cet endroit. De nombreuses traces de pas, produites par le piétinement de Salem, décrivaient un grand cercle autour d'une pierre isolée, et la mousse qui tapissait cette pierre avait été arrachée par les frottements de la bride. Maumenèsche, après avoir constaté que les rênes de Salem étaient intérieurement tachées de vert, supposa que le cheval, s'ennuyant d'être seul, à force de tourner en tirant sur sa bride, avait fini par la faire passer par-dessus la saillie de rocher qui la retenait. Mais, en cela, il jugeait mal l'excellente bête. La vérité était que Salem, s'ennuyant un peu, en effet, et reconnaissant le guide à quelques centaines de pieds au-dessous de lui, avait fait un mouvement brusque, et, sentant sa bride céder, s'était joyeusement élancé vers lui, en galopant à travers les pierres.

— Voilà ce que c'est, s'écria le guide, que de ne pas respecter les habitudes des animaux, et d'em-

ployer, pour maintenir en place un cheval arabe, un moyen qui lui est particulièrement désagréable, n'y ayant pas été accoutumé. Si le fils du kebbir, comme son père le lui a souvent recommandé, avait eu le soin de passer les rênes par-dessus la tête de Salem, pour les poser devant lui par terre, Salem n'aurait pas plus bougé qu'une souche d'arbre jusqu'à ce que son maître fût venu le délivrer. Il est vrai que, dans ce cas, je ne l'aurais probablement pas rencontré. Mais pourquoi le cavalier a-t-il quitté son cheval? s'écria-t-il après un moment de réflexion. Serait-ce que, lui aussi, il aurait éventé la trace des Sbeah ?

A partir de l'endroit où le guide était arrêté, les empreintes des fers de Salem se dirigeaient vers le défilé, par la traverse. Ces empreintes étant alors retournées, nettement marquées et très-distancées, il semblait évident que le cheval était monté du défilé au grand galop, comme s'il eût été poursuivi ou plutôt vivement poussé par son cavalier, car, dans la pensée du coureur, Étienne seul avait pu passer les rênes de Salem autour de la pierre. Maumenèsche, en descendant la pente de la traverse, rencontra une preuve matérielle du passage d'Étienne : c'était un ruban de chapeau que sa sœur Marguerite lui avait

donné, et qui, accroché par une branche d'épine, était demeuré entre les feuilles du buisson, à la hauteur que peut atteindre la tête d'un homme à cheval. Certain alors qu'il ne tarderait point à rencontrer celui qu'il cherchait, le coureur allongea le pas, tirant toujours Salem derrière lui, et, au bout de quelques minutes, il atteignit le point de jonction de la traverse et du défilé. Mais, en arrivant là, et constatant que la piste tournait dans la direction de son point de départ, ses inquiétudes le reprirent.

— Voilà, s'écria-t-il, un écheveau beaucoup plus embrouillé que celui d'une vieille folle ! Il est certain que le fils du kebbir, après m'avoir quitté au bord de la rivière, est venu jusqu'ici, se dirigeant vers les terres des Braz ; puis que, pour une cause inconnue, il a lancé son cheval dans cette traverse, et l'a quitté sur le sommet de la montagne après l'avoir mal attaché. Le cheval s'est sauvé, et je l'ai rencontré retournant vers son écurie par le chemin le plus direct. Mais son maître a-t-il suivi la même direction ? Est-il revenu sur ses pas ? Le retrouverai-je s'éloignant lu bordje, ou s'en rapprochant ? Il n'y a pas un quart d'heure de marche entre cet endroit où je suis et cedui où j'ai vu passer Salem. Une fois que j'aurai

franchi ce petit espace, de quel côté me faudra-t-il tourner mes pas ?

La vue du chêne foudroyé le fit réfléchir. Il savait que, de temps immémorial, les coupeurs de route ne voyagent jamais par bandes, mais isolément, convenant à l'avance de se retrouver dans un lieu déterminé, voisin de l'habitation qu'ils veulent surprendre, et que, d'habitude, ils choisissent pour l'emplacement de leur rendez-vous celui ou s'élève quelque objet extraordinaire et aisément reconnaissable. Le chêne qui se dressait à cent pas de lui, avec son tronc carbonisé et ses bras rompus, lui parut être merveilleusement approprié à la circonstance. Il se dit que, s'il ne s'était pas trompé, si les Arabes accueillis par le kebbir, etdont la physionomie avait éveillé ses soupçons, étaient réellement des Sbeah envoyés en avant pour introduire dans le bordje le reste de la bande, et si cette bande s'était embusquée quelque part, ce devait être aux environs du chêne dont le pied reposait sur un monticule bien connu dans tout le pays (1) pour avoir servi autrefois de lieu de réunion aux tribus sou-

(1) Ce monticule porte le nom de *kef-lakhrdeur*, qui signifie *le rocher vert*.

levées contre les Français par Abd-el-Kader. Se reprochant de n'avoir pas songé plus tôt à cette particularité, et d'avoir ainsi perdu bien du temps à fouiller la contrée du côté qui conduit aux monts du Dahra, Maumenèsche résolut d'explorer minutieusement le ravin, et, pour être plus libre de ses mouvements, il commença par se débarrasser de Salem. Après l'avoir conduit dans une sorte d'excavation qui s'ouvrait sur le côté droit du défilé, il lui passa la bride par-dessus la tête, puis, enlevant son large burnous, il le laissa à l'entrée de l'excavation et descendit le cours de la rivière. Mais, malgré les précautions qu'il prenait pour se cacher entre les touffes de lauriers, au moment où il traversait le cours d'eau pour explorer sa rive gauche, à trente pieds en l'air, au-dessus de lui, sur le talus accidenté de la montagne, une tête coiffée du haïk et des cordelettes, s'éleva lentement du milieu d'une touffe de bruyères, et les yeux noirs qui reluisaient au sommet de cette tête suivirent tous les mouvements du guide, lequel ne se savait point épié. L'Arabe qui l'observait ainsi était le même qui, un instant, avait failli faire manquer l'entreprise des Sbeah, leur causant une terreur soudaine par le récit qu'il avait fait

de sa rencontre avec une jument boiteuse. Ayant reçu la mission de veiller à l'arrière-garde de la bande, quand elle détruisit son buisson postiche pour se porter dans la direction du bordje, il s'était embusqué dans la broussaille, il avait aperçu Étienne descendant le talus et suivant la trace des Sbeah ; il avait fait un long détour par les hauteurs pour rejoindre ses compagnons et les avertir ; puis il était venu reprendre son poste, et maintenant il épiait chacun des pas de Maumenèsche, et se glissait derrière lui, dans la bruyère, avec l'intention de le tuer pour s'emparer du beau cheval qu'il venait de cacher dans l'excavation, et se sauver à Mazouna sur son dos, laissant ses compagnons poursuivre seuls leur entreprise. Maumenèsche, cependant, continuant son exploration, était arrivé à l'endroit où les Sbeah avaient jeté dans l'eau les branches de lentisque. Comme il passait auprès de l'une d'elles, il l'aperçut, et, la tirant à lui, il reconnut qu'elle avait été récemment coupée. D'autres branches flottaient plus loin parmi les lauriers. Désormais le coureur ne pouvait plus garder le moindre doute : ces branches n'avaient pu servir qu'à masquer une embuscade, et, pendant que lui, serviteur inintelli-

gent, qui s'était tu quand il eût dû parler, se trouvait là, au soleil couchant, à deux heures de marche du bordje, les bandits, après avoir vraisemblablement égorgé Étienne, devaient être rassemblés près de la maison de son père, et il avait à peine assez de temps devant lui pour forcer leur ligne et porter le secours de son bras au kebbir et à sa famille.

Le guide, tout en se livrant à ces tristes réflexions, était arrivé devant une grande mare formée par les eaux de la rivière dans un enfoncement du sol. Cette mare, dont l'eau verte reluisait dans une immense cuvette de marbre blanc, comptait peut-être quarante pieds de largeur, et sa profondeur dépassait la hauteur d'un homme. Étienne avait longé sa rive droite en se dirigeant vers le chêne. Maumenèsche se trouvait sur sa rive gauche. Après l'avoir suivie pendant une minute, il s'arrêta, quelque chose ayant attiré son attention. Ce n'était rien moins que l'empreinte d'un pied nu appliqué tout au bord de l'eau, dans la vase molle. Le guide se pencha pour regarder de près cette empreinte. Mais, comme, les jarrets pliés et le cou tendu, son image se réflétant dans l'eau stagnante, il se demandait si la trace imprimée dans la vase provenait d'un

homme ou d'une femme, d'un Beni-Haoua ou d'un Sbeah, il vit, dans le miroir de l'eau, un bras nu armé d'un couteau se lever lentement derrière son épaule, et, presque en même temps, une tête menaçante et silencieuse apparut au-dessus de lui. Tout autre que le coureur se fût retourné, mal conseillé par la terreur, et eût essayé de lutter dans une position désavantageuse. Mais lui ne perdit rien de son sang-froid. En moins de temps que n'en met l'éclair à sillonner la voûte du ciel, il comprit le péril de sa situation. Au moment donc où le fer s'abaissait sur lui, détendant ses jarrets comme un arc, il s'élança dans l'eau, à plat ventre. Le Sbeah, trompé dans son attente, poussa un cri de rage; mais, aussi prompt que Maumenèsche, il se précipita derrière lui; et le même sillon ouvert par le corps du coureur reçut celui de l'assassin, avant d'avoir eu le temps de se refermer.

Tous les deux, étant vigoureux, nagèrent avec ardeur, et atteignirent promptement le bord opposé. L'eau du lac, agitée convulsivement, faisait de grands remous derrière eux, et ses vagues s'épanouissaient autour de la rive. Maumenèsche, cependant, ayant traversé la marc, s'était dirigé du côté

de Salem. Le Sbeah, accélérant sa course, le suivait de près, et le guide, tout en courant, entendait retentir la respiration saccadée de celui qui cherchait à l'assassiner. Mais le meurtrier comptait sans son hôte. Comme il levait le bras pour frapper, le guide, qui était arrivé devant l'excavation, se baissa, ramassa prestement son burnous, et, faisant alors volte-face, il le lança sur la tête du Sbeah. Celui-ci chancela, se sentant aveuglé, et sur-le-champ il s'abattit tout de son long, la poitrine fendue par le couteau de Maumenèsche.

— C'était écrit ! murmura-t-il dans les hoquets de l'agonie, pendant que le coureur, se penchant sur lui, débarrassait sa tête du burnous.

Puis il respira fortement, roula des yeux hagards, et bégaya :

— La jument noire l'avait dit. J'aurais dû ne pas aller contre le présage.

Et aussitôt, sentant la mort venir, il regarda celui dont il avait voulu faire sa victime et qui l'avait tué. Et alors il leva la main droite et tendit l'index du côté du ciel, afin de rendre témoignage à l'unité de Dieu (1). Puis, satisfait d'avoir accompli ce dernier

(1) C'est ce qu'on nomme *chehada*. Quand le mourant ne peut

acte de foi musulmane, il se renversa en arrière, et, quand le guide porta la main sur son cœur, il reconnut que le bandit avait cessé de vivre. Alors il lui ferma les yeux.

Maumenèsche, on le sait, n'aimait pas les Sbeah, et, s'il avait frappé celui-ci, c'était pour se soustraire à la mort. Cependant, tout en essuyant son couteau, il contractait ses lèvres avec amertume. Mais il sut étouffer son émotion, et, tirant de nouveau Salem après lui, il s'éloigna rapidement dans la direction du nord.

Il n'eut pas fait cent pas, que le mystère qu'il cherchait à pénétrer depuis plus d'une heure lui fut expliqué. A peine se trouva-t-il à l'ouverture du défilé, qu'il comprit, à l'agitation des broussailles disséminées sur la petite lande, que la troupe des Sbeah était là, cachée et rampant sur les pas de sa vedette. En même temps, à distance à peu près égale entre eux et lui, il aperçut Étienne, et la vue du jeune homme qu'il avait cru mort lui arracha un soupir de satisfaction, et il allait se diriger de son côté, lorsqu'il vit trois hommes se lever et terrasser

prononcer la formule consacrée : « Il n'y a qu'un seul Dieu, et Mohammed est le prophète de Dieu, » il lui suffit de lever l'index.

le fils du kebbir, et, avant qu'il pût faire un geste ou pousser un cri, toute la bande lui apparut, sortant des broussailles et se jetant sur le prisonnier. Ce que le cœur de Maumenèsche endura devant ce spectacle ne se peut dire. Il était maintenant la dernière chance de salut des habitants du bordje. Lui pris ou tué, c'en était fait d'eux. Il ne fallut pas moins que cette atroce certitude pour l'empêcher de se précipiter au milieu des Sbeah et d'engager avec eux une lutte inégale. Mais, quand il vit la bande s'éloigner, laissant le prisonnier couché entre ses gardiens, l'espérance lui rentra dans l'âme, et c'est alors qu'après avoir fabriqué, lui aussi, un buisson postiche, il parvint, profitant de l'obscurité, à se glisser tout auprès d'Étienne et à s'en faire reconnaître.

Maumenèsche, dès que la bande eut disparu, avait conduit Salem à l'abri d'une roche, puis il s'était débarrassé de ses vêtements, ne gardant que ses caleçons, afin de n'être pas gêné par de lourdes étoffes. Lorsque le prisonnier l'aperçut, il était à genoux, à trois pas de lui ; il avait déposé par terre les branches de tamaris, et, tenant son bâton par le petit bout, il commençait à se dresser sur ses pieds. Les Sbeah,

accroupis de chaque côté d'Étienne, se tenant les genoux avec les deux bras, demeuraient immobiles et silencieux, attendant patiemment le résultat de l'expédition que la bande allait tenter dans les ténèbres. Quant à Étienne, emmaillotté qu'il était de la tête aux pieds dans ses liens de cordelettes, il ne pouvait pas plus bouger qu'un mort ; mais ses yeux, fixés sur les yeux du guide, semblaient le supplier de se hâter. Maumenèsche n'avait pas besoin de cette muette sollicitation. Debout, les jambes écartées, les deux mains élevées, tenant son bâton, il mesurait son coup avant de frapper, et son buste se balançait sur ses hanches. Étienne entendit enfin un long sifflement, puis, tout à coup, un choc terrible. Le bâton était descendu sur la tête du Sbeah assis à sa gauche, et avec une telle vigueur, que le malheureux avait le front fendu jusqu'aux yeux.

Pendant qu'il s'abattait sur le dos, son compagnon s'était levé en sursaut, et, s'élançant à dix pas de là, il cherchait à se rendre compte de cette agression soudaine. Quand il vit qu'il n'aurait à lutter que contre un seul homme, il reprit courage. En un clin d'œil, son burnous tomba sur ses pieds, une lame étincela dans sa main droite, et, se cou-

vrant le front de son bras gauche, il chargea rudement Maumenèsche.

Celui-ci, après avoir assommé le premier bandit, s'était jeté devant Étienne. Il le défendait de son corps, faisant le moulinet avec son bâton, mais il avait affaire à un intrépide ennemi, et la nuit était devenue si obscure, qu'il ne pouvait mesurer ses coups. Quant au Sbeah, se tenant courbé, ramassé, il se baissait, sautait, tourbillonnait autour de Maumenèsche. Le bâton sifflait sur sa tête, il l'évitait d'un bond, se jetait à plat ventre, se relevait en s'élançant, faisait un pas de retraite, et, chaque fois qu'il parvenait à toucher le guide, on l'entendait rugir de plaisir, au contact chaud et moite du sang sur sa main. Maumenèsche avait déjà senti trois fois le froid du couteau dans sa chair, et chaque fois, demeurant stoïquement devant Étienne, il avait dit :

— Le kebbir en a reçu bien d'autres pour moi !

Et son bâton volait dans ses mains comme une fronde.

Cependant un quatrième coup lui ouvrit le flanc, et il poussa un cri de colère.

— Chien des Français ! lui dit le Sbeah, ce n'est

pas à toi qu'on en veut. Va-t'en! Laisse les hommes à leurs affaires !

— J'aime mieux un trou de plus dans ma peau! répondit Maumenèsche.

Le trou se fit immédiatement, et en pleine poitrine. Mais il causa la perte du Sbeah, car, au moment où, s'allongeant, le bras tendu, il présentait le dos dans toute sa longueur, le bâton s'abattit entre ses épaules, il tomba sur le ventre, et le guide acheva de l'étourdir en lui portant un coup sur la nuque.

Aussitôt, haletant et perdant son sang, Maumenèsche s'agenouilla et coupa les liens d'Étienne. Le jeune homme, qui avait failli étouffer de rage pendant les péripéties de la lutte, sauta sur ses pieds.

— Ah! monseigneur! lui dit le guide en s'asseyant pour éponger son sang avec de la terre, ne perds pas de temps, laisse-moi. La nuit est toute noire, et les Sbeah vont se mettre à l'œuvre.

— Comment! s'écria Étienne, tu veux que je t'abandonne ici, toi qui viens d'exposer ta vie pour moi?

— Ma vie n'est rien, répondit le guide. N'y songe pas. Ton cheval est tout près d'ici, préńds-le. Et ne va pas au bordje. Va directement chez Seddik. Le

caïd est fidèle. Il te suivra avec ses cavaliers. Mais pars! chaque minute que tu perds raccourcit l'existence des tiens!

Étienne avait déjà quitté le blessé. Il revint immédiatement auprès de lui, tenant Salem par les rêne .

— Pars donc! lui dit Maumenèsche, qui se sentait défaillir.

Mais Étienne, révolté à l'idée d'abandonner son sauveur, ne l'écoutait plus. Malgré ses protestations, il le saisit entre ses bras, le plaça sur l'arçon de la selle et s'élança derrière lui. Le cheval partit aussitôt, énergiquement éperonné. Ni broussailles ni roches, ni les enfoncements du sol ni l'obscurité, ne pouvaient relentir sa course, et Maumenèsche, à chaque bond de l'animal, se dressant tout sanglant dans les bras d'Étienne, lui disait :

— Encore un coup d'éperon, monseigneur, ou nous arriverons trop tard!

V

LE CURÉ.

Quelques heures auparavant, comme nous le savons, Noëmi avait reçu de Maumenèsche le message emblématique dont l'avait chargé le fils du kebbir. La jeune fille se trouvait alors dans une salle basse du bureau arabe, occupée à préparer une potion pour son père. Grande fut sa surprise en recevant la petite gerbe de fleurs, et, quand le guide eut dit qu'il la lui remettait de la part d'Étienne, une soudaine rougeur lui monta aux joues.

Maumenèsche l'ayant laissée seule, elle abaissa les yeux sur le bouquet, et, le trouvant assez singulièrement composé, l'idée lui vint qu'il n'était pas une

simple marque de souvenir. Alors, et en rougissant de nouveau, elle sépara chaque branche fleurie du bout de l'ongle et se mit à chercher sa signification.

— Cette tige de pavot moucheté qui s'élève au-dessus des autres, dit-elle à demi voix, annonce que notre secret a été découvert.

Ici, elle s'arrêta, pâlit, promena les yeux autour d'elle, puis, anxieuse de connaître la suite du message, elle reprit son examen.

— Cette branche de citronnelle à fleurs jaunes indique les peines du cœur. Cette absinthe signifie absence, et cet héliotrope sauvage, amour sans fin.

Là, elle s'arrêta encore. Elle était oppressée, ne comprenant qu'à demi mot, ou plutôt n'osant plus chercher à comprendre. Cependant elle continua, après quelques secondes de méditation.

— Ce brin de jonc fleuri est l'emblème d'une docilité à toute épreuve. Cette fougère est celui de la discrétion. « Mes beaux jours sont passés, » dit cette colchique. Et cette digitale aux fleurs rouges parle du plaisir qu'on éprouve à rêver aux amis absents.

Les fleurs étaient tombées de ses mains.

— Qu'est-ce que cela signifie, mon Dieu! murmura-t-elle.

Et, repassant dans son esprit les choses énigmatiques dont Étienne venait de lui faire part :

— Il est donc parti! se dit-elle. Pourquoi?... et qui a découvert notre secret? Hélas! il est bien temps pour lui de m'assurer de sa discrétion!

Elle en était là de ses réflexions quand la porte s'ouvrit, et, voyant entrer le kebbir, elle se hâta de cacher les fleurs dans son corsage.

Le kebbir, depuis le départ de son fils, avait été pris d'une sorte de remords en songeant au chagrin que l'absence d'Étienne pouvait causer à Noëmi. Il s'était dit que, sans rien divulguer du mystère qu'il avait surpris, il parviendrait peut-être à rassurer indirectement la jeune fille. Sa conduite lui semblait étrange, mais il ne la pouvait attribuer à une mauvaise intention. Craignant qu'elle n'apprît l'exil d'Étienne par d'autres que lui, et redoutant l'effet de cette nouvelle imprévue sur une âme dont il connaissait la sensibilité, il se hâta de faire seller sa jument, et, au moment où Maumenèsche franchissait le Montararach, se dirigeant vers l'oued Dhamous, le kebbir pénétrait au grand trot dans le village.

— Est-ce que ma présence vous gêne, chère

enfant? dit-il à la jeune fille en lui serrant les mains et la regardant avec une affectueuse sollicitude.

— Au contraire, fit-elle en lui avançant un siége.

Il avait suffi de la vue du kebbir pour la rassurer. Elle se sentait auprès d'un ami, et, persuadée que c'était lui qui avait surpris le secret de son affection, elle voulait apprendre immédiatement s'il la condamnait, et si c'était à ce sujet qu'elle devait attribuer le départ d'Étienne.

— Je désirais vous voir, lui dit-elle, et demain, — si vous n'étiez venu ici aujourd'hui — je serais alléeau bordje.

— Avez-vous donc quelque chose à me demander? dit le kebbir.

— Oui.

— Me voici prêt à vous répondre.

— Eh bien, dit Noëmi, faisant appel à son courage, vous allez me trouver peut-être indiscrète, mais je voudrais apprendre de vous le motif du départ de votre fils.

Le père tressaillit à cette question si peu attendue et demeura quelques secondes à réfléchir.

— Mais..., dit-il, vous avez vraisemblablement

entendu parler du projet de déplacement des Beni-Haoua ?

— Sans doute, dit la jeune fille.

— J'ai envoyé Étienne à Milianah, reprit le kebbir, pour lui faire plaider leur cause auprès de l'autorité.

— Il ne va donc qu'à Milianah ? s'écria Noëmi avec l'accent de la surprise.

Ici le kebbir fronça les sourcils. Puis, comme il lui déplaisait de mentir :

— Étienne ira aussi à Alger, et, de là, peut-être à Paris.

A ces mots, Noëmi perdit contenance. Elle baissa les yeux, et, enfin, dominant son émotion :

— Est-ce qu'il doit demeurer longtemps à Paris ? demanda-t-elle.

— Mais... non. Peut-être quelques mois, dit le kebbir.

Noëmi aussitôt releva la tête.

— Pourquoi donc n'est-il pas venu nous dire adieu ?

Le kebbir tressaillit de nouveau, et, d'un ton paternel, mais un peu sérieux, cette fois, car la question de Noëmi lui inspirait d'étranges doutes :

— S'il ne vous a pas dit adieu, mon enfant, commentavez-vous connu son départ ?

— Hélas ! ne le condamnez pas, monsieur, dit Noëmi... Votre fils... je ne l'ai pas vu... et, ce départ... il me l'a appris en m'envoyant ce bouquet de fleurs.

Son ingénuité, encore plus que sa grâce au moment où, en rougissant, elle tira le bouquet de son sein, dissipa immédiatement les soupçons du kebbir. Cependant, il se sentait embarrassé. Il était venu au village pour la rassurer, et, peu à peu, en dépit de lui, il se trouvait conduit à lui parler du secret qu'il avait surpris et que, dans sa délicatesse, il avait résolu de taire. Il ne savait comment continuer. Il attendait un mot, un seul, qui lui permît de s'expliquer. La jeune fille le comprit-elle ? De nouveau, elle domina son émotion, et, avec un air doux, craintif :

— Si j'étais sûre que vous daigniez m'écouter !... murmura-t-elle.

— Parlez ! s'écria le kebbir. Je ne suis venu ici que pour votre bien, et, Dieu m'en est témoin ! sans connaître la cause de votre conduite, je vous ai toujours excusée dans mon cœur.

— Je n'attendais pas moins de votre bonté, répondit-elle. Je vois que je n'ai rien à vous apprendre au sujet des sentiments que, votre fils et moi, nous avons conçus l'un pour l'autre, et, s'il a cru devoir vous les confier, je ne puis le blâmer, car, en lui demandant de les tenir secrets, j'avais trop oublié que vous êtes son père.

— Étienne ne m'a rien confié, mon enfant, dit le kebbir. C'est le hasard qui s'est chargé de me révéler vos sentiments.

— Et..., reprit Noëmi avec gêne, ces sentiments... vous les condamnez ?

— Au contraire ! s'écria le kebbir. Et quoique Étienne, tout d'abord, m'ait semblé un peu jeune pour se marier, sa mère m'a fait revenir sur mon opinion. Ni l'un ni l'autre, nous n'avons pu résister au bonheur de vous appeler notre fille.

Noëmi, à ces mots, devint pourpre ; elle serra les mains du kebbir. Celui-ci se sentait les yeux un peu humides :

— C'est alors, reprit-il, qu'Étienne a refusé de m'accompagner ici pour y solliciter l'assentiment de votre père.

— Quel prétexte vous a-t-il donné ? demanda Noëmi.

— Il ne m'en a donné aucun. Il s'est contenté de me dire qu'une telle démarche vous causerait une grande peine.

— Et..., reprit Noëmi, comment vous êtes-vous alors expliqué ma conduite ?

— D'abord, j'ai cru à quelque enfantillage. Ensuite, en y réfléchissant, je me suis dit qu'une personne sensée comme vous n'avait pu obéir qu'à un motif des plus honorables. Ce motif, je ne le pressentais même pas, et, maintenant, je ne viens pas vous demander de me le confier. Vos secrets sont à vous, mon enfant, et je les respecte. Mais, ayant cru devoir éloigner Étienne...

— A cause des Beni-Haoua ? fit Noëmi.

— Oui. Et surtout à cause de vous, répondit le kebbir en souriant. A cause de votre réputation qui m'est aussi précieuse que celle de ma fille. Eh bien, ayant cru devoir éloigner Étienne, j'ai craint que la nouvelle de son départ ne vous affligeât, et je suis venu pour vous dire que son retour dépend de vous seule.

— Hélas ! s'il ne dépendait que de moi ! dit Noëmi.

— Votre père, selon vous, s'opposerait donc à ce mariage ?

— Mon père, si je l'en priais, n'y ferait probablement aucune objection, répondit la jeune fille. Mais... tenez, monsieur, s'écria-t-elle, je me suis peut-être trompée dans mes prévisions, et le ciel, en vous envoyant ici, a sans doute voulu se servir de vous pour me tirer de mon erreur. Souffrez que je ne m'explique pas immédiatement. Demeurez à dîner ici. Observez attentivement toutes choses. Retenez la moindre parole qui se prononcera, cherchez à vous rendre compte des actions les plus futiles, et, si la vérité vous apparaît, dites-moi si j'ai eu tort ou raison d'agir comme je l'ai fait. Alors, il sera temps, pour moi, de ne plus me gouverner que par vos conseils.

Elle se leva en parlant ainsi. Le kebbir se leva également, et, passant son bras sous le sien, il lui dit affectueusement :

— J'accepte la mission que vous me donnez. Maintenant, mon enfant, permettez-moi de vous adresser une question, une seule.

— Laquelle ? dit Noëmi.

— Pourquoi, ne manquant pas de confiance en

moi, m'avez-vous fait un mystère de votre affection pour Étienne ?

— Ah ! parce que..., fit Noëmi.

— Parce que ? reprit le kebbir.

— Eh bien,... dit la jeune fille, cette affection... le devoir m'ordonnait de la combattre, et... vous connaissant si bon, si humain, j'ai craint que, prenant en pitié les maux que j'endurais, vous n'essayiez de m'en empêcher.

Le kebbir étonné allait demander de nouvelles explications, quand on entendit un bruit de pas, et le capitaine entra dans la salle.

Il accueillit fraternellement son ancien camarade, et, apprenant qu'il s'était invité à dîner chez lui, il s'empressa de faire venir Ourida, et lui commanda de dresser la table. Quelques instants plus tard, le lieutenant Marcel, serré dans son frac, la moustache cirée, les mains gantées et chaussé de bottes vernies, arriva avec le major. Le curé ne tarda pas à se joindre à eux, et, le couvert ayant été mis, le kebbir s'assit à la droite de la jeune fille. Le lieutenant prit place à sa gauche. Les deux autres convives s'attablèrent de chaque côté de M. Thierry.

A peine le dîner fut-il commencé, que le kebbir,

dont l'attention avait été excitée par la recommandation de Noëmi, fut frappé de la mauvaise humeur de son hôte. Jusqu'alors, il l'avait vu triste, soucieux, mais bienveillant et résigné. Maintenant, il le trouvait amer, agressif. Nulle chose ne le contentait. Le kebbir attribua d'abord la morosité du capitaine aux accès de fièvre qui l'avaient repris depuis deux jours ; mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle provenait d'une autre cause, et cette cause, à sa grande surprise, n'était autre que la présence du jeune lieutenant.

Ce lieutenant, comme nous le savons, était tout jeune, et il y avait dans ses manières, aussi bien que dans son costume, une certaine recherche qui sentait l'afféterie. Cela paraissait déplaire à son chef. Ce qui le choquait davantage encore, c'étaient les soins respectueux, mais attentionnés, que l'officier prodiguait à Noëmi. Le père ne le perdait pas de vue une minute, et, relevant inflexiblement chaque parole qui lui échappait, il semblait avoir pris à tâche de mettre sa patience à une rude épreuve.

— Croiriez-vous, dit-il au kebbir en voyant le jeune officier retrousser ses manchettes pour découper un poulet que Noëmi n'avait pu entamer —

le couteau dont elle se servait n'ayant pas le fil — croiriez-vous que, dans ce désert, au milieu de ces ouvriers et de ces soldats, un homme, un officier surtout, puisse avoir l'idée de faire trois toilettes par jour ! Et pour plaire à qui, je vous le demande ?

— Mon capitaine, répondit le lieutenant en souriant — il avait le caractère tolérant, et n'était que trop habitué aux boutades de son supérieur — mon capitaine, je ne cherche à plaire à personne, si ce n'est à vous, et je vois malheureusement que j'y perds mon temps.

— Vous me plaisez beaucoup par votre aptitude, dit le capitaine, mais fort peu, je vous le répète, par vos manières de dandy.

— On ne se refait pas, dit le major.

— On peut se corriger, dit le curé.

Le curé était un brave homme de Périgourdin, qui avait sollicité la faveur d'une paroisse en Afrique, poussé par le besoin de « voir du pays. » Il avait rencontré dans le major un homme selon son goût — le major avait un caractère des plus doux — et tous les deux, ayant peu de chose à faire au village, où il n'y avait pas de malades, et où, quoique Méridionaux pour la plupart, les colons pensaient plus

aux défrichements qu'à la messe, passaient la plus grande partie de leur temps à herboriser. En toute chose, par suite de son respect pour l'autorité, le curé paraissait approuver les façons de voir du capitaine ; mais il avait une sincère amitié pour le lieutenant Marcel, et, s'il se joignait parfois à M. Thierry pour le sermonner, lui absent, il le soutenait, en toute occasion, auprès de son chef. Le lieutenant n'ignorait pas ces bons procédés; aussi ne releva-t-il pas l'observation de l'excellent homme.

— Je vois que vous êtes à peu près installé maintenant, dit le kebbir au capitaine, et je crains bien que, ma femme et moi, nous ne soyons privés prochainement de la société de votre fille.

— Y pensez-vous, bon Dieu ! s'écria M. Thierry. Et Noëmi vous gênerait-elle ?

Le kebbir se récria sur ces mots, et le lieutenant baissa la tête.

— Il fallait être fou comme je l'étais, dit le capitaine, pour avoir eu l'idée d'emmener ma fille avec moi. Si je n'avais eu le bonheur de vous rencontrer, et si vous ne m'aviez proposé de la garder auprès de vous, j'aurais été obligé de la renvoyer à Alger ou à Milianah le jour même de mon arrivée dans ce

lieu sauvage. Pensez donc aux inconvénients qui résultent pour une jeune fille de la fréquentation obligée de tant de gens grossiers comme le sont la plupart de ces ouvriers ; sans compter que la vie des camps est bien peu faite pour une femme. Non, mon cher colonel. Si Noëmi ne vous cause aucun embarras, comme vous le dites, je compte la laisser chez vous jusqu'à ce que, les travaux du village étant terminés, je puisse demander l'autorisation de rentrer en France.

— Comment, en France? dit le kebbir. Mais c'est à votre sollicitation que l'on vous a envoyé ici.

— Cela est vrai, répondit le capitaine. Mais que voulez-vous ! l'air de ce pays ne me convient pas.

— L'air est très-pur sur cette côte, dit le major. Mais vous travaillez trop, mon capitaine.

— Faut-il pas que je laisse toute la besogne à mon lieutenant !

— Mon cher ami, dit le kebbir, je n'ai pas de conseils à vous donner; et vous trouverez peut-être que je me répète : mais vous êtes souffrant, fatigué, que ne prenez-vous enfin du repos ? A votre place, il y aurait longtemps déjà que je ne serais plus au service.

— Je le crois pardieu bien ! fit M. Thierry ; vous qui, ayant devant vous le plus magnifique avenir, avez renoncé à votre carrière pour vous faire cultivateur !

A ces mots, le kebbir ne put s'empêcher de rire.

— Non ! non ! dit-il ; vous le savez bien. J'ai quitté le brillant pour le solide, l'alliage pour l'or, mille tourments, sans cesse renaissants, pour l'existence la plus paisible. Tenez, permettez-moi de vous le dire : depuis six mois que je vous vois presque tous les jours, une conviction s'est faite dans mon esprit. C'est que, vous qui ne vous trouvez bien nulle part, qui êtes inquiet, irrité, si vous vouliez, malgré vos chagrins, et le temps aidant, vous pourriez être l'un des hommes les plus heureux de la terre.

— Vous êtes un excellent homme, dit le capitaine, et je vous aime, et je vous respecte ; mais je ne suivrai point vos conseils, et cela, par une bonne raison : c'est que nous n'avons pas les mêmes goûts. Chacun cherche ici-bas la satisfaction de ses désirs et de ses passions. Pour le curé, qui ne nous écoute pas, occupé qu'il est à se battre avec ce poulet coriace, le bonheur réside dans le changement. Il était fait pour voyager indéfiniment. Il a manqué sa

vocation, ne s'étant pas fait missionnaire. Le martyre seul a dû l'éloigner du désir de convertir les Chinois et les Japonais, car il est tant soit peu douillet et aime ses aises. Pour le major, la suprême félicité consiste dans l'étude des herbes. C'est une passion innocente et que l'on peut partout contenter ; aussi lui voyez-vous toujours l'air satisfait, excepté, toutefois, pendant la saison de la sécheresse. Quant à M. Marcel, qui se cure les dents sans nécessité, sans doute pour montrer qu'il les a fort blanches, rien ne lui plaît autant que s'attifer et se regarder au miroir. Pour vous, mon cher, le paradis est dans la solitude, dans la contemplation, dans l'étude, dans le soulagement de ceux qui vous entourent. C'est noble, grand, je ne peux que vous envier. Mais, j'en conviens, je ne me sens point fait pour cette poétique existence. Ma profession me plaît ; j'aurais à recommencer la vie, que je la choisirais encore. Je ne regrette qu'une seule chose, c'est de n'avoir pas eu de chances, et de... Mais en voilà assez sur ce sujet, vous m'avez compris.

— Pourquoi, dit le kebbir, nous passant ainsi en revue, n'avez-vous pas parlé de votre charmante fille ?

— Ma fille ?... dit le capitaine.

Et, reportant les yeux sur elle, une subite émotion détendit ses traits.

— Ma fille, reprit-il, elle nous est supérieure à tous, car vous-même, mon cher, malgré vos vertus, souffrez que je vous le dise, il ne vous déplaît pas de soumettre les gens à vos volontés. Noëmi, au contraire, quand elle le voudrait, ne pourrait s'empêcher de sacrifier ses goûts, ses idées, son repos au bonheur de tous ceux qu'elle aime... Voilà que je la fais rougir : cependant je continuerai... Elle seule me console de vivre, et, si je devais jamais la quitter, j'aimerais mieux me tuer sur-le-champ, car, sans elle, l'existence me semblerait plus vide que la mort.

Le kebbir tressaillit en entendant ces derniers mots. La vérité lui apparaissait. Il comprenait enfin ce qu'il y avait de sublime désintéressement dans la conduite de la jeune fille. Son père, naïvement égoïste, comme le sont les gens malheureux, croyait assez faire pour elle en lui rendant ainsi justice. Le pauvre homme ne se doutait pas qu'un autre occupait son cœur avec lui. Noëmi, cependant, se sentait bien triste. Elle ne disait rien, mais les larmes

lui montaient aux yeux. Heureusement que le kebbir vint à son aide.

— Je ne comprends que trop vos sentiments, dit il au capitaine. Mais, si vous ne pouvez vivre loin de votre fille, que feriez-vous, dans le cas où nous aurions une nouvelle guerre à soutenir, et où, comme vous devez vous y attendre, le souhaiter même, on vous enverrait faire campagne? Vous qui tenez à votre profession et vous plaignez, avec raison, d'avoir été méconnu, comment accorderiez-vous alors votre légitime ambition avec votre affection de père? Les femmes, vous le savez, ne sont pas reçues dans les camps. Vous ne voudriez pas, au surplus, exposer les jours d'une personne qui vous est si chère. Il vous faudrait opter entre votre devoir et la société de votre enfant.

Le capitaine réfléchit. Puis, en faisant un geste de fatigue :

— La guerre ne peut pas durer longtemps de nos jours ! s'écria-t-il.

— Pardon, mon capitaine, fit observer le lieutenant. Nous sommes demeurés deux ans en Crimée, et, si l'empereur Nicolas n'avait eu l'esprit de mourir, la paix ne serait peut-être pas faite encore.

— Il est une chose à laquelle vous ne songez pas,

dit le major : c'est que la guerre, quelle que soit d'ailleurs sa durée, est un jeu rempli de hasards. Les uns en reviennent perclus, d'autres éclopés, le plus grand nombre y laisse ses os ; et cela, selon moi, fortifie les observations du colonel.

— Eh ! mon cher, ce n'est qu'une chance à courir, dit le capitaine.

— Il est juste que vous la subissiez comme les autres, reprit le kebbir ; mais, sans vouloir attrister cette discussion, que deviendrait votre fille dans le cas où le sort vous serait fatal ?

Le capitaine pâlit à ces mots. Il se leva, laissa tomber sa serviette. Une émotion subite l'étouffait. Enfin, il entoura d'un bras le cou de sa fille, et, la baisant tendrement au front :

— Bah ! nous ne ferons pas la guerre ! s'écria-t-il.

— Tant pis ! dit le lieutenant.

— Pourquoi tant pis, monsieur ? repartit sèchement le capitaine.

— Parce que pas de guerre, peu de chances d'avancement.

Le capitaine était de plus en plus mal à l'aise. Il fit un tour ou deux par la chambre, et enfin, se tournant du côté de ses convives :

— Pourquoi me tourmentez-vous tous ainsi ? leur dit-il.

— Par amitié pour vous, répondit le kebbir. Parce que, sans vous en douter, vous voulez concilier des choses inconciliables.

Le capitaine reprit sa place et ne dit plus rien. Cependant le curé, qui jusqu'alors n'avait pas pris part à la discussion, ne songeant qu'à calmer son féroce appétit d'herborisateur, promena des yeux bienveillants tout autour de lui, et, voyant chacun sérieux :

— Il existe un moyen bien simple de tout concilier, et je suis étonné qu'aucun de vous n'y ait songé, dit-il d'une voix rieuse. Le capitaine tient à son état ; il tient également, et même beaucoup plus encore, à assurer le bonheur de son enfant. Il n'a qu'une chose à faire pour obtenir ce résultat, en conservant ses épaulettes.

— Et quelle est cette chose, curé ? dit le capitaine.

Le curé répondit :

— C'est de la marier.

Ce mot, que le brave homme prononça d'un air triomphant, produisit sur les conviés l'effet de la foudre. Noëmi devint pâle comme une morte, et c'est

à peine si elle eut la force de jeter un regard suppliant sur le kebbir. Celui-ci resta impassible, mais, en dépit de son âge et de son expérience, il sentit son cœur se serrer, car, connaissant maintenant le terrible obstacle qui séparait son fils de Noëmi, il trouvait le conseil du prêtre un peu prématuré, et il en redoutait grandement les suites. Le lieutenant baissa le nez sur son assiette : il se serait enfui de la chambre, s'il l'avait osé. Quant au capitaine, il offrait aux regards de tous le pénible spectacle d'un homme aux prises avec une angoisse qu'il cherche vainement à dissimuler. Pendant que le curé, ébahi de l'effet que ses paroles venaient de produire, se demandait quelle énormité il avait commise, et, rougissant, promenait les yeux du père à la fille, le capitaine, hors de lui, cherchait un mot qui accablât le malheureux donneur de conseils. Enfin, ne le trouvant pas, il appuya le bras sur la table, et, riant alors aux éclats :

— La marier ! s'écria-t-il.

Et, comme si cette idée ne lui était jamais venue à l'esprit, étant exorbitante et absurde :

— En effet, je ne pensais point à cela ! Et voilà qui concilie tout. Le curé est un homme plein de

prévision. Il n'y a qu'une chose à laquelle il n'a point songé, c'est que Noëmi ne veut pas entendre parler de mariage. Elle me l'a dit cent fois à Marsal; elle me le répétait encore à Milianah, il y a six mois, et ce n'est certes pas moi, moi qui n'ai plus qu'elle de mes trois enfants, qui, sottement et pour obéir à l'usage, la forcerai jamais à m'abandonner!

Puis, voyant que ses auditeurs demeuraient interdits, moins encore de ses paroles que de la violence qui les inspirait, il se tourna vers Noëmi :

— Voyons, dit-il, aurais-tu changé d'avis, ma mignonne? Tu peux parler; nous ne comptons ici que des amis, et le mariage, après tout, quoiqu'il ait peu d'attraits pour toi, est une chose respectable et sainte. Dis-le, ma noble enfant, toi si pleine d'abnégation et de dévouement, toi qui es tout pour moi, as-tu pu former le projet de quitter ton père?

Le kebbir crut que Noëmi allait défaillir. Pendant quelques secondes, elle ferma les yeux; mais, les relevant aussitôt pour les arrêter sur le capitaine :

— Rassurez-vous, balbutia-t-elle d'une voix mourante; mais... devant nos amis... cette discussion me met au supplice. A quoi bon continuer, d'ail-

leurs? Vous savez bien que je vous ai donné ma vie.

— Eh bien, l'avais-je pas dit? s'écria le père.

Mais, épuisé par l'émotion qu'il venait de subir à la suite de la reprise de ses accès de fièvre, il pâlit tout à coup et tomba sur son siége. Le major et le lieutenant furent obligés de l'emporter.

Un quart d'heure plus tard, il fit appeler le kebbir. Celui-ci le trouva couché, plus calme en apparence, mais sourdement préoccupé.

— Mon cher ami, lui dit le malade, il faut que vous me rendiez un très-grand service. Ce mirliflor de lieutenant fait les yeux doux à Noëmi. Je suis certain qu'elle ne peut le prendre au sérieux; mais les femmes parfois sont fantasques et changent d'avis, tout comme les hommes, et je regarderais comme un malheur que ma fille s'éprît de cette poupée d'officier. Emmenez-la donc avec vous, et, sous aucun prétexte, ne lui laissez quitter le bordje. Dès demain, ma santé sera rétablie, et, chaque jour, j'irai la voir. Maintenant recevez mes remercîments, et, comme la nuit va se faire, ne perdez pas de temps pour rentrer chez vous.

Le kebbir sourit avec amertume. Il se disait que, si son fils était demeuré au bordje, le capitaine, ainsi

qu'on le voit souvent, voulant éloigner sa fille d'un amant imaginaire, l'aurait jetée dans les bras d'un amant réel. Dans ce cas, le kebbir aurait certainement trouvé un prétexte pour se soustraire à la demande que son ami venait de lui adresser; mais, ignorant les événements qui avaient mis fin au voyage d'Étienne, il ne fit aucune objection à M. Thierry, et, Noëmi étant venue embrasser son père, le kebbir quitta le village avec elle au moment où la nuit tombait.

Ils chevauchèrent en silence pendant la plus grande partie de la route; mais, quand ils furent arrivés à l'angle du petit bois, le kebbir se tourna du côté de la jeune fille.

— Il est une chose, lui dit-il, que, dussé-je blesser votre modestie, rien ne m'empêchera de vous dire.

— Laquelle donc? fit Noëmi avec étonnement.

— C'est que, dans le cours de ma vie, je me suis vu à même d'apprécier un bon nombre d'excellentes femmes. Eh bien, en y réfléchissant, je puis affirmer que je n'en ai jamais rencontré aucune qui pût vous être comparée.

— Qu'ai-je donc fait de si extraordinaire? demanda Noëmi confuse.

— Vous avez fait, ma chère enfant, ce qui répugne le plus à la nature humaine. Faire le bien, quand cela ne contrarie en rien nos intérêts ou nos passions, cela se voit tous les jours. Mais s'immoler secrètement, même pour assurer le repos d'une personne chère, voilà ce qui ne se voit pas. Tranquillisez-vous cependant. Toute bonne action a sa récompense. Tôt ou tard, il fallait que quelqu'un se chargeât de dessiller les yeux de votre père. Le curé l'a fait un peu brusquement; c'est pourquoi il s'est révolté. Maintenant, il est probable qu'il réfléchira, et, comme il a bon cœur et comme il vous aime, sans qu'on lui dise rien, peu à peu, j'espère qu'il reviendra sur ses idées. Vous avez agi sagement en priant Étienne de ne confier à personne le secret de vos espérances. Si votre père le connaissait dès aujourd'hui, il haïrait mon pauvre fils autant au moins que son lieutenant. Attendons que, ses préventions s'étant effacées, il revienne avec nous sur ce sujet de discussion à peine effleuré. Nous sommes trois maintenant pour lui tenir tête, et, quoique dans cette question, ma position vis-à-vis de lui soit très-délicate, je vous promets de faire pour vous tout ce que je ferais pour mon enfant.

— Mais, si je me marie jamais, dit Noëmi, mon père sera malheureux !

— Non, non, dit le kebbir, ôtez-vous cela de l'esprit. La nature y mettra bon ordre.

Le kebbir, en parlant ainsi, riait dans sa barbe. Ce qu'il ne pouvait dire à la jeune fille, c'est que, quelque légitimes que soient leurs sujets de tristesse, les hommes appelés à devenir grands-pères se consolent invariablement en faisant sauter dans leurs bras leurs petits-enfants.

VI

L'AFFUT.

Deux heures plus tard, bêtes et gens reposaient au bordje : les troupeaux sous le toit de leurs étables, les chevaux à l'écurie, les serviteurs dans les bâtiments de la ferme, et les maîtres dans la maison. Le kebbir, ayant fait sa ronde habituelle, avait ordonné d'éteindre les feux et de fermer toutes les portes; celle de la maison des hôtes seule devait être toujours ouverte; mais cela, selon lui, ne constituait aucun danger, car nulle communication n'existait entre cette dernière et la demeure de la famille, et, pour passer de l'une à l'autre, il était indispensable que l'on fît le tour de l'habitation par le jardin. Les fenêtres étant grillagées, on ne pou-

vait les escalader, et les chiens de garde, au surplus, n'auraient pas manqué de donner l'éveil si quelque malfaiteur se fût avisé de rôder autour des murs. La nuit était très-obscure ; non-seulement il n'y avait pas de lune — on était à la fin du mois musulman — mais les étoiles, comme si elles eussent voulu favoriser l'entreprise des Sbeah, s'étaient toutes effacées derrière le rideau de nuages qui montait du sud. Le gueubeli, loin de s'apaiser dans les ténèbres, paraissait redoubler d'intensité à mesure qu'elles s'épaississaient. Il ne soufflait pas assez violemment pour faire murmurer le feuillage, mais il arrivait sans interruption par nappes ardentes, et refoulait au loin, jusque sur les flots assoupis, mille senteurs délicieuses, qui s'exhalaient des arbres en fleurs. Vers neuf heures, les moindres bruits que, jusqu'alors, le vent avait apportés, s'évanouirent. Le silence se fit. Tout dormait, asphyxié par une chaleur accablante. Les chacals eux-mêmes, dispersés dans toute la campagne, se taisaient.

C'est alors que les trois bandits, accueillis dans la matinée par le kebbir, sortirent de la maison des hôtes. Ils se tenaient par la main, afin de ne pas se séparer dans les ténèbres, et l'oreille la plus subtile

n'aurait point entendu le bruit de leurs pas. On eût dit qu'ils glissaient sur l'herbe roussie, ou que le vent les poussait au-dessus de terre. Quand ils furent arrivés au bord de l'oued Dhamous, ils n'avancèrent plus. Les douze hommes que conduisait El-Liamoun les rejoignirent. Bientôt ils s'effacèrent dans l'obscurité.

Après un quart d'heure de marche, ils se retrouvèrent à cent pas du bordje. Chacun d'eux avait dépouillé tous ses vêtements, ne gardant qu'une ceinture de cuir, dans la pensée que l'homme nu est invisible par une nuit obscure. Ces grands corps basanés, maigres pour la plupart, dont les pieds, comme s'ils eussent été ouatés, n'éveillaient aucun son, s'avançaient lentement contre le vent, se suivant tous les uns les autres et ne formant qu'une seule ligne. Ils marchaient l'échine courbée, portant leur tête rase un peu redressée, la main gauche en avant, pour éviter les heurts, et la droite armée d'un poignard. Chose singulière! les chiens ne les avaient point éventés. Il est vrai que Bel-Kassem avait donné à manger aux bêtes gloutonnes, afin de se faire connaître d'elles, et que, par surcroît de précaution, le soir venu, il leur avait frotté le nez

avec du musc. Les bandits, cependant, cheminant à la file, côtoyèrent le bordje dans toute sa longueur; puis, arrivés à l'angle de la maison des hôtes, ils le contournèrent, et enfin ils franchirent le seuil. Tout continuait à reposer dans l'habitation.

Ce qui survint après cela fut d'une hardiesse extraordinaire. Les Sbeah, craignant de donner l'éveil s'ils essayaient de forcer une porte, s'étaient rassemblés dans la cour au pied du platane. Les uns après les autres, ils embrassaient son large tronc, se hissaient jusqu'aux premières branches; puis, suivant l'une d'elles dans toute sa longueur, ils atteignaient son extrémité, et là, se suspendant alors par les mains, ils se laissaient tomber sur la terrasse. Cette terrasse étant de plain-pied avec celles qui s'étendaient au-dessus des deux autres maisons, il suffisait aux envahisseurs de faire quelques pas pour se trouver les maîtres de tout le bordje. Mais, malgré l'appât du butin, les premiers arrivés se tinrent tapis sous les feuilles qui, retombant de toutes parts, couvraient d'une ombre épaisse la plus grande partie de la terrasse. Bel-Kassem, qui, dans la journée, avait minutieusement étudié les localités, était monté le premier; d'un signe il se faisait

comprendre de ses compagnons, et nul d'entre eux n'aurait osé enfreindre ses ordres, sachant bien que la moindre désobéissance devait être infailliblement punie de mort.

Quand ils furent tous en haut, ils se recueillirent. Si faible que fût la clarté qui tombait du ciel, elle suffisait pour leur montrer, se découpant au milieu du noir, les hauts parapets. Devant eux, les terrasses, blanchies à la chaux, s'étendaient au loin, avec les ouvertures des deux cours, formant de larges trous quadrangulaires, et, tout au bord du parapet de gauche, ils apercevaient deux étroites baies. C'étaient celles ou aboutissaient les escaliers par lesquels ils comptaient descendre. Le premier de ces escaliers était celui de la maison des femmes. Bel-Kassem, soulevant le bras, le montra aux bandits. Mais, comme, pour lui obéir, ils allaient sortir de l'ombre des feuilles, le marabout les vit se rejeter en arrière, et chacun d'eux détournait la tête, comme s'il eût aperçu quelque chose d'effroyable qui le remplissait de terreur.

Cet objet, que Bel-Kassem aperçut enfin, et qui le fit frémir, lui aussi, était une longue forme humaine, toute blanche, qui surgissait de l'escalier par

un mouvement lent et silencieux. Cette forme était svelte, presque diaphane. La pénombre lui prêtait des proportions surnaturelles. De molles draperies l'enveloppaient. Elie avait la tête levée et les mains pendantes, une démarche de fantôme. La nuit n'était pas assez claire pour qu'on pût distinguer ses traits.

Elle fit quelques pas en avant, nonchalamment, puis elle demeura en place. Elle semblait chercher dans le ciel quelque chose qui s'y cachait. Le vent ardent frappait son visage. Soudain, levant la main, elle toucha son front, et les bandits trouvèrent le geste formidable. Ils s'étaient tous pelotonnés dans l'ombre, et ils regardaient.

Le plus brave d'entre eux, Bel-Kassem, n'aurait pu prononcer une parole. Le plus subtil, celui que rien n'avait jamais embarrassé, El-Liamoun, avait perdu jusqu'à la faculté de comprendre. Les autres, comme s'ils eussent été pétrifiés, demeuraient là, courbés, tremblants sur leurs pieds nus, la bouche et les yeux ouverts ; mais leur âme se démenait dans une sorte d'aliénation.

Les uns, qui avaient fait le pèlerinage de la Mecque, et avaient adopté toutes les superstitions du désert, croyaient voir dans l'apparition le *génie des*

sables, dont la forme féminine affole d'amour ceux qui le rencontrent. D'autres la prenaient pour le *derviche blanc*, qui marche avec un livre dans les mains, prononçant des paroles incompréhensibles, et ils baissaient la tête, selon l'usage, pour se le rendre favorable. D'autres encore étaient convaincus qu'elle ne pouvait être qu'un *djinn*, né du feu, dont le pouvoir s'étend sur les éléments. D'autres enfin, un *efrit*, dont la vue ne peut présager que de grands malheurs. Quelques-uns, qui avaient bien des crimes sur la conscience, se demandaient si elle n'était pas un *tergou*, spectre gémissant de l'homme mort de mort violente, et qui, pour se venger de son meurtrier, le suit, le lasse, le fascine, jusqu'à ce qu'il ait succombé, vaincu par la fatigue et par la terreur. Toutes les choses horribles que les nécromanciens leur avaient racontées pendant les longues nuits de l'hiver leur revenaient alors à l'esprit, et ils s'attendaient à voir le ciel s'entr'ouvrir, les étoiles tomber, les montagnes parler, les eaux se changer en sang, comme elles le firent sous la verge de Moïse. Mais, le fantôme se tournant un peu, ils virent flotter sur son dos un voile transparent qu'ils prirent pour des ailes. Alors, sans se

communiquer leurs sensations, ils se trouvèrent du même avis. L'être surnaturel qui se tenait là, défendant les chrétiens endormis par sa seule présence, c'était l'inflexible Azraël, l'ange redouté de la mort.

Mais cette conviction, bien loin de les rassurer, ne faisait qu'ajouter à leur terreur. Ces hommes, dont pas un n'aurait bronché, se trouvant face à face avec un lion de l'Atlas, grelottaient comme des femmes malades. Et tous, se recommandant au saint des Beni-Haoua, sur le territoire desquels ils étaient, l'invoquaient mentalement avec une ardeur fébrile.

Mais le saint, qui dormait sous son koubba, ne pouvait rien pour eux en cette circonstance, car l'apparition qui les terrifiait n'était autre que Marguerite. Accablée par le vent du sud, ne pouvant trouver le sommeil, elle avait repris ses vêtements blancs, et, laissant reposer Noëmi, elle était montée sur a terrasse dans l'espoir d'y pouvoir humer un peu d'air. C'était elle qui, sans s'en douter, préservait ainsi sa famille, comme si elle eût été son bon ange.

Elle n'avait pas aperçu les Sbeah. Elle ne se dou-

tait même pas de leur présence. Si, pendant qu'elle se trouvait là, elle avait pu supposer que quinze bandits l'épiaient, ils l'auraient reconnue pour une femme aux cris d'effroi qu'elle aurait poussés, ils se seraient jetés sur elle, et la mort de l'aimable enfant les eût vengés de leur terreur. Elle s'était avancée vers la droite de la terrasse ; elle avait posé sa petite main sur le parapet, et, languissante, les cheveux à demi défaits, elle respirait avec effort, regardant devant elle, à travers les ténèbres amoncelées. Quelque chose d'inusité lui apparaissait dans la direction du douar des Beni-Haoua. Elle ne savait ce que c'était, mais elle s'étonnait et cherchait à se rendre compte. Une multitude de petits points rouges s'agitaient et se mélangeaient comme des étincelles à travers les arbres, et Marguerite se demandait si ces taches lumineuses provenaient de quelque incendie, ou si c'étaient des torches errantes. Bientôt un bruit profond s'éleva, semblable à celui des flots sur une grève éloignée ; puis il changea de nature. La jeune fille s'était redressée, et elle écoutait. On eût dit que la terre tremblait sous des centaines de pieds de chevaux lancés au galop, ou bien que des mugissements grondaient

sous le sol. Les Sbeah, à cause de leur position ne pouvaient apercevoir les lumières, mais ils entendaient les mugissements, et, dans leur épouvante, ils s'attendaient, d'une seconde à l'autre, « *au tremblement de l'heure du jugement*, heure formidable où retentira la trompette céleste, où les morts se lèveront de leurs tombeaux, où la terre sera réduite en cendre, et le ciel reployé sur lui comme un voile. » Tout à coup le vent se mità souffler. Jusqu'alors contenu et silencieux, il rugit avec violence. La poussière qu'il charriait crépitait dans les feuilles des arbres, et les arbres tourmentés, s'échevelant de toutes parts, exhalaient des murmures assourdissants. Le faîte du platane, déployé comme un dais au-dessus de la terrasse, s'affaissait et se redressait sous l'ardente rafale, et son fût, entouré de murs, se balançait en gémissant comme le pied d'un mât dans la cale d'un navire pendant la tempête. Marguerite, cependant, à travers les hurlements du gueubeli, avait enfin reconnu le bruit d'une nombreuse troupe de cavalerie qui s'approchait à toute course ; et les points rouges grandissants, qui sautaient maintenant dans le bois voisin, — elle ne pouvait plus en douter, — c'étaient des

branches de cèdre embrasées que tenaient à la main des cavaliers invisibles. Tout cela s'était fait très-vite. Il n'y avait pas plus de deux minutes que la jeune fille était montée sur la terrasse, et déjà les chevaux n'étaient plus qu'à cent mètres du bordje. Alors, épouvantée de cette incursion, ne sachant même pas si c'étaient des amis ou des ennemis qui venaient ainsi, la nuit, fondre sur la maison de son père, la blanche fille se redressa, et, incapable de parler, dans sa frayeur elle tendit subitement le bras devant elle.

A ce geste, les Sbeah reculèrent. Incapables de supporter plus longtemps la présence du fantôme qui les menaçait, ils s'élancèrent sur les branches de l'arbre, et, se poussant, se culbutant, ils se jetèrent ensemble dans la cour.

Mais, au moment où, fous de terreur, ils cherchaient à tâtons à gagner la porte, une immense clameur retentit tout autour de l'habitation... Les ténèbres s'étaient changées en rouge lumière, comme si le bois voisin eût été incendié. Deux cents chevaux sautaient et ronflaient. Des appels véhéments, des cris, des imprécations se croisaient sur le seuil du bordje. Une foule d'Arabes armés de fu-

sils, de sabres, de pistolets, se pressaient en vociférant sur les pas de Seddik, reconnaissable à son manteau rouge et à sa haute taille. Étienne se tenait à côté de lui. Et, pendant que le kebbir, éveillé en sursaut, accourait à demi vêtu, à la tête de ses serviteurs, le goum des Beni-Haoua se précipitait dans la cour.

Ce qui se passa après cela est indescriptible. Les Sbeah, tout frissonnants dans leur nudité, s'étaient pelotonnés dans un angle. En se trouvant en face d'un danger réel, leurs cœurs s'étaient subitement gonflés de colère, et la peur les avait quittés. A la lueur des torches, on les voyait le corps ramassé, portant leurs têtes rases en avant, le couteau à la main, tout prêts à s'élancer comme une meute de loups traquée dans son repaire. Bel-Kassem cependant les contenait du geste. La trouée qu'il avait résolu de faire dans la foule des Beni-Haoua présentait des difficultés inouïes, et le marabout calculait ses chances. En face de lui, de l'autre côté du platane, Seddik maintenait également, et non sans peine, ses gens dont les fusils s'entre-choquaient. Le caïd voulait éviter l'effusion du sang, et, de sa voix impétueuse, en frappant du pied, tantôt il dé-

fendait aux Beni-Haoua de tirer sur les Sbeah, et tantôt il criait aux Sbeah de se rendre.

Mais ceux-ci, qui cherchaient à gagner du temps, ne lui répondaient que par des injures :

— Chien des Français ! hurlait Bel-Kassem ; va-t'en lécher les pieds de tes maîtres !

— Vil pourceau engraissé, glapissait El-Liamoun, que la peste sèche tes membres !

Et tous les autres le maudissaient au nom de Sidi-Mammar, de Sidi-el-Bahri, de Sidi-abd-el-Kader, de tous les saints dont les noms fameux leur venaient à l'esprit, et les Beni-Haoua leur répondaient et couvraient leurs voix, exaspérés de tant d'insolence.

Le tumulte était alors porté à son comble, et il était facile de prévoir qu'avant une minute tous ces hommes se précipiteraient les uns sur les autres et que le sang coulerait à flots sur les dalles. Déjà plus de soixante Arabes se pressaient autour de Seddik, et leur foule compacte emplissait l'espace, depuis la porte de la cour jusqu'au platane. Les Sbeah, toujours pelotonnés, tantôt s'élançant ensemble en avant, et tantôt reculant, les menaçaient de leurs couteaux et les insultaient, quand un remous vio-

lent se fit dans les rangs des Beni-Haoua, et le kebbir, sans armes et l'air impérieux, apparut inopinément entre son fils et le caïd.

Il ne lui fallut qu'un regard pour juger la situation.

— Tous en arrière ! s'écria-t-il avec un geste en se tournant vers les Beni-Haoua.

Aussitôt le silence se fit, et les Arabes, reculant jusque sous la galerie, laissèrent l'espace vide.

— Maintenant, vous, dit-il aux bandits, jetez vos couteaux !

Il y eut un moment d'hésitation dans le groupe des Sbeah. Cet homme leur imposait avec son air de commandement ; mais, comme ils n'obéissaient pas :

— Holà ! qu'on dresse les fusils ! reprit le kebbir.

On entendit alors un grand bruit d'armes agitées. Les canons des fusils dépassaient les têtes des Beni-Haoua et les batteries craquaient sous leurs pouces. Puis le silence se refit. Tous les fusils étaient armés:

— Couchez-les en joue ! cria le kebbir.

Cinquante fusils s'inclinèrent immédiatement, et les Sbeah, se sentant perdus, poussèrent un cri de désespoir.

Alors, et comme si la crainte n'avait jamais envahi son cœur, le kebbir s'avança lentement vers eux, et, saisissant le poing de Bel-Kassem, il lui arracha son couteau, puis le lança derrière lui. Un frémissement d'appréhension courait sur les lèvres des Beni-Haoua. Aucun d'entre eux, si brave qu'il fût, n'aurait osé faire cela, et le kebbir, en ce moment, leur parut haut de cent coudées. La barbe de Seddik s'en hérissait. Quant à Étienne, bien qu'il eût vu déjà son père en des circonstances terribles, il était devenu plus tremblant que les feuilles de l'arbre au pied duquel il se tenait.

Le kebbir cependant continuait son œuvre. Il prenait le poing droit de chaque bandit, le regardait en face, le désarmait, puis passait à un autre. Et tous, comme s'ils eussent été fascinés par l'ascendant qu'il avait pris sur eux, se laissaient faire. Mais, en dépit de cet ascendant, il est probable que le kebbir aurait payé sa hardiesse de sa vie, si, sans qu'il s'en doutât, une autre cause n'était venue doubler la stupeur des Sbeah. Marguerite, depuis le moment de l'invasion des Beni-Haoua, était restée sur la terrasse. Incapable de faire un pas ou d'articuler un mot, elle s'était penchée sur le parapet

qui dominait la cour et elle regardait. Elle ne comprenait rien à ce qu'elle voyait, à ces hommes nus blottis dans l'ombre, à ces Arabes qui les menaçaient, à la présence de son frère. Seulement, elle sentait bien qu'il s'agissait entre eux de vie et de mort, et la malheureuse enfant frissonnait. Tout à coup, elle vit arriver son père. Les Beni-Haoua reculèrent au-dessous d'elle, et le kebbir marcha vers les hommes nus. Alors, pour mieux le suivre des yeux, la blanche fille monta sur le parapet, souleva l'une des branches qui pendait au-dessus d'elle, et, dans cette position, le bras levé, le corps avancé, et toute sa personne étant éclairée de bas en haut par les torches, avec sa face pâle et ses cheveux défaits, elle apparut aux Sbeah pour la seconde fois, plus formidable encore que la première. C'en était trop pour ces hommes superstitieux. Ils poussèrent un cri en l'apercevant, puis jetèrent leurs armes par terre. On eût pu les tuer maintenant, sans qu'ils songeassent à se défendre.

C'est ainsi que, grâce à Marguerite, fut préservée la vie de tous les habitants du bordje. Mais l'innocente enfant ne se doutait pas qu'elle fût cause de la capture des bandits.

On dormit peu au bordje cette nuit. Les Sbeah, enfermés dans une salle basse, écrasés de stupeur, rêvaient au spectre qui avait fait manquer leur entreprise. Le goum des Beni-Haoua avait allumé des feux devant la porte et les gardait. Le kebbir, à la première nouvelle des blessures de Maumenèsche, était monté à cheval pour se rendre au douar, où son fils avait laissé le coureur. Quant à Noëmi, elle avait été retrouver son hôtesse dès les premiers cris; Marguerite se joignit à elles, et la nuit se passa entre ces trois femmes à rendre grâces au ciel et à s'entretenir à voix basse des événements survenus.

VII

LES PRISONNIERS.

Les blessures de Maunenèsche n'avaient heureusement rien de grave. Celle de la poitrine se prolongeait dans le sens des côtes, et les autres pénétraient à peine les muscles des flancs. Le coureur cependant avait perdu beaucoup de sang, il se sentait d'une faiblesse extrême. Le kebbir, après l'avoir pansé, lui prescrivit le repos et le laissa couché sous la tente de Seddik. Une vieille négresse, savante dans l'art de soigner les malades, demeura auprès de lui.

Lorsque le jour se leva, les prisonniers furent péniblement affectés en voyant arriver les deux compagnons qu'ils avaient laissés dans la lande, veillant sur Étienne. Les cavaliers du caïd les avaient ren-

contrés couchés à l'abri d'une roche auprès du cadavre de l'homme tué par Maumenèsche. Ils étaient encore étourdis des coups de bâton qu'ils avaient reçus. On enfouit le cadavre auprès du ruisseau, et les deux éclopпés furent amenés dans la maison des hôtes. Les serviteurs du kebbir leur donnèrent à manger à tous. Leurs vêtements — leurs haillons plutôt — trouvés sous un buisson, auprès de l'oued Dhamous, leur avaient été rendus. Après avoir mangé, ils s'entre-regardèrent avec tristesse. Accroupis sur deux lignes sous la galerie de la cour, ils tenaient leurs genoux entre leurs bras, et, la tête baissée, honteux de leur insuccès, ils gardaient un silence farouche.

Après un espace de temps qu'ils ne purent apprécier, la porte de la cour, qui leur tenait lieu de prison, s'ouvrit toute grande, et le kebbir entra avec Étienne et Seddik, suivi de tous les serviteurs du bordje et d'une cinquantaine de cavaliers de la tribu des Beni-Haoua. Aucune femme ne se trouvait avec eux, mais il suffisait de lever la tête pour en apercevoir quelques-unes accoudées sur la rampe de la galerie du premier étage. C'étaient, pour la plupart, les servantes de la demeure, curieuses d'as-

sister à l'interrogatoire des bandits. Noëmi, Marguerite et sa mère étaient avec elles. Le gueubeli ayant été refoulé par le vent du nord, l'atmosphère avait repris toute sa pureté, et le beau ciel du mois de mai souriait au-dessus de l'encadrement de la terrasse; mais nul des prisonniers ne pouvait le voir, car les branches du platane s'interposaient entre eux et lui.

Cependant les nouveaux venus s'étaient assis en demi-cercle en face des Sbeah, et un espace libre d'environ deux mètres avait été ménagé pour les séparer des autres. Le kebbir et Seddik étaient au centre de la cour, appuyés au tronc du platane. Étienne se tenait debout derrière eux. Quand le silence, troublé par les pas des arrivants, se fut rétabli, le kebbir promena un triste regard sur les prisonniers; puis, d'une voix lente, posée, mais haute et claire, il s'exprima ainsi en langue indigène :

— Arabes! hommes du Dahra! pourquoi nous avez-vous attaqués? Que vous avais-je fait, moi, le maître de cette demeure? Les étrangers sont-ils jamais venus vainement frapper à ma porte? Ai-je laissé jamais le plus pauvre d'entre eux en-

durer la faim sur mon seuil? Ne suis-je pas leur ami à tous? Demandez-le à mes voisins, les Beni-Haoua. Demandez-le surtout à ces hommes, vos complices, qui, hier, sollicitant un gîte, pleuraient sur mes mains? Si vous aviez besoin de vêtements, de grains, d'argent, de bestiaux, pourquoi ne me les avoir pas demandés? Je vous les aurais donnés, quoique vos montagnes soient à deux journées de marche des nôtres, car à celui qui est indigent je n'ai jamais dit : « D'où viens-tu? » Est-ce une bonne chose, est-ce une chose commandée ou seulement tolérée par le Prophète, de se glisser, la nuit, chez des gens paisibles, pour les voler et les assassiner? Quoique nos religions soient différentes, ne sommes-nous pas en paix, et vous a-t-on jamais gênés dans les pratiques de la vôtre? N'avez-vous pas sollicité l'*âman* (1)? Ne vous l'a-t-on point accordé? Et enfin le prophète n'a-t-il pas dit : « Soyez fidèles aux pactes que vous avez conclus. Ne violez point les serments que vous avez prêtés. Vous avez pris

(1) C'est-à-dire le *pardon*. Le kebbir fait ici allusion à la solennité qui suivit la défaite de la tribu, engagée dans la rébellion de Bou-Maza. Les chefs vinrent en corps faire des offres de soumission et reçurent une lettre d'*âman* qui leur garantissait la possession de leurs terres.

Dieu pour caution; il sait ce que vous faites. »
Sbeah ! vous vous êtes plaints souvent des rigueurs exercées contre vous par les Français; mais ne les avez-vous pas méritées ? Ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous connais. Je vous ai combattus autrefois, et souvent, à l'époque de la rébellion de Bou-Maza, je me suis jeté au-devant de mes soldats qui voulaient vous faire expier l'assassinat de nos colons, égorgés la nuit, sur les routes. Vous qui avez des terres fertiles, qui possédez de beaux vergers arrosés en toute saison; vous pour qui le ciel a tout fait; qui pourriez, si vous le vouliez, vivre de la vente de vos fruits et de la tonte de vos troupeaux, vous n'avez d'industrie que le vol; seuls entre tous les musulmans, vous assassinez vos hôtes; vous n'avez même pas d'égards à la qualité des pèlerins de la Mecque; que de fois ne les avez-vous pas détroussés ! Eh bien, ces infamies ont pu vous réussir du temps des Turcs, elles ne vous réussiront point avec les Français. Leur justice, vous la connaissez: elle est inflexible. Si vous ne changez pas vos mœurs, on finira par vous déporter tous avec vos familles, car vous êtes une plaie pour l'Afrique, et les honnêtes gens rougissent de vous.

Ces paroles, que le kebbir prononça d'un ton mâle, avec la fermeté d'un homme convaincu de son droit, furent accueillies par un religieux silence. Les prisonniers tenaient toujours la tête basse ; on aurait dit qu'ils ne les avaient point entendues. Les Beni-Haoua approuvaient du geste. Quant aux femmes, penchées sur la balustrade que le platane couvrait de son ombre, dominées par la majesté du spectacle, elles osaient à peine respirer.

Après avoir un peu réfléchi, le kebbir reprit :

— Si je vous livrais aux autorités, comme c'est mon devoir de le faire, savez-vous ce qui vous arriverait ? Vous avez pénétré la nuit, dans une maison habitée, avec l'intention de voler et de tuer, car chez vous le vol ne s'accomplit jamais sans le meurtre ; la peine est celle des galères. Savez-vous maintenant en quoi les galères consistent ? Écoutez : pendant toute la durée de sa vie, le condamné est enchaîné, enfermé dans une prison, employé aux travaux les plus rebutants et les plus pénibles. Pour vous, si amoureux de la liberté, le supplice de la prison est horrible. Quant à celui de vous qui a blessé Maumenèsche, il me suffit de l'envoyer à deux lieues d'ici, au bureau arabe du

Montararach, pour qu'il soit immédiatement fusillé.

A ces mots, une tête inquiète se souleva au milieu des prisonniers. Elle était à demi emmaillottée de linges sanglants et de cordelettes. C'était celle du Sbeah qui avait donné les coups de couteau. Se sentant particulièrement menacé, il voulait essayer de se défendre, et, tout endolori qu'il était encore, il dit, piteusement, d'une voix dolente :

— Tu ne nous livreras pas, monseigneur. Tu sais que nous sommes de pauvres gens, des gens égarés. Nous sommes des montagnards qui ne connaissent rien. Nos parents ne nous ont pas envoyés, étant jeunes, dans les *zaouïas* (1) pour y apprendre des *tholbas* (2) les principes du bien et du mal. Nous avons eu tort. Mais, toi qui es juste, tu reconnaîtras une chose. Nous pouvions tuer ton fils, et nous ne lui avons pas fait de mal.

— Et je vous lâcherai, n'est-ce pas? reprit le kebbir, pour que vous alliez piller mes voisins, porter plus loin le meurtre et l'incendie, égorger les petits enfants, comme vous en avez l'habitude?

(1) Maisons d'éducation consacrées à l'enseignement supérieur.

(2) Lettrés. Leurs études portent sur le dogme, la grammaire, la jurisprudence et l'histoire de la nation arabe.

— Non, monseigneur, repondit l'Arabe. Nous n'égorgerons pas les petits enfants. Dieu s'est visiblement manifesté contre nous, à ce que disent ceux qui ont pénétré la nuit dans ta demeure. Il a couvert, toi et les tiens, de l'un de ses anges. Nous n'irons pas contre ses desseins. Nous rentrerons chez nous. Nous cultiverons nos terres. Nous sommes de pauvres gens, des malheureux indignes de ta colère. Nous répandrons tes louanges partout.

Mais, au moment où le kebbir allait répondre, une autre tête se souleva dans la foule des prisonniers, et aussitôt la première se détourna, ne pouvant supporter les regards irrités qu'elle avait attachés sur elle. On entendit alors retentir impérieusement la voix du marabout Bel-Kassem.

— Pourquoi tant discuter? s'écria-t-il. Vainqueurs, nous n'aurions fait aucune grâce; vaincus, il est honteux à nous de solliciter la pitié. Quand il est renversé sous son ennemi, l'homme de cœur ne demande pas la vie en pleurant comme une femme; il détourne fièrement les yeux et se soumet à sa destinée. Qu'est-ce pour nous que l'existence? Depuis quinze ans, nous avons tout perdu en perdant notre liberté. Autrefois, nous faisions trembler le pays sous

les pas de nos chevaux ; les Turcs eux-mêmes nous respectaient ; loin de leur payer le tribut, nous leur arrachions des mains les impôts prélevés sur les juifs et les Maures des villes ; jamais, impunément, ils ne purent fouler le sol de nos montagnes ; et, comme le soleil, à qui il suffit de se montrer pour effacer toutes les étoiles, notre renommée faisait pâlir celle de nos voisins. Aujourd'hui, on nous dit : « Vivez des figues de vos jardins. » Autant dire au lion de brouter l'herbe. Nous ne sommes pas de ceux que l'on soumet avec des paroles de dérision. Qu'y a-t-il, d'ailleurs, de commun entre nous et nos oppresseurs ? La haine qui nous divise, nous l'avons sucée aux mamelles de nos mères, et cette haine est si vivace, qu'elle ne se peut noyer dans le sang. Tuez-nous donc sans discourir, car vos paroles me fatiguent. Les hommes qui doivent mourir ont besoin de se recueillir en Dieu.

Le caïd ne put se contenir en entendant cet exposé d'une doctrine sauvage. Avant que le kebbir eût le temps de lever les yeux, il fit un pas, leva le bras, jeta le pan de son burnous sur son épaule, et, attachant sur Bel-Kassem des regards pleins d'indignation :

— Que parles-tu de Dieu? s'écria-t-il. Cela te convient bien, à toi qui, depuis ta naissance maudite, as transgressé tous ses commandements! Tu cherches à te donner un air d'inspiré, comme le faisait jadis le *père de la chèvre* (1). Mais cela ne t'est pas permis plus qu'à lui. Dieu détourne sa face de vous, qui ne vivez que de rapines. Vos crimes ont lassé sa patience. Il nous a envoyés ici afin d'en finir avec vous. La liberté, ce mot qui sonne sur vos lèvres, vous ne l'avez jamais employée que pour opprimer les faibles et répandre le sang innocent. Avant l'arrivée des Français, vous faisiez déjà tout ce que vous faites. Vous n'êtes pas des guerriers, des *djouad*, mais des brigands. Vous n'attaquez point en face comme le lion; vous assassinez comme la vipère. Cessez donc de vous redresser sous le talon qui vous écrase. La mort que vous sollicitez dans vos bravades, vous ne l'aurez pas, car elle est trop noble pour vous!

Promenant alors ses regards sur les hommes de

(1) C'est Bou-Maza que les Arabes appelaient ainsi, parce qu'il partageait sa solitude avec une chèvre. L'animal exécutait à ses ordres quelques tours d'adresse que les Kabyles trouvaient miraculeux.

sa tribu qui l'entouraient, recueillant ses paroles avec une déférence pieuse :

— Jadis, dit-il d'une voix plus calme, les hommes vivaient en paix comme des frères; ils s'entr'aidaient à toute heure du jour, et, comme l'a dit le Prophète, ils ne formaient qu'une seule famille. Mais, après que le livre contenant la vérité (1) leur eut été communiqué, la jalousie se mit entre eux, et tous les maux fondirent sur la terre. Ces jours heureux qui virent la concorde établie parmi les hommes ne reviendront plus... Où sont allées les fleurs du dernier printemps? Le soleil les a toutes fanées, et le vent les a disséminées en poussière. De même, la paix s'est envolée du monde, et les bons sont perpétuellement obligés de se défendre contre les méchants. Eh bien, les méchants sont là, devant nous, les uns demandant pardon, les autres se vantant de leurs crimes. Mais, nous autres qui les connaissons, nous leur appliquerons à tous la même justice. Il est des lois dans ce pays!

Le caïd, s'étant exprimé ainsi, fit un pas en arrière. Comme il était le représentant de l'autorité,

(1) Le Pentateuque.

tout le monde crut, dans l'assistance, que la discussion était terminée et que les prisonniers allaient être immédiatement livrés à la justice sommaire des bureaux arabes. Mais cela ne parut point satisfairele plus grand nombre des Sbeah, car ils laissèrent échapper quelques murmures, et l'astucieux El-Liamoun, le même qui, la veille, alors que les bandits hésitaient à poursuivre leur entreprise, avait trouvé de si bonnes raisons pour les entraîner, crut devoir faire quelques efforts pour apitoyer le caïd.

— Monseigneur, dit-il du ton le plus humble, il y a dans cette affaire une bien grande confusion. Permets que, moi qui ne vaux pas la poussière de tes pieds, je t'expose simplement les choses. Tu montres de l'irritation contre nous tous. Ce n'est pas juste. On nous a surpris, il est vrai, la nuit, dans la demeure du kebbir; mais nous n'y étions pas tous venus avec les mêmes intentions. Les uns, selon toute apparence, voulaient la piller, et ils étaient d'autant plus coupables, que le kebbir leur avait donné l'hospitalité. Mais il n'en était pas de même des autres.

A ces mots, un grand bruit s'éleva parmi les pri-

sonniers. Les trois hommes accueillis la veille par le kebbir, et sur lesquels El-Liamoun venait de rejeter le crime, protestaient avec indignation. Les autres, comprenant la ruse, étaient déterminés à en profiter, et des cris d'approbation sortaient de leurs bouches.

— Voilà la vérité! disait l'un.

— Nous sommes innocents! disait un autre.

— Nous ne voulions pas le mal pour le kebbir!

— Notre idée était de le protéger!

— C'est Bel-Kassem qui a tout fait. Il demande la mort, qu'il meure!

— Bou-Sekdel et Bou-Alouchen sont de mauvaises gens. C'est connu! Qu'ils meurent avec lui!

Mais, à ces exclamations, les trois hommes sacrifiés opposaient les dénégations les plus énergiques.

— Traîtres! s'écriait Bel-Kassem, êtes-vous nés des truies impures, que vous osez mentir ainsi?

— Je réclame Dieu et sa justice! hurlait Bou-Sekdel. El-Liamoun est un misérable perfide, et il mérite d'être empalé!

— Que le pâle Éblis me brûle, disait Bou-Alouchen, s'il a dit de sa vie un mot de vérité.

Il fallut que les cavaliers de Seddik s'interposassent entre les partis pour les empêcher d'en venir aux coups. Pendant que les regards se menaçaient, que les bouches s'injuriaient et que les bras tendus s'agitaient violemment au-dessus des têtes, on sépara les accusés des accusateurs, et le silence se rétablit enfin dans la foule.

— Comment, dit alors le kebbir en s'adressant à El-Liamoun, comment prouveras-tu ce que tu as dit ? Ces hommes sur lesquels tu veux faire peser notre colère, prétends-tu ne pas les connaître ?

— Je les connais, dit El-Liamoun, et je ne les connais pas.

— Explique-toi, fit le kebbir.

— Je les connais pour de mauvaises gens, pour des fauteurs de troubles, dit El-Liamoun. Ils habitent Mazouna, comme moi, mais je ne les ai jamais regardés.

— Tête de Dieu ! interrompit Bel-Kassem. Un mendiant renier son marabout ! Qu'on me bouche les oreilles avec de la cire, je ne puis entendre cela.

— Silence ! dit le kebbir. La vérité se fera jour.

Et, se tournant vers El-Liamoun :

— Si tu ne connais pas ces hommes, lui dit-il,

comment, tes compagnons et toi, vous trouviez-vous donc avec eux ?

— C'est très-facile à expliquer, seigneur, dit El-Liamoun. Hier au soir, huit de mes bons parents et moi, nous rendant tous au marché de Cherchell pour y acheter des bestiaux, nous avons rencontré ces trois hommes-ci, qui nous ont dit être logés dans ta demeure. Ils voulaient profiter de la nuit pour la piller, mais ils craignaient tes serviteurs et ne se sentaient pas en force. Ils attendaient, prétendaient-ils, trois auxiliaires pour faire le coup ; mais ces derniers ne paraissaient pas. Ce sont ceux-là, sans doute, qui avaient osé porter la main sur ton fils, dont l'un fut trouvé mort, ce matin, à ce que disent les gens de Seddik, et les deux autres ont été amenés ici après avoir été battus à coups de bâton. A eux six, ces enfants du péché comptaient s'emparer de ton bordje...

Mais, à ces mots, les deux bandits estropiés qui se voyaient sacrifiés avec les trois premiers par El-Liamoun — celui-ci aurait sacrifié toute la bande, et, mieux que toute la bande, toute sa tribu, pour recouvrer la liberté — protestèrent à leur tour avec fureur.

— S'il est possible de proférer de semblables mensonges! s'écriait le premier en tenant à deux mains sa tête endolorie et toute emmaillottée de bandelettes. Cet homme nierait Dieu, s'il en avait besoin.

— C'est un chien! ce n'est point un homme! s'écriait l'autre.

Et, se jetant, les mains crispées, sur El-Liamoun, il essaya de lui arracher les yeux.

On se vit obligé de séparer les deux derniers accusés du groupe qui se pressait autour de l'accusateur. Ils allèrent rejoindre Bel-Kassem et ses acolytes. Ceux-ci les accueillirent d'un air méprisant.

— Continue ton récit, dit alors le kebbir à El-Liamoun.

— Voici, monseigneur, répondit le Sbeah. Mes compagnons et moi, nous avions résolu d'empêcher le détestable crime de ces misérables. Ils nous avaient demandé de nous joindre à eux, pour les aider, nous proposant de partager le butin avec nous. Nous feignîmes d'accepter leur proposition, et c'est ainsi que l'on nous a trouvés dans ta demeure; mais notre intention était de les terrasser et de les attacher solidement pour te les livrer, et

nous étions sur le point de le faire, lorsque, sans que nul de nous y fût préparé, un être surnaturel nous apparut qui frappa nos esprits de terreur;et c'est alors que les gens du caïd se jetèrent sur nous.

De nouvelles protestations accueillirent cette fable impudente. Les têtes s'agitaient, les regards flamboyaient, les bouches grimaçaient, et les interpellations injurieuses se croisaient avec une véhémence indescriptible. Mais Étienne, qui n'avait rien dit jusqu'alors, se tenant immobile derrière son père, fit cesser le tumulte, d'un mot.

— Ta ruse est grossière, dit-il en s'avançant et s'adressant à El-Liamoun, et nul ici n'en sera dupe. Bien loin d'avoir résolu de livrer ces gens, tes complices, c'est toi qui, lorsqu'ils hésitaient à venir au bordje, ayant eu l'esprit frappé d'un mauvais présage, as su les y déterminer. Hier, pendant que vous discouriez sous votre buisson, dans la gorge qui mène au douar des Braz, j'étais caché à trois pas de vous, et je vous ai tous entendus.

Aussitôt le tumulte recommença, plus bruyant encore. Les accusés, transportés d'aise, s'étaient fait les accusateurs.

— Voilà la vérité! la sainte vérité! la vérité de Dieu! criaient les deux bandits estropiés par Maumenèsche.

— Le roumi a parlé comme le Prophète! disait Bou-Sekdel.

— Il a très-bien parlé, disait Bou-Alouchen.

Les autres, consternés, regardaient El-Liamoun, en qui ils avaient placé leur espoir. Quant au marabout Bel-Kassem, il promenait des regards de dégoût sur la tourbe de ses complices et ne disait rien.

El-Liamoun, cependant, ne s'était pas laissé intimider par l'accablante déposition d'Étienne. Quand il vit qu'il lui était inutile de feindre, il se résigna, et, prenant un air cauteleux :

— Monseigneur, tu m'as donc reconnu? dit-il. En effet, ton regard est celui de l'épervier. Maintenant, m'ayant reconnu, dis à ton père ce qui s'est passé dans la lande, à la nuit tombante. Quinze hommes allaient fouiller ton cœur avec leurs couteaux. Qui les a détournés de toi?

Cette fois, toute la bande réunie tonna contre le traître. Il n'avait, en parlant, absolument songé qu'à lui-même, et, d'impostures en fourberies, il en était arrivé à rejeter le crime sur tous les siens.

Mais Étienne l'acheva, en lui faisant baisser les yeux sous ses regards.

— Oui, tu as détourné les couteaux, dit-il. Mais c'était seulement afin de me garder comme otage, et, tu l'as annoncé toi-même, si votre exécrable projet avait réussi, ma mort aurait suivi celle des miens.

Il ne fut pas une seule personne, parmi toutes celles qui assistaient à cette scène, qui ne crut que El-Liamoun allait se rendre. Mais c'était peu connaître les profonds détours de son âme astucieuse. Quand il vit que le mensonge ne pouvait lui servir, il adopta subitement un autre moyen.

A peine Étienne eut-il cessé de parler, que le bandit se jeta aux pieds du kebbir. A demi couché sur le ventre, se soulevant sur une main, de l'autre il lui embrassait le genou.

— O monseigneur! dit-il, toi qui es miséricordieux, toi dont l'âme n'a pas de fiel, étends ta main sur moi; protége-moi. Je te jure par le tombeau du Prophète que ces hommes m'ont entraîné! Je te jure par le pont de l'enfer que je n'aurais pas arraché un cheveu de la tête de ton fils. Défends-moi contre le caïd. Empêche-le de me livrer aux Fran-

çais. La justice des Français est impitoyable. Ils ne nous battent pas comme les Turcs, mais ils nous enferment. J'ai passé autrefois deux ans en prison. Ne pouvoir aller et venir au grand air, c'est affreux! Je t'en supplie par Sidna-Aïssa, par Sidna-Méryem, par ta femme, par tous les tiens, ne me repousse pas. Les autres qui sont là, fais-en ce que tu voudras; la prison est trop bonne pour eux; il sont des méchants; moi, je ne suis qu'un homme faible, une pauvre volonté que l'on a poussée au mal et qui n'y veut plus retourner. Songe que, moi aussi, j'ai une femme; que j'ai, de plus, trois petits enfants, et ces enfants parlent à peine. Ils ne peuvent se passer de leur père. Si l'on m'enferme encore, il faudra donc qu'ils meurent de misère! Tu ne le voudras pas, monseigneur, car tu es juste, et tu ne peux punir mes enfants qui ne t'ont rien fait. C'est pour eux que je te supplie. On peut avoir été, la nuit, sur les routes, et aimer ses enfants. La panthère aime bien les siens!

Le misérable haletait; il se traînait sur les genoux; il baisait les pieds du kebbir. Il se serait volontiers fait fouler par eux s'il avait su comment s'y prendre. Et peut-être le kebbir allait-il faiblir,

car il se détournait pour cacher son émotion, quand le marabout Bel-Kassem, emporté par l'indignation, éleva la voix.

— C'est trop ! s'écria-t-il. C'est beaucoup trop ! Mes oreilles sont indignées ; elles entendent le langage d'un traître.

Et, désignant du doigt El-Liamoun :

— Cet homme, reprit-il, n'est vraiment pas un musulman, car il n'y a en lui que mensonge. Il a été marié, cela est vrai ; mais sa femme est morte, et il n'a jamais eu d'enfants !

Le kebbir tressaillit et repoussa du pied El-Liamoun. Il s'en voulait de son émotion. Quant au Sbeah, quand il vit qu'il était véritablement au bout de ses feintes, il se leva tranquillement, s'essuya le front, puis, allant reprendre sa place, il appuya sa tête entre ses genoux et ne dit plus rien.

Le kebbir cependant était plein d'anxiété. Les bandits n'ayant pu parvenir à faire de mal à lui et aux siens, il lui répugnait de les livrer. Bien que El-Liamoun eût menti, il savait que la plupart des misérables accroupis devant lui étaient les seuls soutiens de leurs familles, et ce que El-Liamoun avait dit au sujet des petits enfants qui ne peuvent

se nourrir eux-mêmes le faisait péniblement réfléchir. La seule considération qui le retînt, c'était celle du bien public. Si l'on rendait ces hommes à la liberté, n'en profiteraient-ils pas pour porter la désolation dans le voisinage? Attristé par les réflexions que lui suggérait sa conscience, il cherchait un moyen de mettre d'accord la sécurité d'autrui avec sa bonté, quand certaines paroles prononcées par El-Liamoun lui revinrent à la mémoire, et, ne les ayant point compris, il résolut d'en demander l'explication.

S'adressant donc à l'imposteur qui, résigné maintenant, paraissait ne plus voir et ne plus entendre :

— Tu parlais tout à l'heure, lui dit-il, d'un être surnaturel qui, vous apparaissant, dans ma maison, frappa vos esprits de terreur. Quel est cet être auquel, les miens et moi, nous devons la conservation de nos jours ?

Le kebbir fut très-étonné de l'effet de ses paroles. A peine les eurent-ils entendues, que les bandits tressaillirent. El-Liamoun demeura silencieux. Ce fut le marabout Bel-Kassem qui répondit :

— Celui qui nous apparut est le même qui reçoit

les âmes des vrais croyants à leur dernier souffle, en leur disant : *La paix sur vous!* le même qui, ôtant la vie à ceux dont le cœur est atteint d'une infirmité, les frappe durement au visage ; le même qui, le jour du jugement, accompagnera les âmes devant Dieu, servira de témoin à toutes, poussera les unes dans l'enfer et introduira les autres dans le *jardin des délices;* celui, enfin, que chacun redoute, et dont le nom ne se prononce pas. Nous étions là, sur la terrasse, blottis sous les feuilles de cet arbre. Il s'éleva de l'escalier, silencieux et tout droit comme une fumée qui monte. Il portait des vêtements blancs, et son pas ne faisait aucun bruit. Au moment où il s'arrêta pour nous regarder, la terre se mit à trembler, et le vent s'éleva, brûlant comme un ouragan de l'enfer. Un nuage nous enveloppa, et, nous menaçant de son bras, le spectre nous jeta sur l'arbre. J'ai vécu déjà de longs jours, et j'ai assisté à des choses extraordinaires. Mais ce que j'ai vu cette nuit, je n'aurais jamais cru le voir : les infidèles protégés par l'hôte de Dieu !

Le kebbir supposa que les Sbeah avaient été les jouets de quelque hallucination de leur cerveau; mais le récit de Bel-Kassem produisit un tout autre

effet sur l'esprit de Marguerite. Assise sur la galerie, à côté de sa mère et de Noëmi, et sa personne étant entièrement cachée par la balustrade, elle avait écouté avec attention le marabout, et, à mesure qu'il parlait, elle était de plus en plus convaincue que l'être surnaturel qui était apparu aux bandits était elle-même. Conformément à ses habitudes de discrétion, elle ne dit rien de la découverte qu'elle venait de faire, mais elle demeura toute rêveuse. Cependant, comme le caïd délibérait avec le kebbir sur ce qu'il était convenable de faire des prisonniers, le premier voulant les livrer immédiatement aux autorités françaises, le second demandant à réfléchir jusqu'au lendemain, un des serviteurs du bordje, envoyé le matin au Montararach pour prendre des nouvelles de M. Thierry, entra dans la cour avec l'air affairé d'un homme porteur de graves nouvelles. Ce qu'il raconta au kebbir le stupéfia. Un bateau à vapeur, transportant un bataillon de zouaves commandé par un général, avait été signalé d'Alger, par le télégraphe, comme devant jeter l'ancre, le jour même, dans la baie du Montararach. On disait aussi, au village, que trois escadrons de chasseurs étaient attendus d'Orléansville; deux

autres, de Ténez; quatre compagnies de tirailleurs de Milianah, et que toute la smala des spahis de Cherchell devait venir également, avec son attirail de campagne. Le kebbir, ne comprenant absolument rien à un tel déploiement de forces convergeant toutes, à la même heure, vers le même point, pensa que quelque révolte avait éclaté dans la tribu des Beni-Hidja, dont les terres s'étendent entre le Montararach et Ténez. Aussitôt il fit seller sa jument, et, pendant que Seddik regagnait son douar, laissant ses prisonniers dans la cour, sous la garde d'une trentaine de ses cavaliers, le kebbir se dirigea vers le camp, en courant à toute vitesse. Mais, quand il arriva au bord du Montararach, et que la cause de l'expédition imprévue lui fut révélée, lui si paisible d'habitude, il éprouva un véritable accès de colère.

Voici ce qui s'était passé.

VIII

L'AUTORITÉ.

On doit se rappeler que, peu de jours avant l'agression des Sbeah, Seddik, ayant été prévenu de leurs desseins, avait prié les commandants de Ténez et d'Orléansville de leur barrer la route, en faisant occuper les passages des montagnes de l'ouest. Les commandants, en déférant à la prière du caïd, avaient immédiatement télégraphié à Alger, pour prévenir l'autorité supérieure de ce qui se passait dans leurs cercles. Presque au même moment, une autre dépêche arrivait au siége du gouvernement colonial : celle-là avait été expédiée par le chef du bureau arabe de Mazouna. Elle annonçait la disparition subite du marabout Bel-Kassem et d'une

quinzaine des habitants les plus mal famés du repaire. Le lendemain, une troisième dépêche, expédiée par le général commandant la subdivision de Milianah, relatait, d'après le rapport du lieutenant Marcel, la querelle du Marseillais et de Ben-Zeddam, l'embarquement forcé du premier, et la fuite du Kabyle, qui, selon toute probabilité, cherchait son ennemi pour se venger. Ces nouvelles, arrivant ainsi coup sur coup, avaient causé une assez vive émotion à Alger, et l'on y délibérait pour savoir quelles précautions il serait utile de prendre, lorsqu'une quatrième dépêche, qui venait de Cherchell, augmenta considérablement les inquiétudes dans l'esprit des fonctionnaires chargés du maintien de la tranquillité publique en Algérie. Cette dernière dépêche annonçait l'arrivée de M. Simon à Cherchell, affirmait, d'après lui, que les Beni-Haoua ne se laisseraient pas déposséder de leurs terres, et mentionnait, comme fait significatif, qu'ils avaient refusé de recevoir une indemnité que leur offrait le capitaliste. Dès lors, on fut à peu près certain qu'une révolte allait éclater dans la tribu des marabouts, et, comme cette tribu exerçait une grande influence sur toutes celles qui l'avoisinent, on craignit une

levée de fusils générale dans tout le territoire qui s'étend entre le Cheliff et la mer, et l'on délibéra de nouveau pour décider par quels moyens énergiques on parviendrait à l'étouffer. L'arrivée de la balancelle dans le port d'Alger, loin d'apaiser les appréhensions, ne fit que les augmenter. Les matelots furent immédiatement interrogés, et, avec la faconde habituelle aux Méridionaux, ils inventèrent un vaste complot, qui, selon eux, ne pouvait manquer d'éclater au Montararach, et, de là, de gagner toute la province. Le Marseillais surtout, qui ne pardonnait pas au lieutenant Marcel le sans façon avec lequel il l'avait chassé, soutint effrontément que tout allait très-mal au camp, que le capitaine Thierry était gravement malade et nécessairement hors d'état de s'acquitter de ses fonctions, que son lieutenant n'avait pas assez d'expérience pour le suppléer, que les Arabes des environs devenaient plus insolents de jour en jour, et que les colons étaient obligés de veiller toutes les nuits, avec les soldats, pour repousser une agression devenue imminente. Le même jour, comme le Marseillais, après avoir longuement déblatéré contre les abus de l'autorité militaire dans les cafés et dans les groupes

qui stationnent sur la place du Gouvernement, regagnait son auberge, située dans un quartier des plus mal famés de la ville, il fut suivi de loin par un Arabe, et, vers minuit, une patrouille le ramassa, éventré, au fond d'une ruelle. Ben-Zeddam avait fait le coup. On l'arrêta comme il faisait ses ablutions, le plus tranquillement du monde, à la fontaine publique la plus voisine. Immédiatement interrogé, il avoua son crime, et, dans son exaltation, il compromit gravement la tribu des Beni-Haoua, donnant à entendre que le terme de sa patience était arrivé, et que lui, Ben-Zeddam, trouverait chez les cavaliers de Seddik de nombreux imitateurs. Il n'en fallut pas davantage pour convaincre les autorités de la nécessité d'agir avec autant de promptitude que de vigueur. Tout en reconnaissant que les Beni-Haoua avaient de légitimes sujets de mécontentement, on ne pouvait souffrir que la tranquillité fût troublée. L'ordre de terminer immédiatement l'affaire de leur dépossession était arrivé de Paris déjà depuis plusieurs jours. Malgré les observations de quelques officiers expérimentés, qui voulaient que l'on prît de nouvelles informations avant de sévir, la résolution d'opérer de gré ou de force le déplacement

des Beni-Haoua fut prise séance tenante. Les commandants des places de Cherchell, Milianah, Ténez, Orléansville, reçurent l'ordre, par le télégraphe, d'expédier, dès le lendemain, des détachements au village du Montararach, et, le soir même, le général qui devait prendre le commandement des forces réunies pour déjouer les mauvais desseins des rebelles, s'embarqua à Alger avec un bataillon de zouaves.

Le kebbir, parti de chez lui de toute la vitesse de sa jument, ainsi que nous l'avons vu, aperçut de loin tous les habitants du village assistant fort tranquillement au défilé des troupes du haut de leurs murs. Les environs du camp, si paisibles d'habitude, étaient encombrés d'uniformes. Partout, sur le revers des collines, au bord du Montararach et dans la plaine, les escadrons couraient en longues files, les armes reluisaient au soleil, et les têtes des fantassins moutonnaient. Les clairons sonnaient d'un côté, les tambours mugissaient d'un autre; des mekrazenis caracolaient sur les ailes des détachements, et la garnison du village, qui venait de prendre les armes, se rangeait au pied de la butte que couronnait l'enceinte fortifiée. Au moment où le kebbir

traversait le Montararach, le bataillon de zouaves, qui venait de débarquer, remontait la rivière sur son côté gauche; les spahis de la smala de Cherchell arrivaient derrière lui dans la poussière, en secouant leurs manteaux rouges; les tirailleurs de Milianah, avec leurs faces basanées, leurs vestes bleues et leurs turbans blancs, débouchaient des montagnes du sud; les chasseurs à cheval d'Orléansville descendaient au grand trot au-devant des zouaves, et ceux qui venaient de Ténez accouraient le long de la mer de toute la vitesse de leurs chevaux. A travers les lentisques, les roches, les palmiers-nains, les terres défrichées et les touffes de lauriers-roses, on voyait sauter les képis, les fusils osciller, les escadrons se déployer comme des ailes, tous inondés de lumière blanche et se profilant en clair sur le fond azuré des montagnes de l'horizon. Un général portant la veste à brandebourgs, les manches brodées d'or, l'épée, la culotte de peau et les longues bottes reluisantes, s'avançait à dix pas en avant des zouaves, entouré d'un essaim de jeunes officiers. Ce fut vers lui que le kebbir s'achemina, et, du plus loin qu'il l'aperçut, le général piqua vers lui et lui tendit la main avec une cordialité des plus affectueuses.

— Au nom du ciel ! mon cher général, lui dit le kebbir, qu'est-ce que vous venez faire ici?

— Comment, ce que nous venons faire ? répondit en riant le général. Nous venons mettre à la raison les Beni-Haoua.

Et aussitôt, voyant que les têtes de colonne se dirigeaient vers le village, il quitta le kebbir, retourna vers ses officiers et les lança les uns après les autres sur les détachements épars, afin de eur faire prendre la route du douar. Il connaissait le pays, y ayant fait campagne autrefois, et l'amitié qui l'attachait au kebbir datait de loin, car il avait servi sous ses ordres.

— Mon cher, s'écria-t-il, quand il eut vu toutes les troupes, évitant le village, s'acheminer dans la direction de l'est, croiriez-vous que ces gaillards-là montraient quelques velléités de déjeuner ? Comme s'il était besoin de se remplir le ventre pour en découdre ! Mais vous savez que je suis avare du temps, ayant été formé à votre école. J'ai décidé qu'on ferait la soupe en vue de l'ennemi. Ah çà ! comment va-t-on au bordje ? Votre femme, vos enfants?...

— Ils se portent bien tous les trois, dit le kebbir ; mais, je vous en supplie, apprenez-moi ce que signifie cette expédition.

— Eh bien, mais..., fit le général toujours souriant, suivez-nous jusqu'au douar, et vous le verrez. J'espère que la poudre ne vous effraye pas, maintenant?

— Elle m'a toujours beaucoup effrayé, reprit le kebbir. Pas plus que moi, je suppose, il ne vous plaît de la brûler pour une cause injuste, et je vous jure...

Mais le reste de la phrase n'arriva point aux oreilles du général. Voyant que les sapeurs du génie, commandés par M. Thierry, demeuraient immobiles au pied des murs du village, il lança son cheval vers les escadrons de spahis venus de Cherchell, et, s'adressant à l'un des officiers qui marchaient en tête :

— Lieutenant, lui dit-il, allez donc faire avancer ce paresseux de capitaine. Ne se croit-il pas à la parade ? Il faut que, lui aussi, prenne part à la danse. Dites-lui de suivre les zouaves, et faites vite !

Puis, comme il vit que le kebbir se rapprochait de lui, il se mit à sourire de nouveau, et, se tournant vers les clairons qui ne sonnaient plus :

— Eh bien, êtes-vous pas essoufflés, vous autres! leur dit-il.

Les cuivres tonnèrent aussitôt, et, pendant que les sapeurs du génie s'ébranlaient sur les pas de leur capitaine, le kebbir, comprenant enfin que le général ne lui voulait donner aucune explication, se mordit les lèvres. Puis, après avoir un peu réfléchi, il détourna la tête de son cheval et prit place au milieu des officiers de l'escorte.

Les spahis cheminaient à la gauche des zouaves. A sa grande surprise, le kebbir aperçut M. Simon derrière eux. Le roumi, au moment où il allait s'embarquer à Cherchell pour gagner Alger, afin d'y terminer l'affaire de sa concession, ayant appris la nouvelle de l'expédition dirigée contre les Beni-Haoua, avait cru nécessaire à ses intérêts de se joindre à elle. Il ne doutait pas un instant que l'avantage ne demeurât à ses compatriotes; il ne courait donc aucun risque à les accompagner. Il était, au surplus, parfaitement armé, comme on le sait, et il comptait profiter des événements pour se faire adjuger les terres des rebelles. Dès qu'il reconnut le kebbir, il lui fit un signe d'amitié, et, saluant le général, il s'enquit de ses intentions qui, à première vue, lui semblaient fort peu pacifiques.

— Mon cher monsieur, lui dit gaiement le géné-

ral, en élevant la voix pour dominer le bruit des clairons, mon intention formelle est d'obéir aux ordres que j'ai reçus. Pour le moment, ne m'en demandez point davantage.

Cependant le kebbir, voyant que les observations qu'il pourrait faire à son ancien subordonné seraient superflues, avait pris le parti de se taire. Il savait bien que cette expédition entreprise si légèrement tournerait à la confusion de ceux qui l'avaient conseillée; mais, tenant compte des difficultés de leur position, il se dit que, s'il avait été à leur place, il se serait peut-être cru dans la nécessité d'agir comme ils l'avaient fait; car mieux valait, après tout, promener inutilement un millier de soldats que de courir le risque de voir la paix troublée, faute de prévoyance. Pendant qu'il cheminait derrière le général, il rêvait aux moyens de le convaincre par un fait de la fidélité des Beni-Haoua, et, ne trouvant dans sa pensée rien de mieux que de laisser parler les événements, il résolut de les attendre avec patience. Il y avait déjà plus d'une heure que les troupes avaient dépassé le village, la limite du territoire des Beni-Haoua avait été franchie, les tentes du douar apparaissaient au-dessus des arbres, et ni

Seddik ni aucun de ses serviteurs ne s'était montré, comme l'exigeait le cérémonial, pour souhaiter la bienvenue au commandant de l'expédition. La tribu, en s'affranchissant ainsi de l'usage traditionnel, se considérait donc elle-même comme en état de guerre? Elle était donc disposée à résister? L'opportunité de l'expédition lui étant ainsi démontrée, le général crut devoir prendre quelques précautions au moment d'approcher du douar des rebelles. De nombreux cavaliers, d'après ses ordres, se dispersèrent dans toute la campagne pour servir d'éclaireurs aux détachements isolés; les fantassins firent un long détour à travers les bois pour couper la retraite aux Arabes, et, gardant avec lui tous les cavaliers, le général se disposa à les lancer sur le goum des Beni-Haoua aussitôt qu'il apercevrait ses étendards. Mais plus on approchait du douar, plus ces dispositions semblaient inutiles. Rien ne bougeait dans l'immense cercle de tentes, aucun bruit ne s'en échappait. Les troupeaux paissaient au dehors, et les pâtres, accroupis sous les térébinthes, levaient la tête avec étonnement pour regarder passer les soldats. Les pans des tentes étaient relevés, et l'on voyait de loin les femmes et

les enfants aller et venir, les unes se livrant à leurs occupations habituelles, les autres à leurs jeux. Les fumées des cuisines montaient dans l'air. Les chevaux, couverts de djellils, étaient attachés aux piquets, et c'est à peine si les plus jeunes d'entre eux dressaient l'oreille et répondaient par un cri rauque aux hennissements qui détonaient, partant des profondeurs des escadrons de chasseurs d'Afrique. Tout se montrait enfin souriant et paisible aux yeux, avec son apparence la plus ordinaire, et, si ce n'eût été le bruit des pas et la présence des soldats dans ces lieux déserts d'habitude, on eût dit que rien n'y était changé.

Le général avait été frappé du plus minime de ces détails. Il commençait à se demander s'il n'était pas le jouet d'un mirage ou s'il ne s'était pas trompé de route, et si, ayant cru marcher sur le douar des Beni-Haoua, il ne se trouvait pas en face de quelque autre du voisinage. Cependant, comme cette apparente tranquillité pouvait fort bien masquer un piége, il ne se départit en rien de sa prudence, et, sérieux maintenant, ne regardant même plus le kebbir ni M. Simon, il continua de s'avancer en ordre de bataille à la tête de ses officiers silencieux.

Au moment où, tournant du côté de l'est, il arrivait avec ses cavaliers à cent mètres de la tente de Seddik, — on la reconnaissait de loin à ses dimensions comme à ses hauts panaches de plumes d'autruche, — les zouaves débouchaient au sud du douar, les tirailleurs à l'ouest, et la petite troupe, commandée par le capitaine Thierry, se montrait au nord. Le douar était alors complétement investi, et, sur un signe du général, une fanfare que répétèrent les échos transmit aux quatre détachements l'ordre de faire halte. Chaque troupe se rangea, faisant face au douar, et les éclaireurs se replièrent sur leurs escadrons. Plus d'un, parmi les soldats, se demandait ce qu'on allait faire, car, d'ennemis, il n'y en avait pas le moindre vestige. Mais la fanfare avait eu pour résultat de faire ouvrir dans toute sa largeur la tente du caïd, et, pendant que ses serviteurs écartaient les chiens en les frappant à coups de bâton, sept hommes en sortaient, graves, sans armes, enveloppés de la tête aux pieds dans leurs burnous de laine noire. C'étaient le caïd et ses fils.

En les voyant avancer vers lui, si pacifiques d'attitude, le général fit une grimace de mécontente-

ment ; puis, mettant pied à terre avec ses officiers, il jeta le cigare qu'il mâchonnait et l'écrasa sous son talon. Tout le monde, comprenant sa mauvaise humeur de s'être ainsi laissé fourvoyer, demeurait silencieux autour de lui, le kebbir et M. Simon comme les autres. Cependant, à mesure que le caïd avançait avec ses enfants, de longues files d'hommes couverts de burnous blancs surgissaient dans tous les passages établis entre chaque tente et venaient se ranger processionnellement derrière eux. Toute la population mâle de la tribu se trouvait là, au nombre d'un millier d'âmes. De loin, on les eût pris pour des moines, tant ils marchaient avec gravité dans leurs robes bibliques. Pas un murmure ne s'exhalait de leur foule ; on n'entendait que les longs froissements de leurs burnous coupés, à temps égaux, par le claquement de leurs pieds nus sur le sol durci. Un léger nuage de poussière planait au-dessus d'eux, un peu en arrière, et le soleil les inondait d'une lumière éblouissante qui ruisselait d'aplomb sur leurs épaules inclinées.

Lorsque les chefs furent arrivés à quelques pas du général, ils s'arrêtèrent. Alors, avançant les bras, ils lui saisirent les deux mains et les touchèrent

de leurs lèvres. Ces marques de respect n'avaient rien de craintif ni de servile. Elles provenaient bien moins d'hommes humiliés que d'inférieurs abordant un maître irrité, et lui donnant ce qu'ils lui devaient en toute occasion : un témoignage de déférence.

Quand ils eurent salué celui qui tenait leur sort dans ses mains, ils se redressèrent, et, par rang d'âge, comme l'usage le voulait, ils se placèrent sur une seule ligne. Dans ce pays où tout, de toute éternité, a toujours été un peu théâtral, c'était un touchant spectacle que celui de ces hommes de même sang, ainsi rangés et silencieux, dans l'attitude d'accusés devant un juge. Le père, avec sa barbe grise et sa taille de patriarche, se tenait à la droite, dépassant ses enfants de toute la tête. Son fils aîné, debout auprès de lui, paraissait plus austère que d'habitude et baissait ses yeux noirs avec un air de résignation mêlé de tristesse. Le second, âgé d'une trentaine d'années, grand, brun, se tenait droit comme un palmier, et son nez aquilin, sa barbe douce et bien égalisée lui donnait je ne sais quelle noblesse un peu fière. On voyait dans ses yeux qu'il souffrait d'obéir, se sentant fait pour commander.

Le troisième portait une sorte de turban formé de grosses cordelettes. Il était admirablement drapé, tout son corps posait sur un pied, et sa tête de chèvre, au nez long, ses yeux placés obliquement et surmontés de deux longues rides perpendiculaires, prêtaient à son visage un air étrange, mais non sans attraits. Le quatrième avait à peine vingt-trois ans. C'était un beau garçon, de mine séduisante et féminine. Son teint hâlé avait la douceur de la soie ; ses tempes, soigneusement rasées, apparaissaient d'un bleu délicat, ses lèvres rouges laissaient entrevoir ses dents de neige ; et, avec son air voluptueux et ses yeux de gazelle à demi fermés, il ressemblait à l'une de ces élégantes statues de berger arcadien que taillait autrefois dans le marbre blond le suave ciseau des Grecs. Le cinquième avait dix-huit ans et le sixième à peine seize. Tous les deux étaient de timides garçons, beaux comme leurs frères, mais moins assurés de gestes. L'expérience leur manquait, et, quand on les regardait au visage, on les voyait soudain baisser leurs yeux charmants et rougir comme des jeunes filles.

Ces sept hommes, vêtus de noir, s'étant rangés comme nous l'avons dit, attendirent en silence qu'on

les interrogeât. La foule qui était sortie des tentes les environnait, et l'on voyait tout autour d'eux les têtes encapuchonnées décrire un cercle immense dans l'espace vide.

C'est alors que le général sentit la fausseté de la situation dans laquelle ses supérieurs l'avaient placé. Pendant que les Arabes s'avançaient vers lui, il avait fait venir les officiers des quatre détachements, et, devant cet état-major qui l'examinait à la dérobée, il lui fallait payer de mine et soutenir une cause qu'il jugeait maintenant pitoyable. Dans sa hâte de surprendre les soi-disant rebelles, il n'avait pris aucune information auprès du capitaine Thierry, il avait évité de répondre aux questions du kebbir, et, mal instruit, ayant pensé qu'en se pressant, il étoufferait sans coup férir le soulèvement annoncé, il s'était jeté sur le douar comme un faucon sur une proie, et, à la place des révoltés qu'il avait cru surprendre, il ne voyait que des hommes sans armes. Tout autre devant un tel échec n'eût écouté que son orgueil, et, plutôt que d'accepter une humiliation, il eût refusé de croire à la fidélité des Beni-Haoua, et peut-être, par sa dureté, les aurait-il poussés à la révolte. Celui-ci heureusement avait en

lui un sentiment qui devait toujours l'empêcher de céder au mal : c'était le sentiment de la justice.

Quand il eut apprécié les embarras de sa situation, il prit courageusement son parti, et, se tournant vers le caïd :

— Seddik, dit-il, je crois que l'on s'était pressé de t'accuser. Cependant tu trouveras bon que je t'adresse quelques questions au sujet de ce qui s'est passé dans ton douar.

— Parle, monseigneur, dit Seddik.

— Comment as-tu connu l'intention des Sbeah de faire irruption sur ton territoire ?

— Par un de mes serviteurs qui arrivait de Mazouna.

— Ces Sbeah qui ont en effet quitté Mazouna, les as-tu vus ? Et, si tu les as vus, que sont-ils devenus ?

A ces mots, le caïd tourna les yeux vers le kebbir.

— Tu ne dois rien cacher, lui dit ce dernier.

Le caïd s'inclina et répondit :

— Ils sont prisonniers.

— Tant mieux ! dit le général. Maintenant, pourquoi as-tu laissé partir Ben-Zeddam ?

— Je ne l'ai pas laissé partir, monseigneur. Pendant que je dormais sous ma tente, il s'est échappé.

— As-tu fait courir après lui ?

— Oui.

— Et tes cavaliers l'ont-ils rencontré ?

— Non.

— Je te crois. Dis-moi cependant ce qui s'est passé entre toi et cet étranger, quand il vint visiter vos terres.

Parlant ainsi, le général désigna M. Simon. M. Simon se tenait auprès du kebbir et regardait la scène avec un muet ébahissement.

— Je lui ai offert l'hospitalité, dit Seddik. Je l'ai reçu sous ma tente. J'ai rassasié son ventre, et mon fils aîné l'a servi.

— Et, avant de le recevoir, tu savais quel était le motif de sa visite ?

— Oui, monseigneur.

— Quelle proposition t'a-t-il faite ?

— Aucune.

— Comment, monsieur, dit le général en se tournant vers M. Simon, vous êtes-vous donc joué de l'officier commandant de Cherchell? Qu'est-ce que cette histoire d'indemnité refusée ?

Le kebbir coupa la parole à M. Simon.

— C'est à moi que la proposition a été faite, ré-

pondit-il. C'est moi qui l'ai repoussée, ne la jugeant point acceptable.

— Ah ! fit le général.

Puis il se mordit la moustache.

— Mais enfin, reprit-il en s'adressant encore à M. Simon, vous avez dit que les Beni-Haoua résisteraient à l'autorité. Pourquoi ?

— Dame, fit M. Simon rougissant, ils m'ont parfaitement accueilli, cela est vrai, et je ne voudrais pas leur faire de peine; mais je pensais qu'ils résisteraient, puisqu'ils avaient refusé une indemnité généreusement offerte, et que...

— Vous avez la langue bien longue, monsieur, interrompit le général.

Puis, haussant les épaules, il continua ses questions.

— Ce Marseillais qui a donné des coups de bâton, dit-il à Seddik, et les matelots qui montaient la balancelle ont prétendu que tes serviteurs provoquaient souvent les colons, qu'ils étaient insolents avec eux, et que tout le monde au village s'attendait à voir éclater une révolte dans ton douar.

— Ah ! pour le coup, c'est une abominable calomnie ! s'écria le curé, qui venait d'arriver au pas

de course et s'épongeait le front avec son mouchoir.

Le capitaine Thierry, le lieutenant Marcel et le major se récrièrent avec le curé, et le caïd s'inclina pour les remercier de leur témoignage.

— Mais enfin, s'écria le général en s'adressant au capitaine, d'où vient ce mécontentement des colons? Et pourquoi vous, monsieur, qui commandez ici, ne l'avez-vous pas signalé à Milianah?

— Mon général, répondit le capitaine, ce mécontentement n'a rien d'extraordinaire et je l'ai constaté dans tous mes rapports. Parmi les quatre cents colons du Montararach, il en est un grand nombre qui vivent en bons termes avec les indigènes, s'occupant de leur industrie, de leurs défrichements et ne cherchant querelle à personne. Il en est quelques autres qui sont très-paresseux et très-turbulents, et ne sont venus en Afrique que dans l'espoir de s'enrichir sans rien faire. Ceux-là voudraient que les Arabes leur abandonnassent leurs terres et leur servissent de bêtes de somme pour exécuter leurs travaux. Ce sont ceux-là qui n'ont cessé de montrer du mécontentement depuis leur arrivée au camp, et le caïd a toujours joint ses efforts aux miens pour

décourager leurs desseins coupables. Depuis six mois que je suis ici, je dois le dire hautement, je n'ai pas eu l'ombre d'un reproche à faire au caïd.

— Allons ! fit le général en souriant et se tournant vers ses officiers, j'en suis fâché pour vous, messieurs, mais je vois que, pour cette fois, il vous faudra vous en retourner à Alger sans avoir brûlé une amorce. Allez faire poser les armes et dites aux soldats de tremper la soupe.

Les officiers partirent aussitôt, et, peu de temps après, on vit les cavaliers mettre pied à terre, les fantassins former les faisceaux, les chevaux s'aligner devant les piquets, et de longues fumées s'élever aux quatre points de l'espace. — Cependant la discussion n'était pas finie ; son objet le plus important avait été à peine effleuré. Seddik, toujours sérieux, attendait, les hommes de sa tribu regardaient, et le général méditait avec une secrète amertume.

— Caïd, dit-il enfin, je rendrai compte à ceux qui m'ont envoyé de ce que j'ai vu, et, comme moi, ils reconnaîtront ta fidélité. Si j'étais le maître ici, je ne parlerais plus maintenant que de récompense. Cependant il me faut exécuter les ordres que j'ai reçus. Tu les connais. Ce n'est point un châtiment

qu'ils t'apportent, c'est une contrariété, tout au plus. On a trouvé que la colonisation ne faisait pas d'assez rapides progrès sur le littoral. Ta tribu, comme les tribus voisines, cultive mal, elle a laissé en friche des espaces de terres considérables. Ces terres sont fertiles, elles n'attendent que des bras intelligents pour se couvrir de moissons. Le territoire que l'on vous offre en échange a des dimensions plus vastes. Vous y trouverez des bois, des fontaines. Les ordres ont été donnés à Tiaret pour vous y installer.

Il paraît que Seddik avait prévu cette communication; car, dès que le général eut cessé de parler, il redressa sa grande taille.

— Le jour, éloigné déjà, répondit-il, où nous avons fait notre soumission, vous nous avez promis que nous ne serions jamais inquiétés dans la possession de nos terres. Aujourd'hui, vous tenez un autre langage. Pourquoi ? Les puissants et les forts sont justes. La justice ne permet pas de revenir sur une convention solennellement jurée. Les Turcs agissaient ainsi; mais, si vous voulez faire comme les Turcs, pourquoi les avez-vous chassés? Jamais nous ne vous avons donné de sujets de plaintes. Nous avons eu de mauvaises années; nous avons vu les

sauterelles, l'inondation, la sécheresse, la disette, nos douars ont été dépeuplés par la maladie de nos serviteurs et de nos bestiaux; et jamais nous n'avons demandé qu'on nous fît remise de la moindre partie de l'impôt. Nos cavaliers vous ont soutenus contre l'émir et Bou-Maza. Combien d'entre eux sont morts! combien d'autres, sans me compter, ont reçu des blessures à votre service ! Les malfaiteurs, nous les avons toujours poursuivis. Hier encore, nous mettions la main sur l'une de leurs bandes. Chaque fois que des querelles se sont élevées chez nos voisins, faisant notre devoir de marabouts, nous nous sommes interposés entre eux, prêchant la paix, et nous sommes toujours parvenus à réconcilier les uns avec les autres. Est-ce donc là la récompense de notre fidélité? Tu dis que tu n'apportes pas un châtiment, mais, tout au plus, une contrariété. Toi qui es sage, réfléchis, toi qui connais la valeur des mots, appelles-tu contrariété l'obligation de quitter la terre où nous avons vécu, que nous avons améliorée par nos labours et nos engrais, dont la fertilité est fille de notre travail; la terre qui nous a vus naître enfin, où nous avons aimé, prié, souffert, combattu maintes fois, et, dans nos moments de tristesse, rêvé sous

nos maisons de poil à des jours meilleurs? Cette terre fertile, en effet, et que tu nous accuses à tort de laisser en friche, pourrons-nous l'emporter dans l'exil, à la plante de nos pieds nus, ou sous les fers de nos chevaux? Emporterons-nous aussi les os de nos pères? Et là où tu nous envoies, dans ce domaine si vaste, où il y a des bois, des fontaines, dis-le-moi, monseigneur, mes jeunes gens retrouveront-ils les fontaines de leurs amours ? Puisque ce territoire est bon, que n'y envoie-t-on ceux qui veulent défricher nos terres? Ils y seront très-bien. Que leur importe d'aller ici plutôt que là, sur les bords de l'eau bleue ou sur les rampes du désert? Nous, nous tenons à demeurer ici, dans les champs dont nous connaissons les moindres taillis, entourés des voisins que nous aimons, et qui nous respectent. L'agha de Tiaret, d'ailleurs, a l'âge du quatrième de mes fils, et jamais on ne me verra, humiliant ma barbe blanche, déposer le baiser de la soumission sur la main d'un adolescent.

Le général était ému et quelques-uns de ses officiers se détournaient pour cacher la rougeur de leur visage. Quant au kebbir, il demeurait impénétrable. Mais, dans la foule énorme et compacte qui se pres-

sait autour du caïd, toutes les têtes s'étaient dressées, et les regards étincelaient.

— Ce n'est pas moi qui ai pris cette décision, répondit le général. On ne m'a même pas consulté avant de la prendre. En vous la transmettant, j'obéis à mes ordres.

Et, avec un regard impérieux, il ajouta :

— Je ne vous conseille pas d'y résister !

A ces mots, une sorte de frémissement courut dans les rangs des Beni-Haoua, et les fils du caïd, comme s'ils eussent été frappés d'une même commotion, firent un pas en arrière. Mais il suffit au père de les regarder pour leur rappeler qu'ils n'existaient pas, lui vivant. Les enfants aussitôt baissèrent la tête.

— Pourquoi résisterions-nous ? dit alors le caïd d'une voix tremblante. Nous ne sommes pas des gens turbulents, toujours prêts à chausser les étriers; nous sommes des hommes de paix, de prière. On ne nous appelle pas *djouad ;* on nous aborde en croisant les bras, car nous sommes des marabouts. Nous sommes venus à vous, non en secouant nos fusils et poussant le cri de guerre ; mais les mains vides, et silencieux comme des suppliants. Je t'ab-

sous de ce que tu fais, car, tu le sens toi-même, ce n'est point une chose juste. Mets cependant le comble à ta bonté, et, plutôt que de nous chasser, rassemble tes fantassins et tes cavaliers, jetez-vous tous sur nous qui sommes désarmés, et poussez-nous dans la mer avec nos bêtes et nos charrues. La race des Beni-Haoua aura vécu, et ces colons qui parlent tant de civilisation, pourront alors faire fleurir de riches moissons sur nos terres.

— Assez, caïd! fit le général avec un cri de colère.

Il ne sentait que trop l'odieux de sa tâche, et, pour la première fois de sa vie, il maudissait la discipline qui l'empêchait de s'y soustraire.

Le caïd, quoiqu'il eût encore bien des objections à faire, ne dit plus un mot. Il s'inclina gravement avec ses enfants, et, la foule s'ouvrant alors sur leurs pas, ils reprirent lentement le chemin des tentes.

IX

LA CHANSON.

Le même jour, le général vint dîner au bordje avec ses officiers, le capitaine Thierry, le lieutenant Marcel, le major et le curé. M. Simon, que le kebbir avait prié de se joindre à eux, crut devoir refuser sous prétexte de fatigue. Le roumi se sentait mal à l'aise au milieu de tant de gens qui ne se gênaient pas pour désapprouver ses actions. Il avait suivi les spahis qui devaient camper sous les murs du village, et il partagea le repas de leur commandant.

Quand l'appétit des hôtes du kebbir fut apaisé, ils passèrent dans le jardin, où les nègres avaient servi le café sous un arbre. La soirée était magnifique, le ciel d'un bleu très-pur et satiné, la mer très-calme

et reluisante comme une plaque de métal. La brise qui passait dans l'air avait une douceur suave ; elle était pleine de senteurs marines, auxquelles se mêlaient des parfums d'orangers.

Après avoir pris le café, les convives se dispersèrent au gré de leur caprice. Étienne, donnant le bras à sa mère et à Noëmi, les conduisit à l'extrémité du jardin, sous le cèdre d'où l'on découvrait l'immense panorama de la côte montueuse, depuis l'embouchure du Montararach, jusqu'au Kef-el-Arez, un grand cap entrant dans la mer, quatre lieues à l'est, et qui, en ce moment, apparaissait tout rose sur l'eau bleue, avec des touches d'or sur son faite. Les officiers étaient allés fumer sous le couvert de la bananerie. Le major et le curé se promenaient de long en long dans une allée de citronniers et discutaient à perte de vue sur les plantations du kebbir. Le capitaine Thierry avait pris le bras de son lieutenant, et, au grand désappointement de ce dernier, il l'entretenait de toute sorte d'affaires de service, ayant soin de ne jamais approcher de plus de cent pas du cèdre sous lequel sa fille était assise. Quant au kebbir et au général, ils étaient restés auprès de l'arbre où les nègres avaient servi le café sur une table à

compartiments de nacre et d'écaille. A demi allongés sur de larges fauteuils de cannes, ils fumaient en causant et buvant leur café à petits coups. Marguerite était assise auprès d'eux, silencieuse dans sa robe blanche, avec un coussin sous les pieds et une corbeille sur les genoux. De temps à autre, elle tirait de cette corbeille des fleurs de jasmin qu'elle enfilait dans des brins de soie pour en faire de longues guirlandes. Quand une guirlande était achevée, elle la liait dans ses blonds cheveux ou la passait autour de son cou. Son père, tout en causant, la regardait faire, et, quand leurs yeux se rencontraient, ils se mettaient tous deux à sourire.

La conversation des deux amis, qui, pendant le dîner comme après, n'avait guère roulé que sur leurs souvenirs de jeunesse, se porta, quand ils furent seuls avec Marguerite, sur les événements de la matinée.

— Ah! mon cher, s'écria le général d'un air mortifié, en répondant à une observation du kebbir, quelle besogne on nous fait faire! L'Algérie est perdue, si cela continue! Nous qui l'avons conquise et ne cherchons qu'à la pacifier, on nous accuse de la vouloir garder dans nos mains pour nous livrer à

des tripotages infâmes. Pouah!... ce serait à faire comme vous... à briser son épée pour planter ses choux! Nos tributaires les plus fidèles, on les décourage; on fait tout ce qu'il faut pour les pousser à se révolter. Que diable! si l'on veut les ruiner et les chasser tous, qu'on le leur dise! Ce sera franc, au moins, et ils comprendront!

Puis, comme il vit que le kebbir l'approuvait du geste, il reprit :

— Si Seddik avait fait mine de se soulever, comme on l'en accusait, eh bien!... c'était la guerre! et cela m'aurait moins crevé le cœur de faire sabrer ses cavaliers! Des rebelles!... On aurait une excuse pour les déposséder. Mais non! ceux-là sont résignés; toujours dévoués et fidèles. Ils parlent des promesses qu'on leur a faites, des services qu'ils nous ont rendus. Ils se plaignent. Ils en ont, pardieu! bien le droit, mais ils se soumettent. Belle affaire de les tourmenter!

— Cette résolution de les envoyer à Tiaret est donc irrévocable? demanda le kebbir.

— Oui, dit le général. Et pourtant, à Alger, nous ne nous sommes pas privés de la combattre.

— Je ne la connaissais que depuis trois jours, re-

prit le kebbir, et, ayant promis au caïd de faire tous mes efforts pour empêcher son exécution, j'avais envoyé mon fils à Milianah pour y plaider la cause de mes voisins, en attendant que je pusse me rendre à Alger pour obtenir qu'on abandonnât ce projet inique!

— Votre fils n'y aurait rien fait, dit le général; pas plus que vous, que moi, que tant d'autres qui ont déjà protesté contre cette criante injustice. Et savez-vous maintenant ce qui se fera? reprit-il. Ce digne M. Simon, quand il aura dépossédé les Beni-Haoua, il n'aura rien de plus pressé que de chercher à leur revendre ou à leur louer leurs propres terres. Il leur enverra quelque juif à Tiaret. Et ceux-ci, pauvres gens! s'ennuyant dans l'exil, accepteront les propositions de ce juif. Vous les verrez revenir à l'oued Dhamous, les uns après les autres. Et, de maîtres alors, ils seront serviteurs; de propriétaires, fermiers; car c'est ainsi que les choses se passent dans ce pays. Ainsi, on aura dépouillé les Beni-Haoua; on aura fait d'eux, si soumis, des hommes à jamais hostiles; et, en enrichissant à leurs dépens M. Simon, on dira qu'on a fait faire un grand pas de plus à la colonisation!

— Voilà pourtant, dit le kebbir avec amertume, un homme qui se croit parfaitement honnête, et qui, sans même avoir l'excuse de la nécessité, n'hésite pas à faire une action qu'il sait devoir désespérer deux cents familles. Voyez comme le mal est facile ! que d'encouragements il rencontre ! que de prétextes il trouve ! et comme, dans ce monde, tout contribue à son succès ! A peine l'autorité a-t-elle pris une décision irréfléchie et sur laquelle il lui faudra tôt ou tard revenir, qu'un homme sort de l'ombre pour en profiter. Il est riche, il n'a pas d'enfants ; je suis certain qu'il ne dépense pas ses revenus. Eh bien, l'occasion de les augmenter se présentant, il ne se sent arrêté ni par sa conscience ni par la pitié. Le désir d'augmenter son bien lui tient lieu de tout, car il ne voit autour de lui que des gens soumis au même désir, et nul n'oserait le blâmer d'une action que presque chacun commettrait à sa place. Je ne sais si vous êtes assez philosophe pour oublier facilement de telles choses. Quant à moi, quand je vois ces excès de la civilisation, quand je prévois leurs conséquences inévitables, je ne sais ce qui se passe en moi, mais j'hésite, je m'interroge, et quelquefois, — j'ai tort sans doute, —

mais dans le trouble que j'éprouve, je me demande s'il ne vaudrait pas mieux pour l'honneur de l'humanité qu'elle retournât vers la barbarie!

— Oh! oh! la barbarie! fit le lieutenant Marcel, qui, toujours escorté par son capitaine, venait de s'arrêter avec lui auprès des causeurs. Elle manquait un peu de lumières.

— Mais elle avait quelque grandeur, dit le kebbir, et elle n'était pas absolument privée de vertus.

— Messieurs, dit modestement le curé, qui, de son côté, venait d'arriver avec le major et semblait prendre un vif intérêt à ce qu'il avait entendu, ce M. Simon a donc de grandes protections, qu'il s'est fait ainsi adjuger, au mépris de tous droits, une si belle concession de terres?

— Eh! non, il n'a même pas de protections, répondit le général. Il a beaucoup d'argent, voilà tout, et il s'annonce comme devant faire exécuter de grands travaux sur son domaine. Ce domaine, au surplus, ne lui a point encore été adjugé. Il le sera au plus offrant. Personne que le roumi ne s'étant déclaré pour l'acquérir, il est probable qu'il l'obtiendra. Mais le premier venu, s'il en offrait quelques milliers de francs de plus, l'aurait à sa place.

Si le cœur vous en dit, curé, libre à vous de vous présenter.

A ces mots, pendant que le curé se défendait en souriant, car le brave homme n'avait que son minime traitement pour toute fortune, Marguerite, qui, jusqu'alors, avait à peine écouté la discussion, occupée qu'elle était à confectionner ses guirlandes, releva la tête. Elle regarda fixement son père, comme si elle s'était attendue à le voir manifester un sentiment quelconque. Mais le kebbir resta silencieux. Alors, la jeune fille reporta les yeux sur son frère, qui venait de sortir de la maison, où il avait été chercher un châle pour sa mère, et s'était arrêté auprès des causeurs. Mais Étienne, soit qu'il n'eût accordé qu'une distraite attention aux paroles du général, soit qu'il ne les eût point entendues, ne témoigna aucune surprise, et s'en retourna vers le cèdre. Marguerite, voyant cela, ne put s'empêcher de froncer les sourcils; puis, haussant les épaules avec un peu de dépit, elle mit ses fleurs de côté et parut absorbée dans une rêverie profonde.

Quand elle en fut tirée par le bruit des voix, la discussion roulait sur les Sbeah, et ce que la jeune fille y comprit ne tarda pas à l'intéresser. Son

père et le général n'étaient pas d'accord, et le dernier paraissait prendre un certain plaisir à contrecarrer le premier.

— Je n'aurais jamais cru, disait-il, que vous placeriez si mal votre sympathie.

— Ce n'est point de sympathie qu'il s'agit, reprit le kebbir, mais de pitié.

— Eh bien, dit le général, malgré votre pitié pour les Sbeah, vous trouverez bon que je les fasse garder cette nuit par un piquet de tirailleurs, et que je les emmène à Alger demain, pour les faire juger.

— Je n'apporterai nul empêchement à l'accomplissement de votre devoir, répondit le kebbir. Cependant, je vous le répète, quoique ces malheureux aient été pris chez moi, la nuit, les armes à la main, et que, j'en suis certain, s'ils l'avaient pu, ils n'auraient épargné ni moi ni les miens, maintenant qu'ils sont prisonniers, je ne peux désirer les voir punir. Songez qu'aucun d'entre eux n'a la moindre lueur du sens moral ; que les mots *bien* et *mal* n'ont jamais éveillé aucune idée dans leur esprit ; que, pour eux, voler, tuer, incendier, sont des choses aussi légitimes, que s'abreuver de sang pour un carnassier. Ils ne trouvent à ces crimes rien de con-

damnable. Ce n'est pas, comprenez-moi bien, que j'entende qu'on les laisse jouir d'une liberté dont ils font un horrible usage. Mais, entre les moyens dont dispose la société pour se défendre contre les entreprises de tels scélérats, la prison est celui qui me plaît le moins, car elle entraîne la plus affreuse misère pour leurs familles. Tenez, rappelez-vous cette tribu des Beni-Zeroual qui, lors du soulèvement de Bou-Maza, après avoir massacré un de nos détachements, fut surprise par nous dans un défilé et taillée en pièces. Lorsque le combat fut fini et que nous arrivâmes au douar de ces malheureux, avec les vingt ou trente prisonniers que nos soldats, fatigués de tuer, avaient épargnés, quel spectacle s'offrit à nos yeux! Toutes les tentes brûlées, les bestiaux enlevés, les arbres sciés au pied, les grains jetés au vent, et un morne troupeau de femmes et d'enfants, assis par terre, dans la boue, affamés et pelotonnés, nous regardant passer, tandis que nous emmenions, pour les expédier en France, la poignée d'hommes qui restaient de leurs maris et de leurs frères. Il avait plu, il faisait froid, c'était en hiver, les rivières débordaient partout, et, sous ce ciel inclément, ces femmes, ces enfants, n'avaient ni abri,

ni provisions, ni presque plus de vêtements; et la nuit venait, et, à trente lieues à la ronde, il n'y avait ni une tente, ni un gourbi, ni une âme vivante, car toute la contrée avait été brûlée par la guerre. Eh bien, mon cher, ne vous en défendez pas, en devinant ce qu'il allait se passer sur ce coin de terre, les larmes vous montaient aux yeux, et plus d'un, parmi nos soldats, quoiqu'ils fussent encore enivrés de poudre et de sang, plus d'un, tout en défilant, détournait la tête. A quoi bon, maintenant, vous dire le reste? Les enfants et les femmes, ne sachant plus que devenir sans leurs pères et leurs maris, se mirent machinalement à nous suivre. Mais nous étions pressés; nous n'avions plus de munitions ni de pain. Nous marchâmes toute la nuit, et, quand nous rejoignîmes le corps d'armée dont nous avions été détachés l'avant-veille, de toute la population de la tribu, avec nos prisonniers, il survivait quinze femmes peut-être. Les cadavres des autres, ainsi que ceux de tous les enfants, étaient disséminés le long des chemins.

Marguerite était devenue pâle en écoutant ce récit, et les autres auditeurs du kebbir se regardaient avec tristesse.

— Tout cela est horrible! dit enfin le général. Mais, si vous ne voulez pas de la prison pour nous débarrasser de ces pillards, que diable souhaitez-vous qu'on en fasse?

— Je vous l'ai dit vingt fois, reprit le kebbir; j'aimerais mieux que l'on favorisât leur émigration. Au Maroc, ils ne peuvent nous nuire. Ils ne peuvent même pas nuire aux Marocains. D'abord, ils sont très-peu nombreux relativement à la population du territoire; ensuite, il y a là des procédés de justice sommaire que nous ne pouvons employer et qu'ils redoutent fort. Si cette tribu des Sbeah qui fait tache dans l'Algérie est irremédiablement livrée au mal, qu'elle s'éteigne donc au loin, dans le temps voulu! Mauvaise nous l'avons trouvée. Si nous ne la pouvons améliorer par aucun moyen, — ce qu'il faudrait d'abord expérimenter, — eh bien, nous devrions éloigner de nous tous ceux de ses membres qui se révoltent contre la loi. Nos efforts pour civiliser leurs enfants auraient alors des chances de succès, car nous ne pourrions craindre pour eux la contagion des mauvais exemples. Ces orphelins qu'on laisse rôder dans les douars et sur les routes, qui, jeunes, n'ont de ressource que l'aumône, et,

hommes faits, que la rapine, il nous faudrait les adopter, les élever, en faire des soldats, car la discipline dompte et réforme. Leur temps de service étant expiré, ils auraient droit d'obtenir des terres. Ils les cultiveraient, soyez-en certain, ils feraient souche d'honnêtes gens, et l'intervalle d'une génération à une autre suffirait pour transformer en contrée paisible ces plateaux du Dahra qui, jusqu'ici, n'ont guère été qu'un immense camp de pillards.

— Mon Dieu ! je pense comme vous, dit le général, à cela près que je préfère la prison à l'exil pour tous les criminels, quels qu'ils soient. Mais, d'après les dispositions que vous nous montrez, si cela n'avait dépendu que de vous, vous auriez donc donné la liberté à vos prisonniers ?

— Si je ne l'ai pas fait, reprit le kebbir, c'est parce que je craignais d'exposer l'existence et les biens des colons établis entre l'oued Dhamous et le Dahra.

— Eh bien, il est heureux que je sois arrivé pour vous empêcher de faire cette folie, dit le général. Mais, l'auriez-vous faite, les colons n'avaient rien à craindre. Mieux que vous, je connais les Sbeah, ayant passé dix ans au milieu d'eux lorsque je commandais le cercle d'Orléansville. Soyez certain que

ceux que nous tenons ont eu vent de mon arrivée par les cavaliers de Seddik. Ils savent que toute la province est sur pied, qu'on les attend à Mazouna pour les saisir, s'ils nous échappent et y retournent. D'ailleurs, ils n'ont pas d'armes, que pourraient-ils faire? Non, non, vous n'avez pas jugé la situation avec votre lucidité ordinaire. Les Sbeah, quoique féroces, ne sont pas sans intelligence, et, si vous les aviez lâchés, ils se seraient immédiatement dispersés pour gagner le Maroc.

A ces mots, Marguerite regarda le général. Puis, rougissant comme si une pensée subite l'avait troublée, elle reprit sa corbeille, et, tout en méditant profondément, elle se mit à façonner une autre guirlande.

— Si j'étais sûr de ce que vous dites, reprit le kebbir en s'adressant au général, je ne me pardonnerais pas de n'avoir point suivi mon inspiration.

— Vous avez toujours eu trop de bonté, dit en riant le général.

— Mais il y a plus de cent lieues d'ici au Maroc, reprit le curé. Comment, s'ils étaient parvenus à s'échapper, ces misérables, réduits à voyager la nuit, auraient-ils vécu sur la route?

— Ils auraient vécu de racines, dit le général, de fruits, de plantes sauvages, et se seraient abreuvés à l'eau des sources, comme ils le font souvent dans leurs expéditions. Vous ne pouvez vous faire une idée de la sobriété de ces hommes, et encore moins de leur vigueur. Les cent lieues dont vous parliez, ils les auraient franchies en soixante heures. Une heure de sommeil, matin et soir, leur suffit pour se reposer.

Le capitaine revint, sur ces entrefaites, avec le lieutenant et les officiers d'état-major. Le soleil avait disparu, et, dans le bleu du ciel, apparaissaient quelques étoiles. Une autre cafetière fut apportée, les nègres emplirent les tasses, et la conversation interrompue se reporta bientôt sur les Beni-Haoua. Pendant que tous les assistants y prenaient part, Marguerite, les yeux baissés et méditant toujours, continuait à confectionner ses guirlandes. Elle en avait déjà posé deux dans ses cheveux ; elles descendaient sur ses épaules en passant le long de ses tempes; deux autres se tordaient en arrière, sur son peigne d'écaille, et, de là, elles pendaient sur sa nuque blonde ; une, très-ample et très-large, entourait son cou, et quelques autres, plus minces, s'enrou-

laient autour de ses bras. Ainsi parée de chapelets d'étoiles blanches qui exhalaient une odeur exquise, avec ses cheveux d'or, ses yeux bleus, son teint délicat, elle avait l'air d'une madone. Le général en fit la remarque, et chacun fut du même avis. Mais Marguerite ne se doutait pas qu'on s'occupât d'elle. Quand elle eut vidé sa corbeille, elle la posa par terre, et alors, relevant les yeux et voyant que tant d'hommes la regardaient, elle se mit à rougir. Elle n'en était que plus belle. Embarrassée de sa contenance, elle se leva, fit quelques pas comme pour s'éloigner; mais, s'arrêtant soudain et se tournant timidement vers le général :

— Monsieur, combien de temps avez-vous donc donné aux Beni-Haoua pour quitter le pays? lui dit-elle.

— Tout le temps qu'ils croiront devoir prendre, mon enfant, répondit le général.

Et, s'adressant alors au kebbir :

— J'ai revu le caïd dans la matinée, reprit-il. Je l'ai trouvé résigné. Je lui ai dit que je m'embarquerais demain pour Alger, et que sa tribu pouvait demeurer sur son territoire jusqu'à ce que ses récoltes fussent rentrées.

Le général allait continuer ; mais Marguerite, qui, à ce qu'il paraît, n'avait pas fini ses questions, lui coupa la parole :

— Pardon, monsieur, dit-elle, mais je voudrais savoir... Ces prisonniers qui sont ici..., est-ce que vous les emmènerez ce soir avec vous ?

— Non, mon enfant, répondit le général. Je compte les laisser au bordje jusqu'à demain... Craindriez-vous de passer une nuit de plus auprès d'eux ? reprit-il. Vous pouvez être sans inquiétudes. Ils sont gardés par un piquet de tirailleurs qui ne les laisseront point échapper.

— Je ne crains rien de ces malheureux, dit Marguerite. Et, si je vous ai fait cette question, c'était afin de savoir si je devais les faire souper. C'est moi qui suis chargée dans la maison de pourvoir aux besoins des hôtes, ajouta-t-elle.

Et, sans attendre qu'on lui répondît, elle s'éloigna dans la direction de la ferme. Quelques minutes plus tard, on la vit repasser, escortée de deux serviteurs qui portaient sur leur tête de longues mannes pleines de viande et de pain. Elle marchait devant eux, grave et sereine dans ses vêtements blancs, avec ses chapelets de fleurs, et il y avait dans ses

yeux baissés comme un air de résolution enfantine.

A neuf heures, la nuit étant faite et les Sbeah ayant fini de souper, le général prit congé de ses hôtes, et retourna au camp avec les officiers et le curé. Avant de partir, il avait fait venir le sergent qui commandait le piquet de tirailleurs, et il lui avait dit que, le lendemain, de bon matin, il enverrait au bordje un peloton de zouaves pour escorter les prisonniers jusqu'au Montararach. Les tirailleurs attendraient alors au passage leur compagnie, qui devait retourner à Milianah. Le sergent, après avoir reçu ces instructions, prit ses dispositions pour passer la nuit. La porte de la maison des hôtes fut fermée, et l'on plaça deux fusiliers en faction devant elle. La porte de la pièce qui servait de prison aux bandits fut également fermée et gardée par deux sentinelles. Quatre autres montèrent sur la terrasse, et les soldats formant le reste du piquet se couchèrent dans la cour, auprès de leurs armes. La nuit était radieuse. Quoiqu'il n'y eût pas de lune, les étoiles étaient si larges et si brillantes, qu'une blanche lueur descendait du ciel, éclairant la campagne. Des odeurs de foins mûrs montaient du jardin, mêlées à des parfums d'héliotrope et de citronnelle.

Bientôt, les moindres bruits qui jusqu'alors avaient retenti autour de l'habitation : bêlements de troupeaux, hennissements de chevaux, longs froissements de feuilles, s'éteignirent. Les tirailleurs couchés dans la cour commençaient à fermer les yeux; les sentinelles veillaient, marchant à pas comptés et se croisant sans échanger une parole. On aurait cru que tout dormait. Mais alors, au milieu du silence nocturne, on entendit un bruit d'instruments. C'étaient des darboukas et des tambourins qui résonnaient sur la terrasse de la maison des femmes, confusément mêlés à des chuchotements de cordes. L'air que jouaient ces instruments était celui d'une chanson arabe connue sur toute la côte, depuis le golfe de Gabès jusqu'à la pointe de Ceuta, sous le nom de *Chanson de la folle*. C'était un air lent et doux, et presque joyeux, invariablement terminé à chaque couplet par une sorte de cri d'angoisse; un de ces airs formés de deux sentiments opposés, et qu'on ne peut écouter sans verser des pleurs. Les tirailleurs, dès les premières notes, s'étaient dressés dans la cour, et ceux d'entre eux qui se trouvaient en faction s'étaient arrêtés dans leur marche pour mieux entendre Ces sauvages enfants du Tell algérien ne

pouvaient résister au charme de cette chanson, qu'ils avaient chantée tant de fois dans les douars de leurs montagnes; et, pendant que, le front baissé, ils l'écoutaient en souriant, ils ne songeaient plus à rien, si ce n'était aux souvenirs qu'elle leur rappelait. Mais voilà qu'une voix vibrante s'éleva dans les airs et domina le bruit des instruments. Alors, sur la terrasse comme devant les portes, les sentinelles posèrent la crosse de leurs armes par terre, et, appuyant les bras sur le canon, elles tendirent l'oreille, absorbées dans un muet ravissement.

C'était Marguerite qui chantait. Ainsi que cela lui arrivait parfois, pendant les beaux soirs de l'été, elle était montée sur la terrasse de la maison avec Noëmi et ses négresses. Elle s'était assise sur le parapet; les servantes, tenant en main leurs rebecs et leurs tambourins, s'étaient accroupies à ses pieds, et Noëmi, charmée comme les soldats, quoiqu'elle ne comprît rien à la chanson que chantait Marguerite en se servant de la langue arabe, ne pouvait se lasser de l'entendre.

Voici les six premiers couplets de cette chanson :

Ah! Lellah!
N'est-ce pas une maison blanche?
Apportez des balais, que je la nettoie!
Des tapis, que je les y étende!
Des parfums, que je l'en arrose,
Pour que mon bien-aimé les foule aux pieds.

Ah! Lellah!... comme je voudrais le voir!...
Ah! quelles tortures!...

Ah! Lellah!
N'est-ce pas lui, assis là-bas,
Au pied du mur de la mosquée?
Des bagues brillent à ses doigts,
Son burnous traîne sur les dalles...
Mais il se détourne de moi...

Ah! Lellah!... comme je voudrais le voir!
Ah! quelles tortures!...

Ah! Lellah!
Il est parti sur son cheval!...
Oiseau des lieux inaccessibles,
Dis-moi si tu le vois passer.
Lune brillante, éclaire-moi,
Pour que je le suive à la trace.

Ah! Lellah!... comme je voudrais le voir!...
Ah! quelles tortures!...

Ah! Lellah!
Ah! les minarets de Tunis!
Je me croyais seule dans son cœur,
Mais aujourd'hui son cœur s'est partagé.
Que le souvenir me suffise!...
Le souvenir est très-amer!...

Ah! Lellah!... comme je voudrais le voir!...
Ah! quelles tortures!...

Ah! Lellah!
Ma taille égale la sienne;
Mes yeux sont noirs comme les siens.
J'ai des diamants, j'ai des perles.
Il est beau; mais, moi, je suis belle
Ce soir, j'en aimerai un autre!...

Ah! Lellah!... comme je voudrais le voir!...
Ah! quelles tortures!...

Ah! Lellah!
Ah! Ahmed, fils de Zerouga!
Viens! monte par ma fenêtre!
Avec toi j'oublierai l'ingrat!
Holà! sonnez les tambourins!
Apportez le vin qui enivre!...

Ah! Lellah!... comme je voudrais le voir!...
Ah! quelles tortures!...

A mesure que Marguerite chantait cette chanson qui ne représentait guère que des mots dans son esprit, les sentinelles placées sur la terrasse s'étaient peu à peu rapprochées d'elle, et celles du dehors avaient fait le tour de la maison par la droite, afin de l'écouter de plus près. Chaque couplet étant suivi par une ritournelle des instruments, il fallut plus d'une demi-heure à la jeune fille pour les chan-

ter tous; — ils sont au nombre de trente-quatre. — Mais, quoiqu'elle ne ménageât pas sa voix, elle ne semblait éprouver aucune fatigue, et même on aurait dit, à voir la passion qu'elle mettait dans l'accentuation de chaque phrase, qu'elle voulait être entendue à une longue distance. Peut-être, plus simplement, cherchait-elle à couvrir je ne sais quel insaisissable murmure, un peu criard, qui ressemblait à celui d'une lime et s'élevait du pied de la maison, vers la gauche, là où donnait l'étroite fenêtre grillagée de la chambre des prisonniers, et que ses oreilles seules percevaient. De quelque cause qu'il provînt, ce bruit dura peu et fut suivi, avec la chanson de Marguerite, par un grand silence. Seulement, tout autour du bordje, on entendit bientôt dans les broussailles quelque chose de furtif qui ressemblait à des frôlements. Les sentinelles, ayant repris leurs places, supposèrent qu'une troupe de chacals rôdaient dans les environs, et elles continuèrent à se promener lentement devant les portes. Marguerite, cependant, était restée sur la terrasse. Debout devant le parapet qui faisait face à la campagne, elle regardait au loin et elle écoutait. Quand elle n'entendit plus rien, elle alla retrouver Noëmi,

qui était descendue avec les négresses. Jamais la blanche fille, avant de se mettre au lit, n'avait prié Dieu avec autant d'ardeur qu'elle le fit ce soir-là. Le remerciait-elle ?... Il est des âmes privilégiées dont la reconnaissance a plus d'effusion que le désir, et Marguerite était de celles-là.

Quoi qu'il en soit, le lendemain matin, quand les zouaves furent arrivés et qu'on ouvrit la chambre des prisonniers pour les emmener, on s'aperçut qu'elle était vide. Deux des barreaux en fer de leur fenêtre avaient été sciés !

A la même heure, à près de vingt lieues du bordje vers l'ouest, dans un douar situé sur le plateau de Tadjena, dont le caïd était secrètement allié aux Sbeah, quinze hommes s'abattaient, éperdus de peur et de fatigue. Leurs vêtements pendaient en lambeaux, ils avaient les pieds déchirés et les membres couverts de fange et de sueur. Quand on les eut conduits dans une caverne des environs, et que, étant un peu reposés, ils purent raconter ce qui leur était arrivé, les Arabes qui les écoutaient les crurent fous, tant il y avait d'incohérence dans leurs discours. Ils parlaient d'un général avec une armée, de prison, d'une lime qu'ils avaient trouvée dans un

pain, de la chanson de Lellah, d'un ange habillé de blanc qui les avait regardés fuir. Et puis ils soutenaient que cet ange les avait suivis toute la nuit, par les monts et par les halliers, les poussant, les frappant, et leur criant de se hâter s'ils ne voulaient qu'il les entraînât dans l'enfer.

X

LES ENFANTS.

Grande fut la colère du général quand il apprit que les prisonniers s'étaient évadés. Il accourut immédiatement au bordje. Le kebbir l'y attendait avec une certaine appréhension. Les deux anciens amis se rencontrèrent dans la cour de la maison des hôtes, qui était encombrée de zouaves et de tirailleurs.

— C'est vous qui avez fait cela, n'est-ce pas? dit le général au kebbir en l'entraînant un peu à l'écart.

— Ce n'est pas moi, répondit le kebbir; mais, à vous parler vrai, je ne suis pas fâché qu'on l'ait fait.

Le général haussa les épaules, puis il entra dans la prison, dont la porte était ouverte, regarda l'étroite fenêtre avec ses barreaux de fer sciés par un bout et tordus de l'autre, et, pendant que les soldats se dispersaient dans les environs pour trouver la trace des fugitifs, et que de nombreux cavaliers partaient dans toutes les directions, afin de donner l'alarme dans les douars du voisinage, il fit venir le sergent des tirailleurs et commença par le regarder avec dureté.

Le sergent était un nègre encore jeune, décoré et deux fois médaillé. — Il avait fait les campagnes de Crimée et d'Italie. — Il soutint le regard de son supérieur avec une fermeté respectueuse.

— Qui avais-tu placé en sentinelle devant cette fenêtre? lui demanda le général.

— Personne, mon père, dit le sergent en baissant les yeux.

— Comment! reprit le général avec colère, je te confie ces prisonniers, et c'est ainsi que tu les gardes! Je te retire tes galons! Va-t'en!

— Merci, mon père, dit le sergent.

Puis il tourna sur les talons, et il allait sortir de la cour, quand une personne qui se tenait debout

devant la porte, et avait assisté à la discussion, lui fit signe de demeurer.

Cette personne était Marguerite.

— Monsieur, dit-elle en s'avançant et s'adressant au général, je viens vous demander la grâce de ce soldat.

Le général, pour son malheur — ou son bonheur, — n'avait jamais su résister au sourire d'une jolie femme. Cependant, en cette occasion, il ne vit dans la prière de la jeune fille qu'un nouveau sujet de contrariété, et il crut devoir refuser; mais il le fit d'un ton apaisé et avec une expression de regret assez aimable.

— Je croyais, lui dit alors Marguerite, que vous étiez un homme juste.

— Eh bien, ne le suis-je pas, mademoiselle?... fit en souriant le général.

— Non, reprit Marguerite ; car, s'il y a un coupable ici, ce n'est ni ce soldat ni mon père.

— Qui est-ce donc ? dit le général.

La jeune fille rougissant répondit :

— C'est moi.

Alors, avec un embarras plein de pudeur et de modestie, elle raconta comment, la veille au soir,

l'idée de délivrer les Sbeah lui était venue en assistant à la conversation de son père et du général; comment, ayant remarqué qu'il n'y avait pas de factionnaires devant la fenêtre, elle s'était rendue à la forge, y avait pris une lime et l'avait cachée dans un pain; comment elle avait placé ce pain dans la corbeille qui contenait le souper des prisonniers ; comment enfin, la nuit venue, elle s'était mise à chanter pour détourner l'attention des sentinelles et couvrir le bruit de la lime.

— Je savais que les Arabes, dit-elle en terminant, ne résistent pas au plaisir d'entendre leur musique, et je choisis la *Chanson de la folle* comme étant celle qu'ils aiment le plus.

Le kebbir et le général se regardaient pendant qu'elle parlait, et, quand elle eut tout dit, ils se mirent tous deux à rire. Puis, entraînés par leur amitié mutuelle, ils se serrèrent la main.

— Ah! mon cher! dit le général au kebbir en lançant un regard expressif à Marguerite, si j'avais seulement vingt ans de moins!

Et, avisant alors le sergent, qui était resté à la porte et avait écouté d'un air impassible le récit de la jeune fille :

— Approche ! lui dit-il. Je te rends tes galons. Remercie mademoiselle.

Le nègre mit une main sur son cœur, une autre au-dessus de ses yeux, comme s'il n'avait pu supporter l'éclat de la beauté de Marguerite; puis, s'inclinant devant elle et devant son chef, il sortit enfin de la cour.

Le kebbir, enchanté de l'heureuse terminaison de cet incident, pensait que sa tranquillité ne serait plus troublée ce jour-là; mais il avait compté sans sa fille.

Quelques heures plus tard, le général étant retourné au village avec les zouaves et les cavaliers, le kebbir, qui était enfermé dans son cabinet de travail, entendit frapper à la porte. Lorsqu'il eut dit d'entrer, il se vit en présence de ses deux enfants.

Tous les deux avaient l'air sérieux. Ils étaient entrés dans le cabinet se tenant par la main ; mais, à l'animation de leurs traits, on pouvait supposer qu'ils venaient de se quereller. Marguerite surtout avait dans ses yeux charmants quelque chose de boudeur et de légèrement agressif. Son visage ne tarda pas à se rasséréner cependant, et, tandis que son frère allait s'adosser contre la fenêtre, elle s'as-

sit sur un tabouret, aux pieds de son père ; puis, lui prenant la main et appuyant le coude sur son genou, elle le regarda avec une singulière expression de douceur, à laquelle se mêlait un peu de compassion.

Le kebbir, ne comprenant rien à ce muet préambule, caressait les cheveux de sa fille et attendait.

— Cher père, lui dit-elle enfin de sa voix la plus affectueuse, je ne suis pas contente de vous.

A ces mots, le kebbir se mit à sourire.

— Quel crime ai-je donc commis? demanda-t-il. M'en voudrais-tu de t'avoir laissé le plaisir de donner la liberté à nos prisonniers?

— Non, je ne vous en veux pas pour cela, répondit-elle. Et cependant, autrefois, vous n'auriez laissé à personne, même à moi, le soin de faire une chose que vous reconnaissiez légitime. Mais je ne sais ce qui a pu se passer en vous depuis deux jours, et je me creuse vainement la tête pour le trouver. Enfin je ne vous reconnais plus.

Le kebbir regarda Marguerite avec surprise. Elle avait toujours eu son franc parler dans sa famille ; mais jamais, même en badinant, elle n'avait adressé à son père de telles paroles. Comme il allait lui dire de s'expliquer, elle se pencha vers lui et lui mit gen-

timent la main sur la bouche. Elle reprit alors, de la même voix pleine de séductions :

— Et je ne reconnais plus Étienne, lui aussi. Autrefois, c'est à peine s'il parlait à Noëmi. Il était avec elle d'une politesse presque disgracieuse; maintenant il ne la quitte plus. Et tout à l'heure, quand je suis allée le trouver dans le jardin, où il se promenait avec elle, pour lui parler d'une chose que je vous dirai tout à l'heure, ne s'est-il pas mis en colère ?

Étienne rougissait et ne disait rien. Quant au kebbir, il regardait son fils en hochant la tête, comme pour lui adresser une réprimande muette.

— Mais enfin, reprit-il en s'adressant à Marguerite, quelle est donc cette chose si grave qui te mécontente ?

— Eh bien, répondit-elle, ne nous avez-vous pas toujours dit que le premier de nos devoirs était de ne jamais hésiter devant le bien?

— Sans doute ! fit le kebbir, et je dois ajouter que tu n'as jamais eu besoin de cette recommandation pour le faire.

— Jusqu'ici, continua Marguerite, n'avez-vous pas toujours été secourable et humain ? Votre vie tout

entière n'a-t-elle pas été, pour mon frère et pour moi, le meilleur des exemples?

— J'ai tâché qu'il en fût ainsi, répondit le kebbir.

— Pourquoi donc, reprit Marguerite avec un air de tendre reproche, n'en est-il plus de même aujourd'hui?

— Grand Dieu! que dis-tu là! s'écria le kebbir. Aurais-je, sans m'en douter, commis une telle faute, que mes enfants rougissent de moi?

— Cher père! continua Marguerite avec des larmes dans la voix, vos enfants ne rougissent pas de vous, tant s'en faut! Vous êtes toujours pour eux le plus juste des hommes; mais une occasion s'est présentée de faire le bien, et vous l'avez laissée passer. Cela me surprend et me peine.

— J'ai beau m'interroger, dit le kebbir; je ne soupçonne même pas de quelle occasion tu veux parler.

— Je parle de nos voisins, les Beni-Haoua, répondit Marguerite. Depuis dix ans, vous vous êtes conduit avec eux comme s'ils faisaient partie de notre famille. Vous les avez toujours aidés, secourus, et il y a eu constamment entre eux et nous un échange réciproque d'affection et de services. Au-

jourd'hui, on les tourmente, on les chasse, et vous les abandonnez.

Le kebbir allait répliquer ; mais, de nouveau, sa fille lui ferma la bouche.

— Si vous saviez comme ils sont malheureux ! reprit-elle. Hier, quand la nouvelle de cet exil, qu'ils n'avaient fait que soupçonner jusqu'alors, leur fut confirmée par le général, nous étions allées aux gourbis, ma mère et moi, et Noëmi nous accompagnait avec Étienne. Les femmes nous entouraient, les enfants pleuraient, les malades et les vieillards se tordaient les bras, et tous nous disaient : « Le kebbir est puissant ; il ne souffrira pas cela ; il a dit qu'il nous soutiendrait devant l'autorité ; il a promis au caïd de le faire ! » Et, comme nous restions là, consternés devant cette douleur, les uns reprenaient : « Qui nous donnera des remèdes dans nos maladies ? » les autres : « Qui nous fortifiera le cœur dans la peine ? » d'autres encore : « Où trouverons-nous des conseils ? » et les plus pauvres : « Quelle main nous fera l'aumône ? Que le kebbir parte avec nous ! s'écriaient-ils tous. Avec lui, nous ne craignons rien. Nous le suivrons jusqu'au Touât. » Ah ! cher père ! vous le savez, sans parler du chagrin qu'on doit

éprouver à quitter le pays qui vous a vu naître, ce territoire qu'on offre aux Beni-Haoua ne vaut rien. Il n'y a ni pâturages pour les troupeaux, ni taillis pour les chèvres. Et puis il est très-mal situé, se présentant comme une oasis devant les sables du désert. Tous les ans, pendant les grandes sécheresses de l'été, les pasteurs du djebel Amour, les Larbaa, les Cheraga, les Ouled-Nayls, les Ouled-Sidi-Cheick, tous ces nomades grossiers qui montent vers le nord pour trouver de l'eau, s'y abattent comme des sauterelles. Ils ravagent tout devant eux, étant aussi affamés qu'altérés, et, là où ils n'ont fait que camper pendant un seul jour, la stérilité demeure. Faudra-t-il donc que nos amis soient ruinés par de si terribles voisins? Faudra-t-il qu'ils se tiennent sans cesse sur le pied de guerre, eux qui sont des gens de paix, et qu'ils les combattent? L'essayeraient-ils, ils succomberaient. Aussi, comme le général vous le disait hier, les Beni-Haoua ne resteront pas à Tiaret. On les verra revenir ici, non plus en maîtres du domaine, mais en serviteurs, en mendiants, suppliant le roumi qui les aura dépossédés de vouloir bien s'enrichir de la fatigue de leurs bras et de leurs sueurs. Cher père! pardonnez à votre fille de

vous parler avec cette hardiesse. Elle vous sait humain, généreux; vous n'avez jamais faibli devant elle. Ces sentiments d'indignation qu'elle vous montre, c'est à vous qu'elle les doit; avec la vie vous les lui avez donnés. Je vous en prie, ne désavouez pas votre passé, ne vous abandonnez pas vous-même. La pratique du bien oblige. Ce ne peut être impunément que, pendant dix ans, on a rempli le rôle de la Providence à l'égard de cinq cents familles. Ces familles ont le droit de compter sur vous.

Elle se tut. Terrible fille! Dans la logique de son cœur, elle n'avait rien oublié. Tout ce que le kebbir voulait apprendre au gouvernement colonial, tout ce que le caïd, la veille, aurait dit au général, si ce dernier n'avait brusquement interrompu leur discussion, elle le disait simplement, fortifiant les arguments par les arguments, plaidant la question de fait avec la question de sentiment, épuisant sa cause enfin, comme un bon avocat qui ne laisse rien à répondre à son adversaire.

Le kebbir était stupéfait. Jusqu'alors, il n'avait guère vu dans sa fille qu'une adorable enfant pleine de tendresse; maintenant il voyait une intelligence. Son âme avait mûri sans qu'il s'en doutât, et la

femme se révélait. Il la regarda lorsqu'elle eut tout dit, fier et heureux d'avoir donné le jour à une telle créature; puis, comme rien ne pouvait l'étonner longtemps, il lui répondit :

— Tu as raison, ma noble enfant. La pratique du bien oblige, et jamais, quoi que tu en dises, je ne m'abandonnerai moi-même et ne désavouerai ma vie. Je conviens avoir éprouvé hier un moment de défaillance. Lorsque j'eus la certitude qu'en donnant la liberté à nos prisonniers je ne compromettrais la vie de personne, j'aurais dû les délivrer immédiatement. Si je ne l'ai pas fait, c'est afin de ne pas me mettre en hostilité avec le gouvernement de mon pays. J'ai eu tort de ne pas le faire, j'en conviens; mais excuse ton père. L'homme n'est malheureusement pas un être immuable. Le plus fort hésite souvent, non-seulement dans sa conduite, mais dans ses idées. J'ai hésité hier. Si le général n'eût pas été là comme le représentant de la loi, j'aurais obéi à ma conscience, qui m'ordonnait de penser aux femmes et aux enfants de ces bandits. J'ai donc eu tort. Maintenant, quant à l'affaire de nos voisins, je ne comprends pas tes reproches. Tout ce que tu viens de me dire, je me l'étais dit. Ma conviction

était faite. Il est vrai que j'ai promis à Seddik de soutenir sa cause auprès de l'autorité, et, Dieu m'en est témoin, si j'en avais eu le temps, j'aurais épuisé tous les moyens qui sont en mon pouvoir pour obtenir qu'on abandonnât ce projet de déplacement aussi injuste qu'impolitique. Songe que je ne connais ce projet que depuis quatre jours, que j'étais loin de me douter qu'il dût être suivi d'un effet immédiat, que j'avais envoyé ton frère à Milianah pour le combattre, et que, d'ailleurs, les événements survenus ici m'ont empêché de me rendre à Alger, comme je le voulais, afin de le combattre moi-même. Je pensais réussir. Pouvais-je ne pas réussir, ayant à soutenir une cause si juste ? Eh bien, toi qui m'accuses d'abandonner des amis malheureux, ne sais-tu pas ce qui s'est passé ? On a envoyé aux Beni-Haoua, non pas un médiateur pour s'éclairer et discuter, mais un officier porteur d'un ordre, un officier qui, comme moi, juge cet ordre inique, mais ne peut se dispenser de le faire exécuter. Voulais-tu que les Beni-Haoua résistassent à cet ordre, et que, moi, je me misse à leur tête pour lever le drapeau de la rébellion contre mon pays ?

— Qui parle de cela, mon Dieu? dit Marguerite.

— Je le pense bien, que tu n'en parles pas, reprit le kebbir ; mais pourquoi donc m'accuses-tu ? Notre devoir, à nous qui, n'étant que des citoyens, ne pouvons soutenir la justice et la vérité dans les choses publiques que par nos conseils, c'est de les prodiguer en toute occasion. Quand on ne les écoute pas, quand on les dédaigne, il ne nous reste qu'à condamner les actes et à nous en remettre au temps pour le triomphe du bien. A celui qui, voyant le mal, est dans l'impossibilité de l'empêcher, n'incombe pas la responsabilité du mal : elle appartient à ceux qui le font.

— Mon père, dit alors Étienne, qui, jusqu'ici, avait assisté à la discussion sans y prendre part, je crois que vous n'avez pas compris Marguerite. Tout à l'heure elle m'accusait, et je dois convenir qu'elle avait sujet de le faire. Ce n'est pas que je n'aie ressenti comme elle et comme vous le contre-coup de l'injustice dont nos voisins sont les victimes, et hier, pendant que ces vieillards et ces femmes sanglotaient devant nous, dans leurs gourbis, je me sentais le cœur brisé de ne pouvoir rien faire pour les arracher au triste sort qu'on leur prépare. Il y a dix minutes, quand je l'ai rencontrée dans le jardin, ne

sachant ce qu'elle me voulait, et, je l'avoue... ayant en ce moment, ainsi que vous le savez, des préoccupations personnelles, je l'ai accueillie, en effet, moins en frère qu'en homme dépité de se voir distrait de telles préoccupations. Mais j'en appelle à sa droiture : lorsqu'elle m'eut confié le projet qu'elle avait formé, en m'invitant à l'accompagner ici pour vous le communiquer, je ne lui fis aucune objection, et même je la remerciai de m'avoir mis de moitié dans son intention généreuse. Ai-je menti, Marguerite ?

— Non, tu n'as pas menti ! s'écria la jeune fille, et tu as toujours eu un excellent cœur.

Ce disant, elle se leva du tabouret sur lequel elle était assise, et, jetant un bras au cou de son frère, elle l'embrassa sur la joue.

— Ah çà ! vous expliquerez-vous tous les deux ? dit alors le kebbir, qui se sentait ému, sans savoir pourquoi, en voyant ses enfants s'embrasser ainsi sous ses yeux, avec des regards humides.

— Voici, mon père, continua Étienne pendant que Marguerite reprenait sa place. Hier, à ce que prétend ma sœur, le général vous a dit que les terres des Beni-Haoua n'étaient point encore adjugées à

M. Simon, et qu'elles le seraient à celui qui enchérirait sur son offre.

— Cela est vrai, dit le kebbir. Après?

— Ma sœur et moi, reprit Étienne, nous sommes d'avis que vous vous rendiez à Alger, pendant qu'il en est encore temps, et que, couvrant l'enchère de M. Simon, vous vous fassiez adjuger ces terres.

— Et pourquoi faire, bon Dieu ? s'écria le kebbir. Marguerite répondit :

— Pour les rendre aux Beni-Haoua.

Le kebbir, à cette proposition inattendue, fit un soubresaut; puis, le cœur touché jusqu'au vif par cette générosité enfantine, il se laissa aller à sourire. Il souriait autant de plaisir que de surprise. Peu d'enfants, en effet, demanderaient à leur père de les dépouiller, même pour faire une bonne action. Mais, comme il allait répondre, la porte s'ouvrit, sa femme entra dans la chambre, et, après qu'on l'eut mise au courant de la discussion, obéissant à ses instincts de prévoyance et à son devoir, — ce devoir qui de chaque mère fait une sorte d'économe, gardien vigilant du patrimoine de la famille, — elle se tourna vers ses enfants.

— Je ne puis que louer votre charitable intention,

leur dit-elle. Mais avez-vous pensé à ce que vous demandez? Nous devons toujours faire le bien; mais il est insensé, celui qui, même pour faire le bien, se réduit à la misère. Vous vous croyez plus riches que vous ne l'êtes. Avec cette propriété que nous habitons, nous ne possédons, à la banque d'Alger, qu'une somme à peine suffisante pour vous établir tous les deux, et le prix qu'on demande des terres de nos voisins fait presque la moitié de cette somme.

— Qu'importe! chère mère, répondit Étienne. Nous aurons un peu moins d'argent, mais nos voisins seront heureux.

— Mais, une fois les terres payées, il ne vous resterait presque rien! Qu'est-ce qu'une centaine de mille francs à partager entre vous deux?

— C'est plus que suffisant pour vivre ici, dit Marguerite.

— Pauvre fille illusionnée! Où penses-tu trouver un mari, avec une telle dot?

— Je ne crois pas que je me marierai, maman, dit Marguerite, ne voulant jamais vous quitter.

— Vous nous avez toujours dit, ajouta Étienne, que, le jour de votre mariage, mon père et vous, vous ne possédiez pas un sou vaillant.

— Toi qui parles, reprit la mère émue malgré elle; toi qui te montres aussi peu réfléchi que ta sœur, si j'en crois certaine discussion que nous avons eue il y a deux jours, et surtout certaines phrases à double entente que tu adressais devant moi, hier soir, à certaine personne, tu me parais devoir bientôt prendre femme. Comment feras-tu vivre ta femme, si tu ne possèdes rien?

— Chère mère, je ferai ce qu'a fait mon père, répondit Étienne.

— Ton père, quand il s'est marié, était colonel. Il avait son traitement.

— Eh bien, moi, si je suis assez heureux pour que mes souhaits s'accomplissent, j'aurai mon travail.

— Quel travail, malheureux enfant?

— N'est-ce pas moi qui, depuis deux ans, administre notre domaine? Je deviendrai votre fermier.

— Mais enfin, c'est de la folie! s'écria la mère. On ne se dépouille point ainsi de gaieté de cœur. Tout comme vous, je compatis au dénûment des malheureux; je me prive avec joie, pour les soulager, de mille choses dont j'ai besoin, et, lorsque je ne peux les aider, comme aujourd'hui, cela me désole. Mais je sais qu'il y a des bornes à tout, même

à la charité, qu'à l'impossible nul n'est tenu, et, tout en étant très-touchée de votre projet, je ne permettrai pas qu'il s'accomplisse.

— Alors, nos amis seront malheureux? dit Marguerite.

— Nul ne soignera plus leurs malades? dit Étienne.

Et, parlant tous deux en même temps, avec une ardeur charmante, les cruels accablaient leur mère, disant :

— Qui les consolera dans leurs chagrins?

— Qui leur donnera des conseils?

— Qui vêtira les petits enfants?

— Qui fera l'aumône aux vieillards?

— Il n'y a pas de pâturages à Tiaret. Leurs bestiaux mourront de faim.

— Ils seront ruinés par les Larbaa.

— Obligés de se battre, de se faire tuer jusqu'au dernier pour repousser les invasions des nomades!

— Et alors, ils nous maudiront, car ils savent que nous pourrions les tirer de peine.

— Car nous avons promis de les secourir.

— Car vous, maman, vous êtes pour eux une sainte.

— Et mon père, ils le nomment le kebbir.

La mère, harcelée par ces arguments, commençait à perdre courage. Cependant, elle fit un dernier effort, et, de nouveau, sévère cette fois, elle refusa nettement.

Alors sa fille se leva, car jusqu'ici elle n'avait pas bougé des pieds de son père. Le visage empourpré, le sein soulevé, les yeux étincelants, belle de sa beauté native et de passion — respectueuse encore — mais avec un inexprimable accent de reproche :

— Pourquoi, si vous voulez nous empêcher de faire le bien, s'écria-t-elle, nous avez-vous donné, à tous deux, une éducation chrétienne? Puisque, à vous entendre, nous devrions songer à nous avant de penser aux pauvres, il fallait donc nous prêcher l'égoïsme dès nos jeunes ans. Mais non ! Les premiers mots que vous nous avez fait balbutier ont été ceux d'assistance et de charité. Vous nous avez appris à lire dans l'Évangile. A peine pouvions-nous marcher, vous nous emmeniez avec vous visiter les malades et les infirmes. Vous exigiez que l'aumône passât par nos mains avant de tomber dans celles des pauvres, car vous vouliez nous faire aimer d'eux et nous habituer à donner. Tous deux,

dans vos leçons, vous n'avez cessé de nous répéter que ce que nous possédons ne nous appartient pas, et que Dieu ne nous l'a remis que pour en disposer en faveur de tous ceux qui souffrent. Ainsi, dociles élèves, nous vous avons toujours écoutés. Et vous voulez maintenant nous faire oublier ces divins préceptes ? Mais, si la religion qui ordonne de se dépouiller pour les indigents ne doit pas être obéie, elle n'est donc qu'un leurre ? Et cette passion que nous éprouvons et qui nous pousse à soulager les malheureux, puisque vous la combattez, elle est donc une mauvaise chose ? Nous devons donc chercher à l'étouffer ? Où voyez-vous que Jésus-Christ ait dit qu'il faut donner avec mesure, et qu'il est insensé, celui qui, pour faire le bien, se réduit à la misère? N'a-t-il pas dit au contraire : « Vends tout ce que tu as et le donne aux pauvres? » N'a-t-il pas dit encore : « Il est difficile qu'un riche entre dans le royaume de Dieu? » et enfin : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même; il n'est point de commandement plus grand que celui-là? » Que devons-nous penser maintenant? Qui devons-nous croire : de vous, maman, que votre amour pour nous détourne de Jésus-Christ, ou de Jésus-Christ? Voyons; par-

lez, expliquez-vous. Nous sommes des enfants encore. Nous manquons de savoir et d'expérience. Mais, quelle que soit la règle de conduite que vous nous donniez, jadis vous auriez dû songer que, nous aussi, nous avons un cœur, et, plutôt que de le briser en lui ôtant ses illusions, vous auriez bien mieux fait de les empêcher de naître; car, maintenant nous ne savons plus ce qu'il faut repousser, ce qu'il faut admettre; et moi, du moins, je me sens prête à détester ce monde, où, selon vous, il doit être des bornes à la charité.

Jamais, jusqu'à présent, semblable discussion n'avait eu lieu dans cette famille, et la mère et le père demeurèrent interdits devant leurs enfants. L'innocence de Marguerite leur apparut telle, que tous les deux se sentirent absolument incapables de l'éclairer. Que dire à cette étrange fille, en effet? L'éducation qu'elle avait reçue portait ses fruits. Élevée en dehors du monde, dans une poétique solitude où tout contribuait à l'élévation de son âme, elle s'était laissé instinctivement emporter vers l'idéal de la perfection. Et maintenant, il était trop tard pour lui faire connaître l'état réel du monde, et l'on ne pouvait essayer de lui dessiller les yeux sans danger.

Ainsi livrée à elle-même, et modelant ingénument ses idées sur celles de ces temps où la foi, dans son inexorable logique, exigeait des chrétiens tous les sacrifices, elle se serait dépouillée à la première occasion. Son frère, quoique plus attaché qu'elle aux choses de la terre — il connaissait l'amour, il avait souffert de ses doutes — son frère puisait cependant dans sa nature ardente et chevaleresque le désir d'égaler son désintéressement, peut-être de le dépasser. Leurs parents furent aussi effrayés qu'attendris en les voyant tous deux, devant eux, sollicitant leur appauvrissement comme une faveur, la réclamant comme un droit, tout prêts à le subir comme un devoir, et, quelque temps, ils restèrent là à se regarder, stupéfaits d'avoir si complétement réussi dans leur œuvre. Enfin le kebbir saisit sa fille dans ses bras. L'émotion l'écrasait.

— Sois bénie! lui dit-il, toi qui réjouis le cœur de ton père! J'ai toujours été probe et compatissant; mais je ne méritais pas d'avoir une fille telle que toi.

Et, tendant la main à sa femme, pendant que Marguerite pleurait sur son sein :

— Ta mère a raison, comme toi. Toutes deux,

vous avez obéi à votre devoir. Elle a parlé en mère, et toi, tu as parlé comme notre fille devait le faire. Quant à Étienne, il est un homme. Je ne puis rien dire de mieux. Rassurez-vous tous, maintenant. Pendant que vous discutiez, je cherchais le moyen de vous mettre d'accord, et je pense l'avoir trouvé. Je ne sais pas si je réussirai dans ce que je vais entreprendre, car ce M. Simon est riche, et il peut faire de grands sacrifices pour acquérir les terres qu'il convoite. Mais, si je réussis, nos souhaits à nous tous seront accomplis.

— J'ai toute confiance en vous, lui dit sa femme. Cependant... vous allez partir... souffrez que je vous accompagne.

— Non, non, dit le kebbir en souriant de ce reste de défiance. Demeurez ici, près de Marguerite et de Noëmi. Étienne seul viendra avec moi. Surtout ne dites rien de mes intentions à personne, ne dites même pas où je vais. Encore une fois, je peux ne pas réussir, et je ne voudrais point donner un vain espoir à Seddik.

— Voilà, dit Étienne, qui était près de la fenêtre, voilà M. Simon qui passe sur la route avec les spahis de Cherchell.

— C'est bon, cela! dit le kebbir. Il ne sera pas à Alger avant trois jours, et nous y arriverons demain matin.

— Marcherez-vous donc toute la nuit? demanda la mère.

— Non. Je m'embarquerai sur le bateau du général.

— Précisément, reprit Étienne, le voilà qui débouche du Montararach.

Tout le monde descendit aussitôt, car les deux voyageurs n'avaient plus de temps à perdre. En arrivant dans le jardin, ils aperçurent, par-dessus la haie de nopals, les spahis cheminant au bord de la mer, et, dans la direction du sud, loin, bien loin, les compagnies de tirailleurs franchissant l'oued Dhamous, et suivant le chemin de Milianah. Noëmi se trouvait dans le jardin, occupée à ourler un mouchoir de soie pour son père. Elle pensait que la famille faisait la sieste. Mais, quand elle vit Étienne remettre à un serviteur la petite valise qu'il portait, et quand elle entendit le kebbir donner l'ordre de *parer* la barque qui se balançait à l'embouchure de l'oued Dhamous, elle se leva de son siége, un peu troublée, et s'informa de la cause de leur départ.

— Ma chère enfant, lui dit le kebbir en l'entraînant à quelque distance, mon fils et moi, nous allons à Alger ; mais il ne faut le dire à personne.

— Même pas à mon père? demanda Noëmi.

— Non, même pas à votre père, car je m'occuperai de lui, là-bas, en même temps que de quelques autres de mes amis, et je veux lui faire une surprise.

Noëmi le regardait avec étonnement.

— Ne me demandez rien de plus, dit le kebbir. Vous savez que vous vous êtes engagée à vous conduire par mes conseils.

— Je le sais, dit la jeune fille.

— Eh bien, pour le moment, le seul conseil que je vous donne, c'est d'être discrète, car de votre discrétion dépend la réalisation des désirs de votre père et, je l'espère aussi... votre bonheur.

Ce disant, le kebbir lui serra la main pendant qu'elle rougissait d'espérance, et, ayant pris congé de sa femme et de sa fille, il descendit avec Étienne la berge de l'oued Dhamous. Cinq minutes plus tard, les femmes les virent monter dans la barque, gagner rapidement le large, atteindre le bateau à vapeur, qui était encombré de troupes, et se hisser enfin à son bord.

XI

L'ERMITAGE.

Huit jours après les événements que nous venons de raconter, deux cavaliers européens, en costume de voyage, franchissaient l'oued Dhamous au-dessus des îles, et se dirigeaient au grand trot vers le douar des Beni-Haoua. C'étaient le kebbir et son fils, qui revenaient d'Alger par la route de Milianah. Ils avaient l'air joyeux de gens porteurs de bonnes nouvelles, et, quoique leurs chevaux fussent fatigués par la longue course qu'ils venaient de faire, ils les éperonnaient pour les faire avancer plus vite. Quand ils furent arrivés à l'entrée du petit bois situé à égale distance entre le douar et le bordje, ils se séparèrent. Étienne lança son cheval sur le sentier qui

conduisait à la demeure de sa famille, et le kebbir, comme s'il eût été pressé d'annoncer à Seddik le résultat de son voyage, continua de courir dans la direction des tentes.

Il y avait à peine dix minutes que le kebbir s'était séparé de son fils quand il arriva devant les gourbis ; mais, là, à sa grande surprise, aucun aboi de chiens ne signala sa présence, et personne ne se montra pour lui souhaiter la bienvenue. Les gourbis étaient silencieux comme s'ils eussent été déserts; nulle fumée ne s'élevait de leurs cours ; ni chèvres, ni pigeons, ni poules, ne rôdaient ou ne voletaient dans le voisinage, et, plus loin, là où s'élevait le massif en maçonnerie de la fontaine publique, n'apparaissait aucune femme, et l'eau qui débordait de la vasque de pierre se répandait improductivement sur le sol fangeux. Le kebbir, inquiet de ce silence et de cette apparence d'abandon, ne perdit pas de temps à visiter les misérables demeures ; mais, maintenant son cheval au trot, il se hâta de gagner les champs. Une nouvelle surprise l'attendait à la sortie du petit bois. Les récoltes étaient encore sur pied, et, quoique le temps fût venu de couper les blés, on n'entendait ni cris de moissonneurs, ni

bruits de faucilles, et pas une âme ne passait entre les sillons. De même, dans les prés, il n'y avait ni troupeaux de chèvres et de moutons, ni chameaux, ni bœufs, ni chevaux, rien de vivant enfin sous le soleil ; et les seuls corbeaux tournoyaient dans l'air, au-dessus de quelques bêtes mortes gisantes le long des chemins. Pour celui qui, jusqu'à ce jour, avait toujours vu cette contrée peuplée de bestiaux et parcourue par les pâtres et les cultivateurs, il y avait quelque chose de singulièrement saisissant à la trouver transformée en solitude. On aurait dit un de ces lieux voisins de quelque champ de bataille, abandonné par les habitants pour faire place à l'invasion des armées.

Le kebbir ne savait à quelle cause attribuer ce qu'il voyait. Il supposait que le caïd avait peut-être convoqué les Beni-Haoua pour leur faire quelques communications relatives à la récolte. Mais, quand il arriva sur l'emplacement du douar, il lui fallut se rendre à l'évidence. La tribu avait disparu.

Des cents tentes énormes qui autrefois s'élevaient là, il n'en restait plus une seule. On distinguait encore leurs places respectives sur la terre durcie. Les trous à feu, foyers des cuisines, faisaient des taches

noires au milieu des amas de cendres. Des débris et des souillures de toute sorte : monceaux de fumier, fascines, haillons, vases brisés, bouts de corde, déchets de viandes et de légumes, tas de paille et de feuilles sèches, étaient partout dispersés. Le sol, vers le milieu de l'enceinte immense, avait été si bien piétiné par les bêtes, qu'il semblait un champ de labour, et les trous des piquets subsistaient encore là où les chevaux du maître et de ses serviteurs avaient été jadis attachés.

Au moment où le kebbir arrivait sur l'emplacement du douar, il entendit un bruit léger sous les taillis. C'était une petite troupe de chacals qui furetait, flairant çà et là, en quête de quelques débris d'aliments abandonnés par les Arabes. Ils se mirent à glapir en lui voyant traverser l'enceinte ; puis, comme il ne les poursuivait pas, ils se rassurèrent et retournèrent, à pas muets, fouiller les fumiers. Quant à lui, il était tellement abasourdi du départ de la tribu, que, pendant quelques minutes, il demeura là à promener les yeux autour de lui, se laissant machinalement conduire par son cheval. Enfin, il réfléchit que ce départ n'avait pu s'effectuer sans que les habitants du bordje en eussent connais-

sance, et alors il se détermina à rentrer chez lui.

Il n'eut pas fait cent pas en dehors du douar, que son fils le rejoignit. Les habitants du bordje se portaient tous bien, dit Étienne, et rien de particulier n'était survenu depuis huit jours dans la famille. Seulement, la veille au soir, assez tard, on avait entendu de grandes clameurs dans la direction des tentes, et le nègre qu'on avait envoyé pour s'informer de la cause de ces clameurs était revenu au bordje en disant que les chiens ne l'avaient point laissé approcher. On supposa qu'il avait eu peur, et, le bruit n'ayant point tardé à s'apaiser, on ne s'en préoccupa plus. Le kebbir, en réponse aux renseignements de son fils, se contenta de lever le bras pour lui montrer l'enceinte vide.

— Quoi donc! la tribu serait-elle partie? dit alors Étienne.

— Tu le vois, reprit le kebbir. Quant au motif de son départ, il me semble absolument incompréhensible. Puisqu'on ne le connaît pas au bordje, nous irons le demander à l'oukil du Koubba de Sidi-el-Bahri.

Ce disant, il tourna la tête de son cheval dans la direction du cimetière, et Étienne le suivit; mais ils

n'entrèrent point dans l'enclos. Au-dessus de la petite place où dormaient les morts, une colline s'élevait, couronnée d'oliviers centenaires, et l'on y arrivait en suivant un vallon étroit et sauvage, bordé d'une haie d'aloès que festonnaient des clématites et de blancs jasmins. Le vallon écarté et très-solitaire tournait autour de la colline, suivant le cours d'un ruisseau tout rempli d'arbustes que broutaient habituellement les chèvres de l'oukil, et, à mi-côte du monticule, il y avait un puits consacré au saint des Beni-Haoua et qu'entouraient de grosses touffes de grenadiers.

Le kebbir et son fils, contournant ce vallon, arrivèrent au puits, derrière lequel un escalier taillé dans le roc montait parmi de jolies fleurs et de verts buissons jusqu'au sommet de la colline. Les oiseaux chantaient autour d'eux dans les sumacs et les jujubiers, et la brise de mer agitait les feuilles; mais personne ne se montrait. Sur le faîte, au milieu des vieux oliviers, s'élevait une petite maison mauresque, toute blanche; c'était la demeure de l'oukil, et, du seuil de son ermitage, on apercevait d'un côté, à cent pieds au-dessous de soi, le koubba et le cimetière, et, de l'autre, le puits sacré dont l'eau, pré-

tendait-on, pouvait guérir toutes les maladies. Là, d'habitude, pendant le jour, les femmes de la tribu des Beni-Haoua s'en venaient dix par dix, à tour de rôle, prier durant une semaine, et, le soir, habillées de vêtements blancs, le visage nu, elles descendaient processionnellement pour se rendre au puits, chantant les louanges du saint, et portant à la main des lumières et des vases d'encens dont la fumée embaumait l'air. Puis elles remontaient vers la maison avec des vases de cuivre remplis d'eau, posés en équilibre sur leur tête. Mais le kebbir avait beau promener les yeux autour de lui, il n'entendait aucune voix et ne voyait aucune femme. L'ermitage lui-même paraissait désert, comme la colline, le vallon et les environs du puits. Cependant, au moment où les deux chevaux mirent le pied sur le sommet, le rideau qui masquait la porte de la demeure s'écarta lentement, et deux personnes s'avancèrent au-devant des visiteurs, l'une courbée par l'âge et tremblante sur ses vieilles jambes, l'autre ayant la taille et les traits d'un enfant d'une dizaine d'années.

Ces deux personnes étaient l'oukil et son petit-fils. Jadis le premier avait été riche; il possédait de grandes tentes, de beaux troupeaux. Mais il avait

perdu tous ses parents et ses enfants pendant la guerre, et alors il avait distribué ses biens aux pauvres et vivait d'aumônes à son tour avec le seul des descendants qui lui restât. Le kebbir avait une grande vénération pour ce vieillard. En le voyant avancer vers lui, dans son burnous blanc et la main s'appuyée sur l'épaule du jeune garçon, il se jeta à bas de son cheval, Étienne l'imita, et tous les deux allèrent le saluer.

L'oukil les conduisit près d'un olivier qui dominait toute la vallée et sous lequel était étendu un tapis étroit au milieu des fleurs. Les trois hommes s'assirent sur ce tapis, et l'enfant, qui portait le nom de Djabellah — *donné par Dieu* — demeura debout, les bras croisés et le dos appuyé au tronc de l'arbre. Il était habillé d'un gilet de soie bleue, de culottes blanches, et, avec sa tête rasée, coiffée de la chechya, sa mine charmante et ses yeux rêveurs, il avait un air doux et triste, quelque chose de plaintif et de malheureux.

Quand ils furent assis :

— Je sais pourquoi tu viens, dit l'oukil au kebbir; mais tu viens trop tard, monseigneur. Les enfants de ma tribu sont partis.

— Pourquoi sont-ils partis si vite? demanda le kebbir. On leur avait permis de faire leurs récoltes, et tous les blés sont encore sur pied.

— Le caïd ne pouvait attendre, répondit l'oukil. Il n'était plus le maître de ses gens. La colère, depuis huit jours, grondait en eux comme la faim chez les lions. Hier, si Seddik ne leur avait pas dit de lever les tentes, le Montararach aurait coulé rouge et toutes nos montagnes seraient en feu!

A ces mots, le père et le fils pâlirent; mais le vieillard reprit aussitôt :

— Je dormais quand le fils aîné de Seddik arriva ici, amenant avec lui un blessé que tu connais bien et qui ne voulait pas les suivre.

— Maumenèsche ? fit le kebbir.

— Oui, Maumenèsche, dit l'oukil. Ses blessures sont cicatrisées, mais il ne peut marcher encore. En ce moment, il dort sur mon lit.

— Et que te dit le fils de Seddik? demanda le kebbir.

— Il me dit que, de loin comme de près, ton image et celle des tiens vivrait dans le cœur de tous les gens de sa tribu. Il me dit aussi que, si jamais un de tes amis se rendait dans les douars de la Tunisie...

— Comment! dans la Tunisie? interrompirent en même temps le père et le fils; mais c'est à Tiaret que les Beni-Haoua doivent aller.

— Ils ne veulent pas de Tiaret, seigneurs! répondit le vieillard. Pendant qu'on les attend là-bas, ils passent le Cheliff, traversent la forêt de Teniet et descendent dans le Sahara.

— Mais... pourquoi ?... reprit le kebbir.

— Que veux-tu, monseigneur! répondit l'oukil. Les Arabes, ont leurs idées. Ceux-ci, ayant le choix entre deux exils, ont préféré l'exil qui comportait la liberté.

Le kebbir s'était levé.

— En effet, cela devait se passer ainsi, murmura-t-il.

Puis, se tournant vers le vieillard, il dit :

— Pourquoi ne les as-tu pas suivis?

— Je ne puis quitter le koubba, répondit l'oukil. Mais crois ce que je te dis : j'ai vu périr mes dix enfants; j'ai vu mes femmes se débattre au milieu des flammes; eh bien, cela ne m'a pas plus rongé le cœur que de voir, ce matin, tous nos champs déserts, et d'entendre hurler les chacals là où chantaient joyeusement les filles des Beni-Haoua.

— Le kebbir, à ces mots, lui posa la main sur l'épaule.

— Console-toi, lui dit-il, car tu les entendras chanter encore. La tribu n'est pas si loin maintenant que je ne puisse la rattraper. J'apporte des paroles de paix. J'irai jusqu'au Sahara, s'il le faut, pour les faire entendre à Seddik, et, pour mieux te prouver combien je tiens à le ramener, je vais me mettre en route sur-le-champ.

— Ne l'avais-je pas annoncé? dit alors une voix grêle qui partait du seuil de la porte. Le soleil s'éteindra au ciel avant que le kebbir oublie ses amis.

C'était Maumenèsche qui parlait ainsi, Maumenèsche effroyablement pâli et se soutenant à peine. Le kebbir et son fils allèrent lui serrer les mains. Le guide tremblait en les regardant, et son émotion se traduisait par des paroles inintelligibles. Ce que l'on pouvait y comprendre, c'était qu'avant huit jours, l'eau du puits qu'il buvait aidant, il serait prêt à verser tout ce qui lui restait de sang pour le kebbir et sa famille.

Noëmi arriva sur ces entrefaites avec son hôtesse et Marguerite. Le kebbir, en les embrassant, fut obligé de répondre à mille questions. Quand il eut

satisfait la curiosité de sa femme et de sa fille au sujet de son voyage, il leur apprit pour quelles raisons il était obligé de repartir. Après cela, il fit conduire au bordje, par le petit-fils de l'oukil, les chevaux fatigués qui se tenaient à peine sur leurs jambes, le priant de revenir immédiatement à l'ermitage, et de ramener avec lui Salem et sa jument. Puis, tandis que sa femme et Marguerite interrogeaient Étienne, il offrit le bras à Noëmi, l'emmena à l'écart, lui dit qu'il n'avait oublié ni elle ni son père, mais qu'il ne pouvait rien lui annoncer avant d'avoir reçu des lettres de France, et que, si elle voulait bien prendre patience pendant encore une quinzaine, elle verrait qu'elle n'avait pas eu tort de placer sa confiance en lui.

Mais Noëmi avait l'air tout découragé, et les paroles du kebbir lui arrachèrent un triste sourire.

— Si vous saviez comme vous me désolez en parlant ainsi ! lui dit-elle. Je vous sais un gré infini de toutes vos démarches, mais je n'ai plus aucun espoir. Chaque soir, pendant votre absence, mon père est venu au bordje, et toujours il parlait de rentrer en France. Et puis il me prenait les mains et me regardait, comme pour lire dans mes yeux mes secrètes

pensées. Cela me fait un mal affreux, de le voir se méfier de moi. Je me suis conduite bien légèrement en avouant ma funeste inclination à votre fils, car maintenant, que vous réussissiez ou non dans ce que vous avez entrepris, bien sûr je me verrai forcée de lui causer beaucoup de chagrin. Autrefois, j'espérais pouvoir dessiller les yeux de mon père; mais, depuis ce dîner où le curé s'avisa de parler de mariage, je n'ose même plus l'essayer. Vous me disiez qu'il réfléchirait; que, de lui-même, il reviendrait sur ses idées. C'est le contraire qui est arrivé. Il ne se défie plus seulement de M. Marcel. Tout homme qui me regarde lui représente un ravisseur, et, pour un rien, il irait lui chercher querelle. Faitha, hier, est venu au bordje. Il m'a dit que souvent, la nuit, il entendait pleurer son maître, et le major est très-inquiet de cette fièvre qui ne le quitte pas. Eh bien, malgré la profonde affection que j'ai pour vous tous, je ne peux cependant pas laisser se désespérer mon malheureux père. Il faudrait un miracle maintenant pour qu'il retrouvât le repos.

— Voilà une cruelle chose! une chose à laquelle je ne m'attendais certes pas! dit le kebbir.

Et il demeura plongé dans ses réflexions.

— Croyez-moi, reprit Noëmi, je n'ai pas été faite pour être heureuse. Abandonnez-moi donc à mon sort.

— Jamais! dit le kebbir en levant la tête. Jamais, du moins, tant qu'il ne me sera pas démontré que je ne puis vous y soustraire. Mais... voyons... mon enfant... n'exagérons point nos inquiétudes. Il faut que je parte, et d'ailleurs, aujourd'hui, je ne pourrais vous servir ici. Vous, pendant mon absence, reprenez courage. A mon retour, je vous promets de ne plus m'occuper que de vous.

— Après ce que je vous ai dit, demanda Noëmi, sur quoi donc pouvez-vous compter encore?

— Je ne compte sur rien, dit le kebbir; mais je pense que, si je parviens à ramener cette tribu qui a délogé bien mal à propos, et si l'on se souvient encore à Paris de mes services, votre père vous laissera vous marier, peut-être.

— Vous me proposez des énigmes, reprit Noëmi. Ne pouvez-vous me dire en quoi le retour des Beni-Haoua et les services rendus par vous à votre pays peuvent avoir une influence sur les résolutions de mon père?

Le kebbir hésitait; cependant il allait répondre quand Marguerite lui prit le bras qu'il avait de libre. Elle aussi, elle avait quelque chose à lui demander, et, tout en marchant sous les oliviers, le kebbir au front soucieux se penchait alternativement vers l'une et l'autre des gracieuses jeunes filles.

— Étienne fait le cachottier avec moi, lui dit Marguerite. C'est mal! Je lui demande s'il est vrai qu'il songe à se marier, ainsi que maman le disait devant moi avant son départ, et il me répond que ces choses-là ne regardent pas les petites filles.

— Ton frère est un écervelé, répondit le kebbir. Ne te chagrine pas de ce qu'il te dit.

— Est-ce que Marguerite vous parle de moi? demanda Noëmi.

— Non. Elle me parle de son frère, dit le kebbir.

— Qui donc Étienne veut-il épouser? reprit Marguerite.

— C'est un secret. Tu le sauras à mon retour, répondit son père.

— Ce ne peut être que Noëmi, continua Marguerite, et je serais heureuse de l'avoir pour sœur; mais je n'ose le lui demander.

— Je suis sûre qu'elle a prononcé mon nom, dit alors Noëmi en se dressant sur la pointe des pieds pour parler bas à l'oreille du kebbir. Je vous en prie, ne lui dites rien. J'ai toute confiance en elle et je l'aime de tout mon cœur ; mais...

— Mais quoi? fit le kebbir, que les dernières paroles de sa fille avaient inquiété. Si on la met dans la confidence et si on lui dit de se taire, elle se taira. Si, au contraire, on s'obstine à lui cacher ce qu'elle a pressenti, peut-être, dans son innocence, et n'y pouvant pas voir de mal, ira-t-elle en parler avec votre père.

— Grand Dieu! ne souffrez pas cela! dites-lui tout plutôt, mais pas devant moi! s'écria Noëmi.

Et, quittant le bras du kebbir, elle alla retrouver Étienne et sa mère.

Alors, pendant que le jeune homme la regardait avec tristesse, ne sachant pas ce qu'elle avait, mais la voyant triste, et pendant que sa mère l'interrogeait affectueusement au sujet de ce qui s'était dit entre elle et son mari, — Noëmi, dont le cœur débordait, lui confiant tout avec un abandon plein de tendresse, — le kebbir, pour la première fois, parla du mariage à Marguerite. Il lui en parlait grave-

ment, comme de l'acte le plus sérieux de la vie, et, quoique ce fût à propos de son frère et non d'elle-même, il y avait dans sa voix une émotion mal contenue; car, lui aussi, il pensait bien qu'un jour il lui faudrait marier sa fille, et cela, par avance, le faisait réfléchir. Mais Marguerite, qui avait ses idées comme on le sait, ne partageait pas l'émotion de son père. De tout ce qu'il lui dit, elle ne retint qu'une seule chose. Et immédiatement elle se mit à chercher comment, sans rien divulguer du secret qu'on lui confiait, elle pourrait amener le capitaine à exaucer les vœux de son frère et de Noëmi. Elle avait quitté le bras de son père, et elle s'était machinalement arrêtée devant Maumenèsche, qui, assis auprès de l'oukil, causait avec lui, lorsque le jeune Djabellah revint, monté sur Salem, et tirant après lui la jument du kebbir. L'enfant avait alors perdu son air triste. En véritable Arabe qu'il était, il se sentait tout fier de se trouver ainsi sur un beau cheval, et, de ses deux petites mains, il le conduisait avec une intrépidité pleine de grâce. Mais Marguerite ne le vit même pas. Elle reçut avec une involontaire distraction les adieux de son père et de son frère. Et, quand les cavaliers se furent éloignés,

et que, s'arrêtant un moment sur le coteau qui faisait face à l'ermitage, ils se retournèrent pour adresser encore un adieu aux femmes qui les regardaient, Marguerite demeura la tête basse, foulant les fleurs aux pieds et rêvant sous les arbres. Il fallut que sa mère lui prît la main pour la ramener au bordje. Elle ne dit pas un mot pendant la route. Et, le lendemain, au moment où Étienne et le kebbir à la recherche de la tribu, après avoir traversé le Cheliff, entrevoyaient de loin, à l'horizon, la forêt de Teniet, où ils pensaient devoir la rejoindre, Marguerite, enfermée dans sa chambre, le cœur gros et l'esprit tendu, rêvait encore. Jusqu'alors, malgré sa bonne volonté et son esprit inventif, elle n'avait rien trouvé de praticable, et cela, dit-elle plus tard, lui causait un très-grand chagrin.

XII

LA FORÊT VERTE.

Ce fut vers les quatre heures du soir, le lendemain, que le kebbir et son fils atteignirent les premières pentes de la montagne sur laquelle est plantée la forêt de Teniet-el-Haad. Tant qu'ils gravirent sa face nord, l'espace demeura fermé devant eux. Ce n'étaient que des successions de mamelons couverts de roches grisâtres, entre lesquels poussaient des chênes blancs, des pins d'Alep, parmi de gros buissons de pistachiers, des touffes d'artichauts sauvages et des chardons d'un bleu d'azur. Mais, quand ils furent arrivés sur la ligne de faîte, et que, l'ayant suivie pendant dix minutes, ils se trouvèrent enfin sur un plateau découvert, Étienne, qui n'avait

jamais dépassé le Cheliff, poussa une exclamation de surprise, et le kebbir arrêta son cheval pour laisser à son fils le temps de contempler le paysage étendu comme une immense carte géographique au-dessous d'eux.

Le plateau, sur la crête orientale duquel ils se trouvaient, se prolongeait au loin, à droite et à gauche, et, sous leurs pieds, descendait presque perpendiculairement un talus de quatre cents mètres, dont la base allait se perdre dans les ondulations d'une plaine développée jusqu'à l'horizon. Cette sorte de mur incliné, de deux lieues de long, était soutenu de place en place par de hauts contre-forts descendant avec lui, et dont les vives arêtes affectaient des contours de vagues. On eût dit une mer en pente, profondément creusée par un ouragan et solidifiée. Trente mille cèdres poussaient là-dessus, projetant leurs fûts gigantesques dans les plis des vagues de terre, comme sur leurs versants et sur leurs crêtes. Presque tous étaient quatre et cinq fois centenaires ; ils s'élevaient à une hauteur de vingt-cinq mètres, et six hommes, réunis par l'extrémité de leurs bras tendus, n'auraient pu embrasser l'un de leurs troncs. Vues d'en haut, leurs têtes aplaties

formaient une superposition de dais s'étalant à la suite les uns des autres et tous immobiles. L'ensemble était celui d'un tapis onduleux, taché de fortes ombres parallèles et vert-de-grisé. Tous ces pavillons plats et superposés — il y en avait trois ou quatre par arbre, diminuant de surface à mesure qu'ils s'éloignaient du sol — étaient hérissés de pommes vertes, et le soleil les glaçait d'une lueur argentée. Une odeur de résine s'exhalait de leur entassement, chaude et balsamique, et quelques-uns de ces colosses, surgissant tout à coup de la masse confuse, ressemblaient à d'énormes dômes posés sur le relief d'une capitale. Ils avaient une hautaine sérénité dans le port, et sur le front de la majesté.

Par places, à travers leur encombrement, on remarquait des vides singuliers. Dans cette région des orages, la foudre frappait chaque année quelques-uns d'entre eux, et elle les faisait flamber comme des phares. La flamme, remontant alors du bas au haut de la forêt, consumait les feuillages, tarissait les séves, mais elle laissait debout les squelettes. Et alors, tout le long des plis des talus ou sur l'arête des contre-forts, on pouvait suivre les rava-

ges de l'incendie, et l'on voyait des files de carcasses d'arbres dresser lamentablement leurs moignons cassés vers le ciel. On eût dit des fantômes de géants, chenus, tout blancs, et dont les bras levés remuaient; car l'écorce brûlée, avec ses barbes de mousses, ne tenait plus au bois, et le vent l'agitait parfois comme des lambeaux de linceul.

Ce qu'il y avait de plus saisissant dans cet ensemble biblique, c'était le fond du tableau. Juste à partir du pied de la forêt, le blond Sahara s'étalait, avec ses lignes chaudes et molles. Il s'en allait jusqu'à l'horizon se noyer parmi des monts bleus, et, ce jour-là, au déclin du jour, des nuages ardents rampaient pesamment au-dessus de l'immense plaine.

Le kebbir et son fils, après avoir contemplé cet admirable paysage, pénétrèrent dans la forêt en suivant une rampe taillée dans la roche. Aussitôt ils se trouvèrent plongés dans une ombre épaisse. Les cèdres étaient très-espacés; les arbrisseaux se penchaient pour s'écarter d'eux, en quête d'un peu d'air et de lumière. Un sol meuble et jonché de leurs détritus s'enfuyait au-dessous, harmonieusement semé de parcelles luisantes, et, quand on s'avisait

de lever les yeux, on n'apercevait rien du ciel, tout l'espace était encombré par un inextricable fouillis de branchages. Les troncs rugueux, trapus, étaient solidement assis sur eux-mêmes, et leurs membres, tendus horizontalement, se projetaient de toutes parts à la distance de quarante pieds, empanachés de feuilles courtes. Un silence émouvant et religieux s'ajoutait aux splendeurs de la *forêt verte* (1), à peine troublé par les pieds des chevaux et par les pierres qu'ils faisaient rouler en marchant, et qui rebondissaient jusqu'à la base de la montagne. Cependant, de temps à autre, quand le vent du sud s'é vait, le kebbir et son fils entendaient de longs mugissements mêlés à des bruits profonds, pareils à ceux que font les foules. Ils s'arrêtaient alors, écoutaient, puis reprenaient leur marche. Enfin, comme ils suivaient la ligne de l'un des contre-forts, à une demi-lieue à leur gauche et au-dessous d'eux, ils aperçurent, dans un espace libre, une grande nappe de poussière. Aussitôt le kebbir étendit le bras, et dit à son fils :

(1) C'est ainsi que les Arabes nomment la forêt de Teniet, parce qu'elle reste toujours verte, les cèdres ne perdant jamais leurs feuilles.

— La tribu est là. Avant une heure, elle aura gagné la plaine, et nous la rejoindrons à la halte du soir.

A partir de ce moment, quoique les arbres ne permissent pas aux cavaliers d'apercevoir autre chose que des masses de verdure, les bruits devinrent de plus en plus distincts, étant exagérés par les échos de la montagne. C'étaient des hennissements de cavales, des beuglements de taureaux, des bêlements de chèvres et de moutons, coupés de chants de cornemuses, de musettes et de furieux abois de chiens. Une meute considérable et harcelante se démenait avec rage sous les cèdres, et des cris d'hommes la stimulaient. Cependant, bien que la tribu avançât toujours, les cavaliers gagnaient du terrain sur elle, leurs chevaux allongeant le pas tant qu'ils pouvaient pour la rejoindre, malgré la roideur de la descente, et sautant quelquefois, d'eux-mêmes, hors des sentiers et à travers mont.

Le premier des Beni-Haoua que rencontrèrent les voyageurs était un des palefreniers de Seddik. La sangle de sa selle s'étant brisée, il avait mis pied à terre pour la raccommoder, et, pendant qu'il liait les morceaux rompus avec une ficelle, son cheval,

tendant le cou, buvait à même au petit ruisseau qui sourdait à côté de lui. L'Arabe poussa un cri de surprise en reconnaissant le père et le fils; puis il les salua gravement, mais ne leur adressa pas la parole. Le kebbir lui ayant demandé si le caïd était encore loin, il répondit en secouant la tête; et enfin, ayant rattaché la sangle sous le ventre de son cheval, il sauta en selle. Mais, au moment où il allait s'éloigner, le kebbir l'arrêta du geste.

— Donne-moi, dit-il à son fils, cette fleur d'iris qui pousse là, au bord du ruisseau.

Et, son fils étant descendu de cheval pour lui obéir, le kebbir reçut la fleur de ses mains ; puis, la présentant à l'Arabe, il lui dit :

— Porte-la de ma part à Seddik.

Les doigts de l'Arabe tremblaient en s'avançant pour prendre l'iris, emblème poétique des *bonnes nouvelles*. Il regarda la fleur avec étonnement ; puis, reportant les yeux sur le kebbir qui souriait, son visage s'éclaira soudain, et alors, en poussant un cri de triomphe, il enleva son cheval des quatre pieds, le lança ventre à terre au travers de l'escarpement, et disparut enfin, en secouant le bras, dans un long tourbillon de feuilles.

Quelques minutes plus tard, les cavaliers arrivèrent au pied de la montagne, et, presque en même temps, ils rejoignirent l'arrière-garde de la tribu.

D'abord, ce furent les troupeaux qui se présentèrent, occupant un espace de près d'un quart de lieue de large, et courant, chargés par les chiens. La meute à tête de renard, au poil roux, féroce, se jetait sur eux, hurlait, leur mordait les pattes, et quelques-uns des chiens les mieux dressés pourchassaient au loin les traînards. Devant eux, les vaches trottaient tout d'une pièce, mêlées aux bœufs de labour, les chèvres s'éparpillaient avec des bêlements, les chameaux se serraient en reniflant et dressant le cou, et les moutons épouvantés s'élançaient et couraient les uns sur les autres. Des pâtres, à cheval, le torse et les jambes nus, surveillaient cette armée de bêtes, dont les pas faisaient résonner le sol et qui se démenait éperdument dans la poussière. On voyait çà et là des palefreniers se suspendre aux naseaux des chevaux cabrés, tout couverts de djellil de soie, comme des destriers de chevaliers. Des poulains sautaient auprès des juments. Des nègres, colosses d'ébène, faisaient ployer sous leur poids énorme de tout petits ânes. Et tout cela criait, hen-

nissait, bramait, mugissait, dans une confusion indescriptible.

Le kebbir et son fils, ayant laissé les troupeaux derrière eux, poussèrent leurs chevaux, et atteignirent bientôt une partie de la forêt un peu moins bruyante. Le sol, en cet endroit, était tout plat, et les cèdres, disposés dans une sorte d'alignement symétrique, avec leurs fûts perpendiculaires et bien arrondis, figuraient très-exactement les colonnes d'un temple. Leurs premières branches, placées toutes à une même hauteur d'environ trente pieds, représentaient, dans leur ensemble, un immense plafond aux poutres saillantes. L'ombre aidant, et donnant au couvert quelque chose d'auguste et de mystérieux, l'illusion était complète, et, comme pour la parachever, les échos détonaient et se répondaient, ainsi qu'ils font dans les vaisseaux des basiliques. Tout à coup, le soleil qui s'abaissait projeta ses rayons horizontalement sous les branches. Alors ce fut terrible. On eût dit un édifice aux proportions démesurées qui brûlait. Les cèdres paraissaient teints de sang tous du même côté; ils demeuraient blafards de l'autre; le sol semblait un tapis d'or, et le plafond était tout noir. Et une longue file d'hommes

et de femmes, couverts de vêtements blancs, s'en allaient à perte de vue sous ce noir plafond, développant sa longue théorie entre les colonnes massives. Les cavaliers eurent bientôt rejoint les derniers. C'était la plèbe de la tribu, les laboureurs, les coupeurs de blé, les faucheurs, les tondeurs de laine, les artisans des petits métiers : forgerons, maréchaux, selliers, armuriers, avec leurs enfants et leurs femmes. Presque tous, vêtus de haillons flottants, les bras et les jambes nus, basanés, presque noirs, marchaient fièrement, le front haut, luisant de sueur, et les pieds teintés de poussière. Les hommes tenaient en main des bâtons à crosse, et les outils de leur profession cliquetaient à leur ceinture. Les femmes, le visage découvert, coiffées de turbans, avec de grosses nattes noires, du fard sur les joues, le front tatoué, les yeux peints, les bras chargés de bracelets de cuivre, les pieds nus, elles aussi, et drapées de tuniques bises, ployaient littéralement sous le poids des fardeaux qui leur chargeaient le dos et les épaules. Quelques-unes tenaient leurs fuseaux à la main; d'autres tiraient après elles des grappes d'enfants qui se débattaient; d'autres encore avaient entassé toute leur nichée, pêle-mêle

avec des pastèques et des bottes de légumes, dans de grands paniers portés par des ânes.

Les plus jeunes et les plus jolies ne portaient rien, et elles allaient à part, d'un pas leste, leurs beaux yeux de gazelle à demi fermés, écoutant le susurrement métallique de leurs colliers d'argent et de leurs lourds pendants d'oreilles. Les vieilles se traînaient, farouches. On aurait dit qu'elles avaient les reins noués, mais elles avançaient.

A mesure que le kebbir et son fils passaient devant les files de ces artisans, ceux-ci levaient la tête et les saluaient avec emphase, car tous, jusqu'au dernier, les connaissaient.

— Le salut sur vous! disaient-ils.

— Vous venez donc nous voir?

— Vous vous ennuyiez donc de nous?

— Nous accompagnez-vous chez les Hammamah (1), où nous allons? C'est une longue route!

— Demeurerez-vous avec nous?

Et tous, tout en marchant, reprenaient :

— Salut! salut! soyez les bienvenus!

Quand les deux cavaliers les eurent dépassés, ils

(1) Tribu nomade de la Tunisie, dont les terres de parcours longent la frontière de la province de Constantine.

se trouvèrent au centre des bagages de la tribu. Là marchaient les chameaux de bât, au poil roux, goudronnés comme des chaloupes. Toutes les tentes roulées autour de leurs mâts, avec leurs mobiliers, les provisions de bouche, les hardes, les marchandises, étaient échafaudées le long de leurs flancs. Les coffres pleins de vêtements se balançaient d'un côté; les tapis à laine sortante, avec les rideaux de soie, les coussins de cuir, les sacs à renfermer l'orge, le blé, la paille hachée, les métiers à tisser, remuaient de l'autre. Les uns portaient les ustensiles de cuisine : immenses plats de bois, vases de cuivre, outres pleines de beurre ou de miel qui suintaient des larmes visqueuses; les autres portaient des pioches, des trousses de faucilles, des selles de rechange, des toisons de mouton, des peaux de chèvre, des clayons à fromages, des pièces de calicot, des paquets de feutre, des enclumes; toutes choses qu'autrefois les Beni-Haoua vendaient sur les marchés du Tell, car ils sont trafiquants aussi bien qu'agriculteurs et pasteurs. Les chameaux se poussaient, s'accrochaient par leurs chargements; alors ils s'arrêtaient, reniflaient, ruaient, et il y en avait ainsi de longues files qui ne pouvaient plus avancer, étant comme encas-

trées les unes dans les autres. Leurs conducteurs les séparaient. Des nègres passaient auprès d'eux, avec de riches selles en velours brodé sur la tête. D'autres traînaient des charrues; et, là encore, on voyait des femmes; mais celles-là étaient assises sur des ânes: c'étaient les mères qui avaient des nourrissons et les servantes.

Le kebbir, toujours accompagné de son fils, laissa ce nouveau groupe derrière lui, et alors le harem des chefs se montra devant eux, tout entouré d'hommes à cheval. Dans le désert, les femmes auraient voyagé sur des dromadaires et soigneusement renfermées sous les rideaux de soie des *ataticbes*. Mais les tribus du Tell, ne se déplaçant que bien rarement, ne se servent pas de ces élégants palanquins (1), et leurs femmes vont tout simplement à mulet, assises, les jambes croisées, sur les coussins qui couvrent l'animal. Plus de trente mulets au pelage gris, aux pieds blancs, superbement harnachés de caparaçons brodés, marchaient donc dans la foule des Beni-Haoua, et les femmes qui les montaient portaient de riches costumes. Ce n'étaient que haïks à

(1) J'en ai vu cependant quelques-uns sous les tentes du bachagha de Tittery, sidi Yahia.

bandes de soie, légers burnous presque transparents, pièces d'étoffes tramées de fils d'or, colliers formés de plaques, amulettes, sachets, guirlandes de fleurs, anneaux de bras et de jambes ciselés. Les pieds nus, aux ongles teintés de hennah, passaient sous les draperies, mignonnement croisés sur le garrot de chaque monture; mais les visages étaient masqués, et ce qu'on apercevait d'eux entre le mouchoir tendu sur le nez et le haïk couvrant les sourcils, se réduisait à des yeux noirs bordés de touffes de cils. De fortes odeurs d'ambre et de jasmin s'exhalaient de cet escadron féminin, qui cheminait au petit pas et en babillant au milieu de la caravane.

La foule des cavaliers allait devant, les uns sévèrement vêtus, avec des bottes rouges, d'amples burnous noirs, des vestes blanches, des ceintures de soie, portant des faucons encapuchonnés sur l'épaule ou sur le poing droit, et d'énormes chapeaux de tresses de palmier, renversés au milieu du dos, montés sur des chevaux de sang dont les selles et les étriers éclataient de paillons et de taches d'or, accompagnés de grands lévriers aux colliers de vermeil, et gardant un silence rigide, semblables à des templiers, à la fois prêtres et soldats. Les autres,

mal couverts, maigres et soucieux, étaient assis à califourchon à la racine de la queue de leurs petits ânes; ils laissaient pendre leurs jambes nues, et ils tenaient leurs longs fusils au-dessus de la batterie, la crosse posée sur la cuisse. Les premiers avaient l'air hautain, les derniers, terrible. Les montures des uns allaient au pas, celles des autres trottaient rageusement pour les suivre; et tous étaient pêle-mêle, comme si, en ce moment, il n'y avait pas eu entre eux des inégalités de rang plus nettement marquées encore par leurs physionomies que par les niveaux de leurs têtes.

Seddik les précédait, escorté de ses six enfants, et tout environné de ses étendards. Des chaouchs marchaient devant lui, en s'appuyant sur leurs bâtons, et le *kadhi* de sa tribu, avec ses deux *adels* (1), le *meuderrès* (2), ses quatre secrétaires et son trésorier, tous habillés de longues pelisses, le suivaient, pacifiquement montés sur des mules. Une troupe de musiciens les accompagnait, mais ils ne jouaient

(1) Les adels sont les assesseurs du kadhi, lequel est juge des différends civils.

(2) Le meuderrès est l'instituteur primaire. Il apprend aux enfants de la tribu à lire et à écrire, et leur fait réciter des prières, ainsi qu'un certain nombre de versets du Coran.

pas de leurs instruments, et leurs cymbales seules bruissaient, froissées par les mouvements de la marche. Devant Seddik, il n'y avait personne que les chaouchs, et le caïd, quoiqu'il tînt à la main la fleur d'iris que lui avait envoyée le kebbir, avait l'air profondément triste.

N'était-ce pas lui, en effet, qui avait la charge de toutes les âmes qui le suivaient? N'était-ce pas lui, et lui seul, qui avait pris la grave détermination de les emmener en exil? Comment seraient-ils accueillis là où ils allaient? Leur seul espoir, pour n'être pas reçus à coups de fusil et rejetés dans la province de Constantine, consistait dans les liens de parenté qui existaient entre Seddik et le cheikh de la tribu des Hammamah, la mère de Seddik étant la fille de ce vieux cheikh. Quant à la bonne nouvelle que le kebbir lui avait fait annoncer par son serviteur, il n'y croyait guère. Quelle nouvelle, en effet, pouvait maintenant être bonne pour lui?

En toute autre occasion, laissant ses gens le devancer, le caïd serait allé au-devant du kebbir, bien moins encore pour apprendre plus vite quelle nouvelle il lui apportait, que pour se donner le plaisir de le revoir. Mais, ce jour-là, ni lui ni ses fils ne s'ap-

partenaient. Ahmeur Ben-Fehrat, le bach-agha des Ouled-Aïad sur le territoire duquel ils passaient, était l'un de leurs plus fidèles kheddams (1). Seddik l'avait fait prévenir de son passage, et l'autre ne pouvait se dispenser de lui apporter la redevance qui était due à son marabout (2), et de venir, escorté de ses cavaliers, lui baiser respectueusement le genou, selon l'usage. En ce moment, pendant que les fourriers de Seddik dressaient sa tente de voyage à la lisière de la forêt, auprès de la fontaine nommée Aïn-Ghrezala (3), le bach-agha, à la tête de vingt caïds et de plus de cinq cents chevaux, descendait droit vers lui, au pas, l'escarpement de la montagne. Seddik, laissant filer derrière lui les bagages et les troupeaux de sa tribu, s'était rangé avec ses serviteurs et ses cavaliers, le dos à la plaine et la face vers la forêt pour les recevoir. Le soleil, abaissé à toucher l'horizon, envoyait alors de grandes raies

(1) C'est-à-dire serviteurs volontaires. La sainteté des marabouts engage seule les tribus qui les avoisinent à reconnaître leur suprématie et à se déclarer leurs kheddams.

(2) C'est ce qu'on nomme *el-ouada*. Cette redevance consiste en cadeaux de toute sorte. Quand les kheddams vont visiter leurs marabouts, la redevance due est la même, mais elle prend le nom de *ziara*.

(3) L'œil de la gazelle.

de lumière dans toute la longueur des colonnades. Il y avait beaucoup d'espace entre elles, et encore plus entre le sol et les verts plafonds. Soudain les goums de l'agha, ayant atteint le terrain plat, firent une décharge de leurs armes. Ceux de Seddik leur répondirent, la montagne trembla sur sa base, et la fumée qui s'éleva cacha toutes choses. Quand elle se fut élevée, rampant le long des grosses branches, on vit tous les Ouled-Aïad, fortement éclairés de face, courir à fond de train sur les Beni-Haoua, à travers les cèdres. Ils rugissaient tout en courant, éparpillés dans la poussière. Les chevaux sautaient comme des chèvres, les burnous s'étalaient au-dessus des têtes, les armes étincelaient, et le bruit des pas et des voix, des harnais et des étriers secoués, des détonations isolées mêlées aux cris des femmes (1), produisaient un vacarme assourdissant. Le paysage biblique, ainsi peuplé d'éclatants costumes, et rutilant de rayons de pourpre, avait pris des proportions extraordinaires. Et plus d'un, parmi les Beni-Haoua, pendant que leurs kheddams les fê-

(1) Ces cris de joie, qui ne ressemblent à rien de connu, s'obtiennent en prononçant les syllabes *you you*, précipitamment et à intervalles réguliers, et en se frappant les lèvres avec la main.

taient ainsi et s'arrêtaient en foule, à trois pas devant eux, levant leurs fusils, plus d'un, les saluant de l'étendard, et oubliant qu'il s'agissait d'hommage et non de guerre, poussait naïvement des cris de mort (1).

Tout cela avait fort ému Seddik, et la vue du kebbir qui l'abordait en cet instant acheva de toucher son cœur.

— J'ai donc encore quelques amis ! s'écria-t-il.

Une demi-heure plus tard, toutes les tentes étaient dressées, les troupeaux couchés, et la tribu des

(1) La parole ne pourra malheureusement jamais reproduire certaines scènes. Il y a tant de relief dans la nature, et elle est toujours si complexe, qu'il faut désespérer de donner même une idée approximative du moindre de ses détails, quand on n'a à sa disposition qu'une plume pour l'essayer. A peine le pinceau pourrait-il exprimer la magie de couleurs et la furie de mouvements du tableau que je viens de tracer d'après mes notes de voyage. Le jour où, adossé à l'un des cèdres de la forêt de Teniet, je fus assez heureux pour le contempler, est resté dans mon souvenir comme l'un des mieux remplis, et, en même temps, des plus tristes de toute ma vie. En quittant la forêt, je me sentais vieilli de vingt ans, et, comme le bach-agha des Ouled-Aïad m'interrogeait sur la cause du mutisme obstiné que je gardais, je lui répondis : *Je suis triste, parce que j'ai vu maintenant la plus belle chose qu'il me sera jamais permis de voir.* Je ne sais si Ahmeur-ben-Fehrat me comprit, car il n'ajouta rien et se contenta de sourire avec politesse. Mais je pense que pas un artiste ne lira ces lignes sans se dire qu'il aurait éprouvé la même sensation s'il avait été à ma place.

Marabouts campait avec le goum des Ouled-Aïad à la lisière de la forêt Verte. La nuit était venue, idéale de calme. De tièdes exhalaisons arrivaient du sud, avec des odeurs de palmiers en fleurs. La lune en forme de croissant, mollement appuyée sur un nuage d'opale, avait les deux cornes dorées. Les étoiles tremblaient, et, jusqu'à l'horizon, par-dessus le sommet des tentes noires qui bourdonnaient comme des ruches, on voyait s'en aller les ondulations de la plaine. La tente de Seddik, relevée dans tout son pourtour, étincelait. Là se tenaient les chefs.

Quand la diffa, offerte par le bach-agha des Ouled-Aïad fut terminée, Seddik, qui jusqu'alors n'avait pas adressé une question au kebbir, montrant la fleur d'iris qu'il avait posée à côté de lui, se mit à sourire.

—Quelle heureuse chose, dit-il, est donc arrivée à moi ou aux miens, que tu m'as envoyé cette fleur?

— Ceci, dit le kebbir, que tu as pris une résolution dangereuse en suivant le chemin de la Tunisie, et que je suis venu pour t'en avertir.

— Fallait-il donc laisser la poudre parler? répon-

dit Seddik. Mes gens, tu le sais bien, ne veulent pas de Tiaret. Plutôt que d'y aller, ils auraient mieux aimé déterrer le *couteau du mal* (1). Nos maîtres sont nombreux; ils nous auraient exterminés. Et que d'enfants seraient aujourd'hui sans père !

— Crois-tu, reprit le kebbir après un moment de silence, que tu pourras gagner la frontière ? On doit savoir à Tiaret que vous avez changé de route. On a dû le faire connaître à Alger. Dès demain, le chemin vous sera barré. Et, quand même d'ailleurs vous iriez assez loin dans le sud pour éviter les troupes qu'on enverra à votre poursuite, les terres sont-elles si vastes chez les Hammamah? Vous en donnera-t-on d'assez fertiles pour vous faire vivre? Le cheikh est ton grand-père, cela est vrai ; mais, que je sache, vous ne vous êtes jamais vus, et, depuis si longtemps que ta mère a quitté ses tentes, il l'aura sans doute oubliée. A ta place, ayant, comme toi, la responsabilité devant Dieu de plus de deux mille existences, je n'aurais pas tourné mes regards vers les Hammamah...

(1) *Khodmi cheurr.* Les Iroquois diraient : déterrer la hache de guerre.

— Où donc les aurais-tu tournés? demanda Seddik.

Le kebbir dit :

— Du côté où sont tes amis.

— Mais... mes amis,... reprit le caïd un peu ébranlé, pendant que tous les chefs, très-attentifs à la discussion, le regardaient avec inquiétude ; mes amis, c'est toi, c'est ton fils, et, quoique vous ayez toujours été très-bons et très-justes, vous ne pouviez m'aider dans cette circonstance.

— En es-tu sûr ? fit le kebbir. Tu vas en juger. Les terres que l'on t'a prises, on ne voulait pas les donner, mais les vendre. Un homme que tu connais, car je l'ai conduit sous ta tente, se présentait pour les acheter. Eh bien, il en offrait un prix. Moi, j'en ai offert un plus élevé. Lui alors, un plus haut encore, et moi, un plus haut que le sien ; si bien que cet homme, Seddik, maintenant, il est parti pour rentrer en France, et, ces terres, elles sont à moi aujourd'hui.

A ces mots, tous les chefs s'étaient levés.

— Et pourquoi les as-tu achetées, par la tête de Dieu ? s'écria Seddik en colère.

Le kebbir répondit en souriant :

— Pour te les rendre.

Aussitôt, malgré la spontanéité arabe, un silence de mort tomba sur toute l'assemblée. Seddik semblait écrasé, et ses fils, anxieusement, regardaient leur père. Enfin, dressant la tête, il fit un pas, un autre, souleva le bras, le passa affectueusement au cou du kebbir, et, de la main qu'il avait de libre, lui caressant la barbe, comme aurait pu faire une femme :

— Tu as donc fait cela ! dit-il d'une voix douce. Ah! tu as fait cela!... Et de toi-même!... C'est bien!... merci... J'aurais fait de même à ta place.

Et, détournant la tête, le vieillard répandit des pleurs.

XIII

LE JERBUALI.

Le lendemain matin, pendant que la tribu des Beni-Haoua faisait reposer ses troupeaux sur les terres des Ouled-Aïad, Seddik entra dans la tente que le bach-agha avait fait disposer pour le kebbir et pour son fils, et il s'assit sur une natte à côté d'eux.

Après avoir échangé les compliments habituels avec ses amis, le caïd parla de ce qui s'était passé la veille au soir, et, de nouveau, il les remercia dans les termes les plus flatteurs.

Ses louanges appelèrent la rougeur au front du kebbir.

— Je ne mérite pas tes remercîments, dit-il à

Seddik. Ma femme comme moi, nous ne sommes pour rien dans le rachat des terres de ta tribu. Ce sont nos deux enfants qui ont voulu les disputer à M. Simon. Ils les ont payées sur leur bien, et, moi, je n'ai été que leur mandataire.

La vérité apparut alors à Seddik, et il n'en fut que plus touché.

— La kebbira est sage, répondit-il. Elle est comme le mât dans la tente, l'objet qui la supporte et la maintient contre le vent. Quant à ton fils et à ta fille, bénis soient-ils! Tout le bien que tu fais, ils t'en récompensent, et, quoique tu aies toujours agi en homme juste, Dieu, en te les donnant, s'est montré prodigue envers toi.

Puis, se tournant vers Étienne, assis auprès de lui, il l'embrassa entre les deux yeux.

— Tu es brave, jeune, beau, reprit-il. Et tu es compatissant pour les faibles. Le monde t'appartient, si tu le veux.

— Je n'ai pas tant d'ambition, répondit Étienne avec un sourire. Celle que j'ai est des plus modestes. Malheureusement, elle ne sera peut-être jamais satisfaite.

— Que te manque-t-il donc ? demanda l'Arabe.

Dis-le : Seddik serait heureux de te le donner.

—Tu ne peux rien pour mon fils en cette circonstance, répondit le kebbir. Une jeune fille lui a paru belle, et il désire l'épouser.

— Et ne l'aime-t-elle pas? dit le caïd. Alors, elle est donc aveugle?

— L'obstacle ne vient pas d'elle, reprit le kebbir, mais de son père.

Et il mit le caïd au courant de la situation.

— Et vous êtes partis tous les deux, dit Seddik, d'abord pour vous occuper de moi, à Alger, puis pour courir après ma tribu, quand des affaires si importantes vous appelaient au Montararach? Vous êtes vraiment des gens de bien! Mais rassure-toi, reprit-il en se tournant du côté d'Étienne. Quand une fille a le cœur pris, il n'est plus de père pour elle. Je le sais, moi qui ai déjà marié mes deux aînées contre mon gré.

Après cela, il demanda au kebbir quelle devrait être leur situation respective vis-à-vis de l'autorité.

— L'état de choses actuel ne pourra subsister en Algérie, répondit le kebbir. Quelque jour, et je crois ce jour très-prochain, la vérité éclatera comme une bombe, et l'écho de sa détonation retentira jusqu'à

Paris. Ce jour-là, toutes les tribus seront déclarées propriétaires de leurs territoires. On ne pourra les déposséder ni les déplacer. Alors, il sera temps pour nous de faire connaître les conventions qui vont nous lier l'un à l'autre; mais, jusque-là, il nous faut les tenir secrètes, car on pourrait les attaquer. Voici donc ce que nous ferons : en se réinstallant sur leurs terres, les Beni-Haoua passeront pour mes fermiers — mes *khammas* — et, quand le jour de la justice sera venu, ils pourront montrer l'acte de donation que j'ai fait dresser à Alger.

Seddik s'inclina devant le kebbir pour le remercier. Ensuite, il frappa dans ses mains, et le kadhi de sa tribu ainsi que ses adels entrèrent dans la tente. Quand la lecture de la donation eut été faite, le caïd, se penchant vers le kadhi (1), lui donna quelques instructions à voix basse. L'autre se retira dans un coin de la tente avec ses adels, et ils se mirent à rédiger un acte, au bas duquel Seddik apposa son cachet, pour l'approuver. Après cela, il le roula entre ses mains, puis, le présentant à Étienne :

(1) Le kadhi est notaire en même temps que juge. Il ne peut dresser d'acte sans l'assistance de deux adels qui lui servent de secrétaires et de témoins.

— Tu sais, dit-il, mon fils, que, nous autres Arabes, nous regardons comme une injure de refuser un cadeau, si grand ou si petit qu'il soit ; c'est pourquoi j'accepte le tien. Mais tu sais également que nous ne recevons jamais de cadeaux sans en rendre, et que ne pas accepter les nôtres serait nous mortifier cruellement. Accepte donc celui-ci. Il n'est pas aussi riche que je le voudrais ; mais je te l'offre de bon cœur. Et puisse cet échange demeurer entre nous comme un ciment entre deux pierres ! De deux qu'elles étaient, le ciment en fait une seule, et cela pour l'éternité.

Étienne passa l'acte à son père sans le dérouler. Mais celui-ci le parcourut afin de complaire à Seddik. Il vit alors que le caïd faisait donation à son fils de mille hectares de bonnes terres situées tout contre son domaine, auxquelles, était-il dit, seraient ajoutés cinq cents charges de blé (1), cinq cents charges d'orge, deux étalons, six juments de race, un troupeau de huit cents moutons, un autre de quatre cents chèvres, et un *ibal* (2) de cent cha-

(1) Le *hamal* ou charge de blé vaut environ 40 francs. Le hamal d'orge n'en vaut que 25.

(2) Troupeau.

meaux. De cette façon, Seddik s'acquittait avec Étienne en lui constituant un immeuble monté d'animaux, d'une valeur au moins égale à la somme déboursée pour racheter les terres de sa tribu.

— Il n'aura qu'à faire bâtir un bordje pour s'établir auprès de toi, dit le caïd au kebbir. Et, quand son bordje sera construit, si la jeune fille qu'il a choisie ne veut pas venir l'habiter, nous l'irons chercher tous ensemble.

Disant cela, le caïd appela un de ses serviteurs, et le pria de faire seller les chevaux des chrétiens.

— Je ne veux pas que vous demeuriez ici un moment de plus, reprit-il. Ma tribu ne pourra repartir que demain, et il ne lui faudra pas moins de deux jours pour regagner son territoire. Vous, retournez à vos affaires, et que Dieu vous mène! Il n'y a de refuge qu'en lui.

Cinq minutes plus tard, et toutes choses ayant été réglées comme nous l'avons dit, le kebbir, accompagné de son fils, prit congé de ses hôtes, et ils disparurent bientôt dans la forêt. Après avoir cheminé en silence pendant quelque temps, Étienne, pour la première fois depuis que son père avait surpris le secret de son amour, se hasarda à lui en parler.

— Si j'en crois, lui dit-il, certaines choses que Noëmi a dites à ma mère, le jour de notre visite à l'oukil, elle vous a choisi pour son conseil. Puis-je espérer que, connaissant le motif de ma discrétion, vous m'excusez de vous avoir fait un mystère de mon affection pour cette jeune fille?

— Non-seulement je te pardonne, répondit le kebbir, mais j'approuve la conduite que tu as tenue. Je craignais, tout d'abord, que tu ne fusses trop inexpérimenté pour te marier; mais la manière dont tu t'es comporté dans cette circonstance, comme dans celles relatives à l'agression des Sbeah et au rachat des terres de nos voisins, m'a prouvé que je t'avais mal jugé. J'ai toujours reconnu en toi un esprit droit et un bon cœur; aujourd'hui, je conviens que tu es digne de devenir chef de famille. C'est un rôle aussi beau qu'il est difficile. Si mes pressentiments ne me trompent point, tu ne tarderas pas à en faire l'expérience.

— Je n'aurai qu'à me modeler sur vous pour m'en tirer à mon honneur, répondit Étienne. Mais, d'après ce que vous me dites, vous espérez donc vaincre les scrupules de M. Thierry?

— Sans doute! fit le kebbir.

— Et... comment vous y prendrez-vous pour cela? demanda Étienne.

— Curieux! s'écria son père. Tu le verras quand il en sera temps. Ce que je puis te dire, à toi, dès à présent, et que je n'ai pas dit à Noëmi, c'est que j'ai trouvé le moyen de conserver le capitaine auprès de nous, sans lui faire quitter le service auquel il tient, et ce n'a pas été facile. Les choses étant ainsi arrangées, et Noëmi et toi vous aimant, je pense que notre ami n'aura plus de prétexte pour refuser de marier sa fille. Maintenant, reprit-il, il ne suffit pas de se marier, il faut travailler pour vivre. Que comptes-tu entreprendre?

— Vous serez toujours mon père, répondit Étienne, et, tant que Dieu me fera la grâce de vous conserver en vie, je ne me gouvernerai que par vos conseils. Cependant, si vous trouvez bon de tenir compte de mes intentions, je vous prierai de ne jamais m'éloigner de vous.

— C'est donc là ton désir! s'écria le père. Il concorde avec tous les miens; aussi ne le contrarierai-je pas. Je préfère néanmoins t'habituer de bonne heure à ne compter que sur toi-même, car je ne serai pas toujours là pour te diriger. Je te ferai con-

struire une maison d'habitation sur les terres que Seddik t'a restituées, et, quand tu seras marié, tu exploiteras ton petit domaine.

Après cela, le père et le fils, continuant leurs épanchements, s'entretinrent de leurs arrangements intérieurs. Le kebbir ne voulait pa que son fils et sa bru prissent leurs repas autre part que chez lui, et, si de jeunes enfants venaient augmenter la famille, il comptait bien qu'on lui permettrait de faire leur éducation ; car, sans cela, à quoi lui serviraient les connaissances qu'il avait acquises ? Il serait impossible d'exprimer le caractère cordial et enjoué de leur conversation, quand ils parlèrent ainsi de créatures qui étaient encore à naître, et au bonheur desquelles ils songeaient déjà tous les deux. Le père s'exprimait avec une tendresse infinie ; le fils l'écoutait d'un air respectueux, et il lui répondait avec déférence. Tout en parlant, le kebbir regardait son fils, admirant en secret la beauté de son visage et la grâce de ses mouvements, retrouvant sa femme en lui, et, en même temps que sa femme, lui-même. Mais, pendant qu'ils se réjouissaient ainsi en faisant de beaux projets d'avenir, ils ne se doutaient pas que la nature, dans ses décrets impénétrables, avait résolu

de les affliger plus douloureusement encore qu'elle ne l'avait fait jusque-là, et que, s'il devait leur être accordé, un jour, de jouir d'une félicité parfaite, ils devaient d'abord surmonter de nouvelles épreuves. Ces épreuves étaient d'une telle nature, que, si le père et le fils avaient pu les prévoir, elles les auraient épouvantés.

Il nous faudra, pour les connaître, les laisser pousser leurs chevaux dans la montagne, après être sortis de la forêt Verte, et nous transporter par la pensée au village du Montararach.

Les jours s'y étaient succédé, depuis le départ du général, dans une uniformité parfaite. Les ouvriers continuaient à bâtir, les colons à défricher, le curé et le major à herboriser, et le lieutenant Marcel à se cirer la moustache. Quant au capitaine, il luttait avec énergie contre les accès de fièvre qui le reprenaient presque chaque jour, et, dans les rares intervalles de calme que lui laissait la maladie, il essayait de combattre ses inquiétudes en s'occupant de ses travaux, mais il n'y pouvait parvenir. Ainsi que Noëmi l'avait fait entendre au kebbir, la crainte qu'éprouvait le père de voir sa fille le quitter avait dégénéré en monomanie. Il n'y avait plus rien de

raisonné dans sa douleur, et, comme les jaloux qui se forgent sans cesse de nouveaux sujets de peine, la moindre chose que sa fille lui disait, il l'interprétait à mal, et quelquefois, dans son égarement, lui qui ne vivait plus que par elle, il la traitait avec une involontaire dureté. Noëmi affectait de ne pas s'affliger du triste changement survenu dans l'esprit de son père, et, tenant peu de compte de la défense qu'il lui avait faite de paraître au village, chaque jour, depuis le départ du kebbir et de son fils, elle s'y rendait, sous un prétexte ou sous un autre. Il y eut un seul jour où elle n'y vint pas — ce fut précisément celui où le kebbir et son fils quittèrent la forêt de Teniet — et la cause qui l'en empêcha n'était autre qu'une pluie diluvienne, inaccoutumée sur la côte d'Afrique dans cette saison, et qui tomba, sans éclairs ni grondements de foudre, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. La veille, un coup de vent violent, suivi d'un calme menaçant, avait surpris les rares habitants du littoral, et plus d'un vieux marin maltais, se hâtant de rentrer au port de Cherchell, disait, en débarquant, que le temps lui semblait extraordinaire, et qu'il devait y avoir quelque chose de *dérangé* dans l'atmosphère,

car personne n'avait souvenir d'une telle perturbation survenant ainsi intempestivement en plein été. Sur toute la côte que dévasta le coup de vent, depuis la pointe Blanca, dans le Maroc, jusqu'au cap Bon, en Tunisie, les gens de mer abritèrent leurs navires, et nul d'entre eux, au prix d'une fortune, n'aurait consenti à s'aventurer sur la Méditerranée. La nuit qui suivit la journée de pluie fut l'une des plus chaudes qu'on eût remarquées en Afrique depuis l'occupation française. Jamais, même aux époques où le sirocco souffle sans discontinuer, pendant quarante et cinquante heures, on n'avait ressenti un tel énervement, respiré une buée si lourde et si malsaine. Des vapeurs méphitiques s'exhalaient du rivage, et des effluves électriques tenaient hommes et bêtes dans un perpétuel état d'agitation.

Le lendemain, qui était le jour où le kebbir et son fils devaient arriver au bordje, le soleil se leva très-large et tout rouge, et l'espace fut immédiatement obscurci par l'ardente vapeur que ses rayons pompaient dans le sol. Tout fumait le long de la côte : les arbres, les buissons, les prés, les rivières, et de longues spirales blanches montaient de partout, pour s'étaler comme des dais superposés, opa-

ques et grisâtres, entre la terre et le ciel. Vers huit heures, Noëmi, qui redoutait l'effet de ce mauvais temps pour la santé déjà si délabrée de son père, quitta le bordje avec Ourida afin de se rendre au village. Chacune d'elles était montée sur un mulet. L'aspect de la campagne les stupéfia. Rien ne vivait, rien ne se mouvait dans les champs profondément labourés par les eaux pluviales. Les blés étaient couchés par tas, pourrissant dans la fange. De jeunes arbres avaient été déracinés et gisaient les racines en l'air, et, dans la solitude, on n'entendait d'autre bruit que celui des eaux s'égouttant tout le long des pentes. Les deux femmes, tout en cheminant, se montraient du regard les ravages que la pluie avait faits dans ces champs fertiles, et, quand elles passèrent devant le koubba de Sidi-el-Bahri, au pied du mamelon où s'élevait la petite maison de l'oukil, elles ne purent s'empêcher de frémir en voyant les buissons renversés, les oliviers rompus et les talus de la colline ravinés, comme s'ils avaient été égratignés du haut en bas par quelque griffe d'animal gigantesque. Cependant la chaleur continuait à les accabler, et la buée qui montait du sol à les étouffer. Le soleil, quoique couvert, avait une telle ar-

deur, que ses rayons piquaient comme des aiguilles. Les mules avançaient avec peine sur la terre détrempée. Elles, si dociles d'ordinaire, donnaient d'étranges signes d'inquiétude; elles se montraient revêches et rétives. Les femmes étaient obligées de les battre pour les faire marcher. De temps à autre, elles s'arrêtaient, pointaient au vent leurs longues oreilles, écoutaient attentivement, et l'on eût dit alors entendre au loin des grondements sourds. Noëmi supposait qu'un orage se préparait dans le sud, et Ourida regardait à droite et à gauche, comme pour chercher les éclairs. Mais rien que le soleil ne brillait au ciel, et, quand, les grondements étant devenus de plus en plus forts, il fut possible de se rendre compte de leur nature et de la place où ils résonnaient, Noëmi reconnut avec une indicible terreur qu'ils provenaient du bruit du tonnerre, mais que ce tonnerre ne sillonnait pas la voûte du ciel.

C'était dans les entrailles de la terre, sous leurs pieds même, que la foudre rebondissait.

A partir de ce moment, les mules refusèrent d'avancer, et ni les coups ni les sollicitations ne purent les vaincre. Elles portaient la tête basse, la

queue rentrée entre les cuisses, les jambes écartées, et leurs sabots étaient fichés en terre avec une telle force, que la boue leur montait jusqu'au-dessus des paturons. On les eût dit clouées au sol. Cependant leur ventre tremblait comme si elles eussent été essoufflées, et des cris inarticulés râlaient dans leur gorge. Noëmi, voyant cela, et terrifiée elle-même par les grondements souterrains, sauta brusquement à terre, fit descendre Ourida — laquelle était plus morte que vive — et, laissant là les mules, elles s'avancèrent à grands pas dans la direction du Montararach. Mais, quand elles arrivèrent sur ses bords, une épouvante nouvelle les assaillit, et elles restèrent immobiles, pendant quelque temps, à regarder un objet étrange. La rivière qu'elles avaient vue l'avant-veille à moitié pleine d'eau et que la pluie récente aurait dû faire déborder, la rivière ne coulait plus; son lit s'était exhaussé de plusieurs pieds, et ce lit ne présentait qu'un long et sinueux amas de pierres.

Il fut facile aux femmes de traverser la rivière tarie sur les amas de cailloux disséminés parmi les flaques d'une eau verdâtre. Elles arrivèrent bientôt au village, et là les attendait une autre surprise. Le

village était désert. Quelques vieilles femmes seulement rôdaient par les rues, et des pêcheurs maltais et siciliens dormaient à l'ombre. Quant aux soldats, aux ouvriers et aux colons, qui d'habitude s'agitaient entre les murs, on n'en apercevait plus un seul.

Noëmi, ayant interrogé une de ces femmes qui passaient, apprit d'elle que la source du Montararach avait dégorgé une eau sulfureuse pendant toute la durée de la pluie, puis que, dans la matinée, elle s'était tarie, et qu'on disait qu'un lac s'était formé deux lieues plus loin, aux environs de l'oued Boucherol. Tous les soldats étaient partis en grand désordre, avec les colons, pour aller voir ce phénomène qui menaçait de rendre le village inhabitable par le manque d'eau; mais, ajouta la vieille, « elle ne croyait pas que le capitaine y fût allé avec les autres, car on disait qu'il était malade. »

Comme elle parlait, de nouveaux grondements se firent entendre sous terre, ceux-là plus forts et ressemblant à des décharges d'artillerie. Et sur-le-champ, tous les animaux épars donnèrent des signes d'alarme. Les poules et les oies se précipitaient, tout d'un vol, dans les angles les plus obscurs de leurs basses-cours. Les porcs couraient de çà et de

là, criant comme si on les eût écorchés vifs. Les bœufs enfonçaient leur tête dans le foin de leurs mangeoires. Les chevaux frémissaient, se piétaient comme l'avaient déjà fait les mules, et leurs flancs se teignaient d'écume. Les chiens hurlaient si lamentablement, qu'on eût dit qu'ils avaient tous perdu leurs maîtres, et des troupes de cailles, s'enlevant dans les champs, venaient s'abattre éperdument dans les maisons dont les fenêtres étaient ouvertes.

Mais, au bruit souterrain, les pêcheurs qui dormaient s'étaient réveillés; puis, se levant tous en sursaut, ils s'étaient mis à écouter avec une attention inquiète. L'un d'eux, enfin, un Sicilien, dit, ou plutôt cria quelque chose que Noëmi ne comprit pas, car elle n'entendait pas l'italien, et le pêcheur s'était servi de sa langue natale; et aussitôt, tout ce qu'il y avait de vivant dans les rues, hommes et femmes, se lancèrent d'un bloc vers l'église, laquelle avait été consacrée au culte quelques jours auparavant. Ourida, voyant ainsi tous ces gens courir, quitta sa maîtresse, mais elle ne les suivit pas. Elle passa sous la porte du bastion, puis, soulevant sa moulaïa et sautant comme un cerf, elle s'échappa tout au travers de la campagne. Noëmi, cependant,

redoutant un très-grand danger, se sauva enfin à son tour, et, en moins d'une minute, elle atteignit le seuil du bureau arabe.

Elle n'y rencontra que Faitha. Le nègre, qui, renfermé dans sa cuisine, faisait frire un poisson pour son déjeuner, apprit à la jeune fille que son maître était allé voir le lac avec tous les colons et les soldats. Il ajouta qu'elle ferait bien de l'attendre, parce qu'il ne pouvait plus tarder à revenir; et, quand Noëmi lui eut demandé à quelle cause il attribuait les signes menaçants qui se manifestaient dans l'air et sous le sol, le nègre la regarda avec surprise, supposant que les bruits qu'il entendait provenaient d'un orage, et ne comprenant pas qu'on s'en effrayât.

Presque au même moment, et pendant qu'une sorte de repos s'établissait dans les éléments, trois personnes qui, une demi-heure auparavant, étaient descendues de l'ermitage, s'arrêtaient sur la rive gauche du Montararach. C'étaient l'oukil, son petit-fils et Maumenèsche. Ayant aperçu, de loin, les deux femmes qui abandonnaient leurs mules, et se sentant au moins aussi troublés qu'elles par les grondements souterrains, ils s'étaient mis à leur

poursuite pour leur porter secours, mais ils n'avançaient que bien lentement, le vieillard pouvant à peine marcher, Maumenèsche se sentant encore très-faible, et l'enfant étant obligé de les soutenir. Quand ils furent arrivés au bord de la rivière, ils furent surpris, comme les femmes l'avaient été avant eux, en voyant qu'elle ne coulait plus, et, quelque temps, ils restèrent là à regarder le phénomène, pendant que la négresse se sauvait dans la campagne. Les grondements du sol recommencèrent, comme ils s'interrogeaient avec stupeur, et les mules, qu'ils étaient parvenus à faire marcher devant eux, s'arrêtèrent de nouveau en couchant les oreilles et fermant les yeux. Ce qui suivit tint du prodige. Toute la chaîne de collines basses qui, partant de la butte où s'élevait le village, allait se relier, trois lieues au sud, à la ligne de faîte du massif méditerranéen, se mit soudain à trembler dans l'air, puis à se balancer avec des détonations formidables. En même temps, la stabilité du sol se rompant dans toute la contrée, une violente convulsion secoua l'écorce terrestre. Cela se fit avec une telle rapidité, que les deux hommes et l'enfant se crurent d'abord frappés de vertige. Mais, quand la mer se retira au

loin, comme un seul flot, laissant à découvert les bancs de la petite baie, puis, revenant sur elle-même, couvrit des parties du sol où les plus fortes tempêtes n'avaient jamais pu la porter, ils comprirent ce qui se passait, et l'oukil, s'élançant à terre, à plat ventre, s'écria :

— O Dieu! étends un voile sur nos têtes!

Son petit-fils l'avait imité, et, comme lui, couché tout de son long, les bras en croix, il adjurait le « Maître de toutes choses. » Mais Maumenèsche, renversé d'abord par la secousse et se relevant, les deux mains cramponnées à des touffes d'herbe, Maumenèsche osa regarder. Ce qu'il vit est indescriptible. Une seconde secousse était survenue, moins forte que la première, mais agissant horizontalement, et alors la butte qui portait le village, comme si le sol, au-dessous d'elle, eût été tiré en arrière, se mit à descendre dans la direction de la mer, par une sorte de glissement incompréhensible. Pendant qu'elle descendait ainsi, les murs se renversaient, les maisons s'écroulaient, d'horribles craquements se mêlaient au bruit de la foudre; et, quand la butte s'arrêta au bord des flots, rasée alors comme un ponton, une nappe de poussière jaillit de

ses flancs ouverts et couvrit la campagne aussi loin que le regard pouvait atteindre.

C'était fini! Les commotions n'avaient duré que quelques secondes, et toute la contrée était dévastée. A l'endroit où la butte fortifiée s'était élevée, bâillaient des excavations de plusieurs mètres d'ouverture ; les arbres, aux alentours, avaient été frappés de mort, sur place ; et dans toute la longueur de la chaîne des collines courant du nord au sud-ouest, on ne voyait que des ruines. Les terrains d'alluvion surtout, situés le long de la mer et sur les bords de la rivière, comme il arrive habituellement dans ces lugubres cataclysmes, avaient été les plus profondément bouleversés. Quant aux montagnes granitiques formant l'épine dorsale du massif méditerranéen, protégées par leur masse et leur pesanteur, elles furent à peine ébranlées. Il en fut de même pour les terres des Beni-Haoua et les rives de l'oued Dhamous. La secousse qui les atteignit fut très-peu sensible, et, pendant que les collines du Montararach se fendaient et s'écroulaient les unes sur les autres, les habitants du bordje ne ressentaient qu'une trépidation légère. Douze lieues plus loin, à Cherchell, les animaux seuls manifestèrent quelque inquiétude.

Quant aux hommes, ils ne se doutèrent même pas de l'effroyable événement qui se passait presque à côté d'eux (1).

Cependant Maumenèsche, sentant enfin le sol redevenu stable, s'était levé, et, en même temps, de l'autre côté de la rivière, accourait une foule éperdue. C'étaient tous les colons et les soldats qui, revenant des sources taries du Montararach, avaient rencontré la négresse, et qui, arrivés avec elle à un quart de lieue du village, avaient assisté à l'horrible scène de sa destruction. A leur tête, on apercevait le capitaine. Ourida lui ayant avoué qu'elle avait laissé sa fille dans la grande rue du village, le mal-

(1) On sait que les secousses des tremblements de terre sont généralement dirigées suivant l'axe de la chaîne ou de la vallée qui les ressent. Le 19 octobre 1860, vers minuit, étant couché à Alger dans une maison de la haute ville, et lisant avant de m'endormir, j'entendis tout à coup les breloques de ma montre faire sonner, avec une sorte de trépidation, le flambeau de cuivre posé sur une petite table à côté d'elles. En même temps, un bruit semblable au frôlement d'un gros oiseau qui s'enlève de terre passa près de moi. J'éprouvais une sorte de vertige comparable à la sensation du mal de mer. Il fallut que tous les meubles de ma chambre se missent à danser pour que je comprisse ce qui arrivait. Les secousses ne tardèrent pas à s'apaiser. Elles se firent sentir dans toute la hauteur du massif d'Alger, à Mustapha, à El-Biar, à la Boujaréah ; mais personne ne se douta du tremblement de terre dans la basse ville.

heureux père se hâtait, et il appelait tous ses hommes afin de la sauver, s'il se pouvait. L'horreur qu'ils éprouvèrent en foulant le sol bouleversé de ce qui, autrefois, avait été un centre d'habitations, ne se peut dire. Pas une maison n'était restée debout. Les unes s'étaient enfoncées sur place, et l'on voyait leurs cheminées sortir de terre, quelques-unes fumant encore. D'autres s'étaient couchées sur le côté, et elles ne présentaient qu'un amas de décombres sous lesquels se débattaient et beuglaient les bestiaux à demi étouffés. D'autres encore s'entrevoyaient au fond de fosses profondes. Des cris retentissaient de toutes parts. Et là surtout où s'élevait jadis la petite église, on entendait des plaintes lamentables. De cette église, le clocher seul, un peu incliné, surgissait au-dessus des terres éboulées, et plus de trente personnes qui s'y étaient réfugiées demandaient en vain des secours.

Quant à la place où existait jadis le bureau arabe, il ne fut pas possible de la reconnaître. Maumenèsche cependant, qui était accouru avec l'oukil et son petit-fils, apercevant des branches d'arbre qui perçaient le sol, affirma qu'elles provenaient des plantations récemment faites devant la porte de la mai-

son, et aussitôt les soldats se mirent à fouiller autour des branches. Nul ne savait si Noëmi se trouvait là, mais tout le monde le soupçonnait, car où se serait-elle réfugiée, si ce n'était dans la demeure de son père?

Pendant que le sauvetage s'organisait sur les emplacements de l'église, du bureau arabe et de quelques autres endroits d'où partaient les cris, tous les serviteurs du bordje arrivèrent à cheval avec Marguerite et sa mère. Ayant aperçu, de loin, le nuage de poussière qui tourbillonnait au-dessus du Montararach, ils s'étaient méfiés d'un malheur, et, s'armant de pelles, de pioches, de cordes, ils n'avaient pas perdu une minute pour voler au secours de leurs voisins. Comme ils arrivaient sur la butte jonchée de ruines, deux cavaliers qui venaient du sud les rejoignirent.

C'étaient le kebbir et son fils.

Le spectacle qui s'offrit à leurs yeux serrait le cœur. Au milieu des maisons bouleversées, des crevasses, des amas de décombres, de la poussière, de la boue, s'agitait un monde de travailleurs. Les colons, dont les femmes s'étaient réfugiées dans l'église, s'acharnaient à déblayer l'humble monu-

ment du milieu des terres, et on les voyait, à genoux, gratter le sol avec leurs mains, faute d'outils, encouragés par le curé, qui, ayant enlevé sa soutane, avait le corps plongé jusqu'aux épaules dans la fenêtre du clocher, et résistait énergiquement à ceux de ses paroissiens qui voulaient l'empêcher d'y descendre. Le major avait disposé quelques planches, en forme d'appentis, contre un fragment de mur, et, sous cette cahute improvisée, il prodiguait ses soins aux malheureux qui s'étaient déjà tirés des décombres. Le pauvre lieutenant Marcel n'était plus reconnaissable. Lui, d'habitude si bien attifé, il avait enlevé son habit d'uniforme, et, plongé dans la boue jusqu'au ventre, avec ses mains si blanches, il arrachait les pierres qui couvraient la maison du bureau arabe, que le sergent Brémont était enfin parvenu à reconnaître à la forme de la cheminée. Maumenèsche, malgré ses blessures à peine fermées, s'agitait, courant çà et là, flairant les malheureux enfouis, avec l'instinct d'un chien de chasse, arrachant une planche d'un côté, écartant une pierre d'un autre, et sondant jusqu'au moindre trou avec son bâton. L'oukil lui-même, tout vieux qu'il était, se rendait utile, et son petit-fils avait déjà tiré des

ruines deux jeunes enfants. Quant aux soldats, ce qu'ils firent, en cette occasion, tint de la démence. Une bonne moitié d'entre eux s'était fait descendre avec des cordes jusque dans le fond des crevasses, et là, le corps serré contre les amas de terre, aveuglés par l'obscurité, respirant à peine, ils cherchaient. L'autre moitié les encourageait, les soutenait au bout des bras, les dirigeait, et ces braves gens se relayaient de temps à autre.

Mais ce qu'il y avait de plus navrant à voir sur ce champ de destruction, c'était le père de Noëmi. Assis à terre, — ses jambes ne pouvaient plus le porter — il était devenu insensible à ce qui se passait autour de lui, et, pleurant son enfant ensevelie toute vive, il offrait aux regards le plus poignant de tous les spectacles : celui d'un honnête homme accablé par l'adversité.

Ourida se tordait les bras à côté de lui, et la douleur, tout en dehors, de la négresse, contrastait étrangement avec le morne désespoir du père. Cellelà ne cessait de répéter :

— Dieu ! oh ! Dieu ! Dieu !

Celui-ci disait machinalement :

— Qui me la rendra ?

Au moment où le kebbir, attiré par le bruit et les secousses du sol, arrivait au galop sur l'emplacement du village avec son fils, Maumenèsche, passant sa tête sous le faîtage de la cheminée du bureau arabe, prétendait entendre des plaintes, et tout le monde faisait silence autour de lui. On reconnut enfin la voix de Faitha. L'infortuné cuisinier demandait secours. On ne lui répondit qu'en l'interrogeant sur ce qui était advenu de sa maîtresse. Il dit alors qu'elle devait être dans la chambre située auprès de la cuisine, mais qu'il ne savait pas si elle vivait encore, car le plafond s'était écroulé sur elle et sur lui, l'obscurité les environnait, et il avait beau l'appeler, elle ne lui répondait pas.

A ces mots, Maumenèsche laissa échapper une exclamation de douleur, et tous les yeux se reportèrent sur le capitaine. Mais deux hommes s'étaient avancés, animés tous les deux de la même résolution. C'étaient Étienne et le lieutenant Marcel.

En apprenant ainsi inopinément que Noëmi était enfouie sous les décombres de la maison, Étienne montra ce que l'on pouvait attendre du fils de son père. Il ne dit rien, ne regarda personne ; mais, résolu à mourir s'il ne pouvait arracher sa bien-aimée

à son tombeau, pâle, les sourcils froncés, comme furieux, il s'arma d'une hache, abattit d'un seul coup le faîtage de la cheminée de plâtre, puis s'élança vers l'obscur et étroit conduit plongeant dans les entrailles du sol. Mais, comme il y avait déjà le corps engagé, le lieutenant, tout couvert de boue, voulut lui disputer la place, et le kebbir, et Marguerite, et sa mère, et jusqu'à Maumenèsche, et tout ce qu'il y avait là de vivant se jeta sur lui.

Ce fut en vain! il les regarda tous d'une telle manière, et il y avait à la fois, dans son regard, tant de menace et de désolation, que toutes les mains s'écartèrent de lui. Son père lui-même fut subjugué par cette manifestation d'une volonté qui ne voulait pas être contredite, et il était encore là, les bras tendus, quand Étienne disparut dans la cheminée au milieu d'un nuage de suie.

Quelques secondes plus tard, on l'entendit crier pour demander qu'on lui fît passer une lanterne. Il disait qu'il n'y voyait pas et ne savait de quel côté se diriger.

Tout le monde se dispersa pour lui obéir. Mais ce ne fut pas chose facile que de trouver une lanterne au milieu des décombres de toute sorte dont le sol

était jonché. On s'en procura une cependant, en mauvais état. On la raccommoda tant bien que mal, on l'alluma, et Maumenèsche, la suspendant au bout d'une corde, la fit passer à Étienne. Elle lui arriva intacte; il le dit.

Après cela, on ne l'entendit plus, et l'angoisse de tous les assistants atteignit à son paroxysme. Marguerite s'était assise auprès du capitaine, et, pendant que son père, étreignant sa mère avec force, étouffait ses sanglots, et lui disait de mettre son espoir en Dieu, la jeune fille interpellait le père de Noëmi avec une passion extraordinaire.

— C'est votre faute! disait-elle. Vous l'avez trop aimée pour vous! pas assez pour elle! Dieu vous éprouve. Il vous châtie d'une affection tyrannique. Vous ne vouliez pas la marier.

— Comment! je ne voulais pas la marier? balbutia le père.

Mais Marguerite, hors d'elle-même à l'idée des dangers que courait Étienne, ne l'écoutait pas.

— Pauvre Noëmi! reprit-elle. Elle souffrait sans vous le dire. Elle souffrait par vous, par mon frère. Si jeune encore et si aimante, elle avait le cœur déchiré.

— Votre frère?... balbutia de nouveau le capitaine.

Ce que la jeune fille disait lui semblait tellement étrange, qu'il oubliait ses mortelles inquiétudes pour l'écouter.

— Oui, mon frère! reprit Marguerite; — elle pleurait alors en parlant. — Tous deux, ils vous cachaient leur affection pour ne pas vous causer de peine. Et maintenant, les voilà mariés dans la mort!...

Comme elle disait cela, affolée par l'exaspération de la douleur, la jeune fille reçut le plus éclatant démenti.

Étienne, après s'être laissé glisser dans la cheminée, comme nous l'avons vu, était tombé sur ses pieds dans une chambre du premier étage. C'était de là qu'il avait demandé la lanterne. Quand il eut la lumière entre les mains, il chercha à s'orienter, mais la chose était peu facile. Le plancher sur lequel il était debout, écroulé en partie, ne lui permettait pas d'atteindre l'escalier, et il fut obligé de ramper le long d'une poutre pour descendre au rez-de-chaussée. Pendant qu'il descendait ainsi, à plat ventre — la poutre remuait sous lui — un souvenir

lui vint, souvenir étrange ! c'était celui de la prédiction que la bohémienne lui avait faite, et, devenu superstitieux par excès de crainte, le malheureux jeune homme tirait un singulier espoir de ce souvenir. Des trois événements que Tésâdit avait annoncés, les deux premiers ne s'étaient-ils pas dénoués comme elle l'avait dit ? N'était-ce pas avec de l'argent qu'il avait débarrassé le pays de M. Simon? N'était-ce pas grâce à la vitesse de son cheval qu'il avait déjoué l'entreprise des Sbeah ? Et maintenant, le dernier danger prédit n'était-il pas venu du Montararach? N'avait-on pas senti le sol trembler ? Et lui, ne cheminait-il pas alors comme le jerbuali, « ce petit animal qui se fraye un chemin sous terre? » Noëmi était là, sous ses pieds; Faitha l'avait annoncé : et quoique, jusqu'alors, elle n'eût pas affirmé son existence par une plainte, elle ne pouvait être morte. « Il est écrit que tu lui sauveras deux fois la vie, » avait dit la bohémienne.

Au moment où ce souvenir arrachait une exclamation au fils du kebbir, ses pieds touchèrent le sol du rez-de-chaussée, et, levant sa lanterne, il regarda autour de lui. Le nègre était blotti dans les cendres de la cheminée de sa cuisine, derrière un

amoncellement de décombres, et le malheureux apparut grelottant de peur. Il suffit à Étienne de lui tendre la main pour l'attirer à lui, et tous les deux, sans échanger un mot, se mirent à la recherche de la jeune fille. La porte de communication de la cuisine et de la salle à manger avait été arrachée de ses gonds, sans doute par la secousse imprimée à la maison lorsqu'elle s'enfonça dans le sol, et, à quelque distance des débris de la porte, Étienne vit, par terre, une forme grise. En s'approchant, il reconnut que cette forme était Noëmi, et il tomba sur les genoux à côté d'elle.

Pendant que cela se passait à trente pieds sous terre, les soldats, obéissant aux ordres du lieutenant, avaient débarrassé le toit de la maison des terres qui le recouvraient, puis ils avaient enlevé les tuiles du toit, et quelques-uns d'entre eux, suivant le sergent Brémont, commençaient à descendre dans le grenier, encouragés par le kebbir, quand une voix partie des entrailles du sol s'éleva jusqu'à eux, et aussitôt ils demeurèrent immobiles.

— M'entendez-vous? disait la voix.

C'était celle d'Étienne. Elle passait par le tuyau de la cheminée, grossie, avec des intonations sépulcrales.

— Oui! lui répondit-on.

La voix reprit alors, plus forte encore, et ce qu'elle dit alla retentir jusqu'au fond des cœurs.

— Elle vit!

Ce fut, en haut, une exclamation générale. Les femmes tirées des ruines de l'église priaient avec Marguerite et avec sa mère. Le capitaine sanglotait, abîmé de félicité. Plus d'un soldat, endurci cependant par les rudesses du service, se détournait en se tirant les poils de la moustache. Quant au kebbir, il regardait le ciel.

— Il est vraiment un Dieu! murmurait-il.

Maumenèsche baisait la terre, et Ourida s'arrachait les joues.

Cinq minutes plus tard, la jeune fille apparut au sommet de l'escalier, sous les ruines du toit, toute pâle, évanouie et couchée dans les bras d'Étienne.

Il s'en alla la déposer aux pieds de son père.

Le père la serra sur son cœur, et, sous l'étreinte paternelle, Noëmi entr'ouvrit les yeux.

XIV

CONCLUSION.

Il n'y a presque pas d'année où ne surviennent quelque tremblement de terre dans le nord de l'Afrique; mais, si les convulsions du sol y sont fréquentes, elles n'ont, le plus habituellement, qu'une médiocre gravité. A l'exception du cataclysme de 1755, qui, dans la seule ville d'Alger, tua près de dix mille personnes, et de quelques autres de moindre importance, on n'en pourrait guère citer qui ait coûté la vie à plus d'une dizaine d'individus. Celui qui bouleversa le village du Montararach, tout en causant d'immenses dégâts sur la côte et sur les collines voisines, ne supprima aucune existence, grâce à l'événement qui avait attiré la

majeure partie des habitants dans la campagne. Les bestiaux seuls périrent, étouffés la plupart, avec les mules et les chevaux. Quant aux hommes, s'il y eut parmi eux quelques écloppés, ils ne se plaignirent pas, s'estimant assez heureux d'avoir la vie sauve. Ce qu'il y eut de réellement triste pour eux, ce fut la ruine. Elle fut complète, irrémissible. Une heure après le désastre, quand on eut arraché tous les malheureux enfouis des décombres de leurs demeures, et que l'on commença à regarder autour de soi et à réfléchir, les colons s'aperçurent qu'il leur serait à jamais impossible de reconnaître l'emplacement de leurs propriétés respectives. Un amoncellement de roches bouleversées s'étendait à perte de vue à la place où, la veille encore, se succédaient les défrichements et les champs en pleine culture. Les seules terres des Beni-Haoua et celles du kebbir avaient été épargnées par les convulsions.

Le retour de la tribu, qui s'effectua le lendemain — à peine s'était-elle aperçue en route que le sol frémissait sous elle — préserva de la faim les colons et les soldats. Seddik, avec une générosité fastueuse, nourrit tous les habitants du village, jusqu'au jour

où des vivres et des tentes leur furent envoyés de Cherchell et de Milianah. Les soldats reçurent l'ordre de camper sur l'emplacement du désastre et d'aider les colons à faire des fouilles, afin de tirer des entrailles du sol tout ce qui s'y serait conservé à peu près intact; mais les colons se dégoûtèrent bientôt de cette besogne stérile. Et quand, avec toute la sollicitude que commandaient les circonstances, l'autorité se mit à leur disposition pour leur créer quelques ressources, pas un d'entre eux ne demanda à rester sur cette côte, qui leur avait été à tous si funeste. Le plus grand nombre alla, aux environs de Tiaret, s'installer sur les terres devenues vacantes, par suite des arrangements pris entre le kebbir et les Beni-Haoua. D'autres se retirèrent dans les villes voisines, afin d'y exercer leurs professions. Les Espagnols s'embarquèrent pour retourner aux Baléares; les Maltais et les Siciliens, qui avaient tous perdu leurs bateaux de pêche, choisirent le séjour des ports de Ténez et de Cherchell. Un mois après l'événement, les juifs, qui étaient restés en dernier pour trafiquer des menus objets que les soldats tiraient des décombres, partirent à leur tour. Alors la solitude se refit dans ces lieux dévastés.

Le jour où le dernier des juifs partit — c'était le plus vieux et le plus rapace — et, tout en cheminant dans la direction de Ténez, il se baissait de temps à autre pour ramasser quelque chiffon ou quelque vieux clou — ce jour-là donc, étant un dimanche, les soldats ne travaillèrent pas. Après avoir brossé leurs uniformes, les uns allèrent pêcher à la ligne à l'embouchure de la rivière, dont l'eau recommençait à couler; les autres s'étendirent à l'ombre des roches pour savourer cette chose exquise et qu'on ne connaît pas dans nos pays occidentaux, la sieste sous un beau ciel; le plus grand nombre resta sous les tentes à ne rien faire, ou à causer.

La tribu, qui s'était réinstallée sur son territoire, faisait ses récoltes. Les champs étaient peuplés d'Arabes armés de faucilles, qui coupaient les blés. Maumenèsche se promenait au milieu d'eux, constatant avec eux, non sans amertume, les ravages que la pluie avait faits dans les sillons. Le guide, à son grand regret, s'était vu obligé de renoncer à ses fonctions. Affaibli par la perte de son sang, et les suites de ses blessures le rendant incapable de fournir désormais de longues courses, il avait fait venir

sa femme de Milianah, et tous les deux, se servant des débris enlevés aux ruines du village, s'étaient construit une petite maison auprès de celle de l'oukil. Il serait superflu d'ajouter que le kebbir avait donné à son ancien ami un lot de terres et un troupeau plus que suffisant pour le faire vivre.

Le capitaine, n'ayant rien à faire au camp, était venu au bordje dans la matinée. Vers midi, quand la famille du kebbir fut allée reposer dans les chambres les plus fraîches de la demeure, le père offrit le bras à sa fille, qui se disposait à suivre Marguerite, et, lui faisant traverser tout le jardin, il la conduisit sous le cèdre. Depuis l'événement qui avait failli le priver de son enfant, et pendant la durée duquel Marguerite lui avait inopinément dévoilé le secret de Noëmi, le capitaine avait longuement réfléchi, mais il n'avait demandé à sa fille d'explication d'aucune sorte.

Ce jour-là, cependant, soit qu'il se fût vaincu lui-même, soit qu'il eût éprouvé le besoin de s'acquitter enfin envers Étienne, il fit asseoir Noëmi à son côté, et, après l'avoir regardée :

— J'ai des reproches à te faire, lui dit-il. Je ne t'avais pas demandé de me consacrer ta vie. C'est

toi qui, spontanément, et dans une pieuse intention, crus devoir un jour me l'offrir. Quand tu ne te sentis plus assez forte pour tenir ton engagement, tu aurais dû m'en prévenir. Aucune fille, je le reconnais aujourd'hui, n'aurait eu, à ta place, autant de vertu, et, tout en te blâmant d'avoir volontairement souffert pour moi, je ne puis, chère enfant, m'empêcher de t'admirer et de te bénir. Tu m'as jugé trop faible ; tu m'as méconnu. Je pouvais accepter de toi une offre qui ne te coûtait pas, non le plus grand des sacrifices. T'ai-je donné la vie pour la rendre stérile ? T'ai-je élevée avec tant de soins, continuant de mon mieux l'œuvre de ta mère, pour que tu fusses malheureuse ? Ai-je le droit de demander, d'accepter même que tu résistes au vœu de ton cœur ? et mon premier devoir de père n'est-il pas de favoriser le désir légitime que tu as formé ? Sans doute, quand, abusé sur tes sentiments, et m'étant figuré — les pères sont aveugles ! — que Marcel ne t'était pas indifférent, abreuvé de regrets comme je le suis, énervé par la fièvre, j'ai pu te laisser voir de la méfiance et de la douleur. Cela me désolait de découvrir en toi une fille futile, et je me demandais avec colère comment un jour, malgré ta

promesse, tu pourrais confier ton avenir et donner ton affection à un homme qui n'a pas de qualités sérieuses, et s'est épris de toi par désœuvrement, comme il s'est épris de lui-même. C'est pourquoi, ne sachant comment te soustraire à ce que je regardais comme un malheur, je formai l'intention de rentrer en France. Ah ! si tu m'avais dit alors que tu avais en effet donné ton cœur, mais que ton choix s'était porté sur l'homme le plus dévoué, le plus accompli, j'aurais pu éprouver quelque tristesse, car te marier... c'est te perdre !... mais penses-tu que je m'y serais opposé? N'appartiens-tu pas, d'ailleurs, à Étienne? Les liens qui vous lient ne sont-ils pas aussi puissants que ceux qui nous attachent l'un à l'autre? Je t'ai donné la vie, mais il te l'a sauvée par deux fois. Fille abusée ! tu m'as mal jugé ! Ton affection trop vive t'a poussée, malgré toi, à me faire méconnaître. Je n'ose plus regarder aucun de mes amis. Que doivent-ils penser d'un père qui ne veut pas marier sa fille?

Noëmi ne répondait rien, mais ses larmes parlaient pour elle.

Après avoir serré ses mains, son père continua :

— Je te gronde, je te fais pleurer ; j'ai tort, car

ton intention était bonne ; mais je ne sais plus que te dire. Mon cœur se brise à la pensée que nous allons nous séparer.

— Nous ne nous quitterons pas, répondit Noëmi. Ayez confiance dans le père d'Étienne.

— Que veux-tu qu'il fasse pour moi ? s'écria le capitaine. Je ne puis quitter le service. Le désœuvrement me tuerait.

— Attendez quelques jours encore, dit la jeune fille. Il m'a promis de réaliser tous nos vœux. S'il ne le peut, je ne vous abandonnerai pas. Avant tout, je me dois à vous.

Son père l'interrompit.

— Tu te dois d'abord à toi-même. Pardonne-moi la faiblesse que je t'ai montrée. C'était le dernier cri du cœur, la dernière protestation de la nature. Nos enfants tiennent à nous par tant de points : le sang, l'habitude,... que sais-je?... Qui les donne légèrement, ne les aime pas.

Ils parlèrent ainsi fort longtemps, se consolant et s'encourageant, et quand, à l'heure du dîner, Marguerite vint les prévenir qu'on les attendait, elle les trouva souriants, les mains dans les mains, fortifiés enfin tous deux par leur expansion mutuelle.

Six semaines plus tard, en plein mois d'août, il y eut une animation extraordinaire autour du bordje. Tous les soldats du Montararach se trouvaient réunis dans la prairie, en grand uniforme. La tribu des Beni-Haoua tout entière, y compris les vieillards, les femmes, les enfants, confondus avec eux, sous les oliviers, paraissaient attendre un spectacle. Des étrangers venus de tous les environs, de Ténez, de Cherchell, de Milianah, même d'Alger : officiers, fonctionnaires, avec leurs femmes, se promenaient au milieu des groupes. Le ciel était superbe, comme il l'est sur le littoral de l'Afrique pendant l'été, la chaleur était supportable, et la joie rayonnait sur tous les visages.

Étienne allait épouser Noëmi. La cour de la maison des hôtes, blanchie à neuf pour la circonstance, avait été bénie la veille, et servait d'église. Du haut en bas, les serviteurs du bordje avaient couvert les murs de longs rameaux d'orangers en fleurs. Les étendards de la tribu formaient des faisceaux. L'autel était placé au fond, avec des vases pleins de myrtes et de roses du Bengale.

La cérémonie se fit à onze heures. Le curé du village officiait. Les étrangers venus des environs, avec

les parents, les domestiques, les chefs des Beni-Haoua, Maumenèsche, les officiers du détachement, l'oukil et Djabellah, formaient l'assistance. Étienne et Noëmi attiraient les yeux. Ils portaient leur bonheur avec modestie, comme pour se le faire pardonner. Le capitaine pleurait; le kebbir méditait; sa femme était comme abîmée dans sa prière.

Quant à Marguerite, elle était ravie. Ce mariage était son œuvre. Avec ses habits blancs, elle avait l'air d'une seconde mariée. Elle ne savait pas pourquoi Noëmi était si confuse et cachait ses beaux yeux sous les plis de son voile, mais quelque chose lui disait qu'il ne fallait pas le lui demander.

Après la cérémonie, le curé, dont la voix tremblait, essaya d'adresser un petit discours aux jeunes époux. Il ne le put, étant trop ému. Alors, étendant les mains, il leur dit qu'il les bénissait « au nom du bon Dieu. »

Le jour d'un mariage, il est d'usage en certaines contrées que les parents tracent à leurs enfants une règle de conduite. Le kebbir et sa femme se conformèrent à cette sage coutume.

— Sois indulgent! dit le père à son fils en l'embrassant.

— Sois douce!... sois docile !... dit la mère à l'oreille de la jeune fille.

Tout le monde sortit enfin de l'église, et les mariés, se tenant le bras, allèrent saluer chacun dans les groupes. Les femmes joignaient les mains, pendant que, dans leur grâce et dans leur beauté, ils passaient tous deux devant elles. Les hommes leur adressaient mille souhaits, oubliant qu'ils n'en avaient plus à former. Lorsqu'ils eurent ainsi parcouru tous les groupes, ils allèrent s'asseoir avec leurs parents sous un caroubier, d'où l'on découvrait toute la plaine. Alors la fantasia commença pour leur faire fête. Tous les cavaliers des Beni-Haoua, vêtus d'éclatants costumes et montés sur de beaux chevaux de parade couverts de riches harnais, coururent devant eux en faisant détonner la poudre. Ce n'étaient que burnous roses, bleus, jaunes, verts qui flottaient au vent. Les cris de joie des femmes montaient jusqu'au ciel.

Le dîner fut servi sur le champ de courses. Deux mille personnes y prirent part. Faitha y apparut dans toute sa gloire. Il avait fait rôtir tous les gibiers de la saison pris au collet, aux environs, la nuit précédente. Perdrix, râles, alouettes, becs-

figues, poules de Carthage, étaient partout échafaudées devant les hôtes du kebbir, avec des sangliers entiers, des moutons, des lièvres et des montagnes de couscoussou.

Une étrangère, dont le visage était couvert d'un voile et dont toute la personne était cachée sous des haïks blancs, vint, comme le repas finissait, demander la permission d'en prendre sa part. On l'accueillit. Elle se démasqua. Étienne, la reconnaissant, poussa un cri de joie, et Noëmi rougit jusqu'aux oreilles.

L'étrangère était Tésâdit.

Satisfaite d'avoir vu ses prédictions se réaliser, elle eut la discrétion de ne pas les rappeler aux nouveaux mariés ; mais, quand elle eut apaisé sa faim, elle se tourna vers le lieutenant Marcel. Celui-ci, sanglé dans son uniforme, faisait, depuis le matin, bonne mine à son mauvais jeu. Tésâdit lui demanda s'il voulait lui montrer sa main, afin d'apprendre ce que lui réservait l'avenir.

Le lieutenant y consentit de bonne grâce. Alors, se soulevant pour lui parler bas à l'oreille, elle lui dit :

— Tu n'es pas fait pour ce pays.

Le lieutenant rougit, et Tésâdit alla de groupe en groupe, où chacun s'empressa de la consulter. Le soir venait. On alluma d'innombrables lanternes sous des ballons de papier aux couleurs vives. La plaine, ainsi éclairée, apparaissait, de haut et de loin, comme un ciel renversé, diapré d'étoiles. Chacun riait, causait, chantait. La musique de la tribu résonnait, traversant constamment le champ de fête. Maumenèsche s'entretenait avec les soldats des anciens exploits du kebbir. L'oukil conversait gravement avec le curé. Son petit-fils, mêlé aux cavaliers de Seddik, écoutait leurs longues histoires, et tous les serviteurs du bordje se multipliaient pour que nul ne manquât de rien.

Les visiteuses venues des environs se promenaient dans le jardin, avec Marguerite et sa mère. Étienne les suivait de loin, marchant à petits pas, à côté de sa jeune femme. Quand les nouveaux époux se furent retirés, quand la tribu eut regagné ses tentes et les soldats leur campement, le kebbir demeura quelque temps à jouir des beautés de la nuit avec ses intimes. Marguerite et sa mère restèrent avec eux. Ils étaient tous assis en cercle. La lumière du ciel les éclairait. Le capitaine, pour la première fois depuis long-

temps, se montrait joyeux. Il avait reçu d'Alger, dans la matinée, sa double nomination de commandant et de chef du bureau arabe de Milianah. Grâce au kebbir, dont les recommandations avaient été écoutées, le père de Noëmi avait enfin obtenu la récompense de ses services, et, assuré de vivre désormais auprès de sa fille, dans une ville si saine que son nom seul, prononcé à propos, dit le marabout Ben-Youssef, guérirait de la fièvre, le capitaine n'avait plus de souhaits à former.

— Vous pourrez faire beaucoup de bien, lui dit le kebbir, comme le capitaine le remerciait pour la dixième fois de la journée.

Ces paroles eurent pour effet de diriger la conversation sur le point habituel des méditations du chef de famille.

— La sagesse, dit-il à ses auditeurs, n'existe pas sans la mesure. Les rêveurs qui, dans tous les temps, ont cherché et ont cru trouver la formule du bien-être de l'humanité, se sont trompés. L'humanité est trop complexe. Un seul homme ne peut connaître ses besoins, ses idées, ses goûts, ses aspirations. Quelle que soit sa puissance, aurait-il le pouvoir d'un César ou d'un Charlemagne, il ne saurait les satisfaire.

Il y a un défaut de proportion entre elle et lui. Mais ce que l'homme ne peut faire, à lui seul, pour tous les hommes, il peut le faire pour quelques-uns. Si chacun, en tous lieux, faisait toujours tout le bien qu'il peut, à tous les êtres qui l'entourent, le monde serait bientôt affranchi, car il n'y aurait plus de misère dans toute l'étendue du globe.

Sur ces mots, la conversation dévia encore, et le major, en Allemand amoureux des définitions, finit par demander ce que l'on devait entendre par ce mot : *bonheur*.

Ce fut le kebbir qui lui répondit.

— Si par cette expression, dit-il, nous devons comprendre un état de félicité parfaite et durable, sans inquiétudes, sans regrets ni appréhensions, le bonheur n'existe pas sur la terre, si ce n'est, quelquefois, et pendant un temps, pour les imbéciles et pour les enfants. Physiquement, nous ne sentons la vie, même en bonne santé, que par un inexprimable malaise; moralement, elle n'est qu'une attente, une vague aspiration. Dans ce pays ravissant et terrible où je vis retiré depuis dix ans, la civilisation absente vient me troubler plus souvent que je ne voudrais, et la nature se charge parfois, comme elle l'a fait

encore il y a deux mois, de nous rappeler à tous l'infimité de notre existence. J'y suis heureux cependant, je l'avoue et je m'en honore, autant que peut l'être un homme qui a vécu et qui pense. Mais, si j'y suis heureux, croyez-le! ce n'est pas seulement parce que je vis selon mes goûts, ni parce que je n'ai rien à souhaiter, ni parce que ma femme, mes enfants, mes amis et tous mes voisins veulent bien m'entourer de leur estime; c'est aussi, et surtout, parce que je m'oublie tant que je le puis pour ne m'occuper jamais que des autres.

Et, avec un regard de reconnaissance, souriant à sa femme et à sa fille accoudées toutes deux au dossier de son siége, le kebbir reprit :

— J'ai longtemps réfléchi sur le mystère de la destinée de l'homme, et, aujourd'hui, à ma grande honte, après plus de trente ans d'études, je dois vous avouer que je n'y comprends absolument rien. Si j'avais cependant un conseil à donner à celui qui me demanderait une règle de conduite, je lui dirais, me servant de mon expérience : faire le bien, le faire toujours, secourir même les gens indignes de toute estime et de toute sympathie, cela ne vous apprend rien, il est vrai; mais, quelque désillu-

sionné que l'on soit, cela repose et cela console...

Marguerite, sur ces mots, de sa blanche main, lui ferma la bouche.

— N'ajoutez rien de plus, cher père, lui dit-elle, car vous avez trouvé ce que vous cherchez. Faire le bien, c'est la vraie destinée de l'homme.

Puis, serrant le cou de son père entre ses deux bras, l'aimable enfant reprit en l'embrassant :

— Et c'est le *secret du bonheur*.

Juin 1863. — Mai 1864.

FIN.

TABLE

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND

CORBEIL, typ. et stér. de CRÉTÉ.







